

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Récits de
L'histoire de Chine**

Delphine Weulersse

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DELPHINE WEULERSSE

RÉCITS DE L'HISTOIRE DE CHINE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LEGENDES DE TOUS PAYS

RÉCITS
DE
L'HISTOIRE DE CHINE

Par
Delphine Weulersse

Illustrations : Yvon Le Gall
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1972

La Princesse qui n'a ri qu'une fois

(8^e siècle avant J.-C.)



Le roi de Chine est désespéré. Sa capitale est la plus belle des villes de Chine ; sa petite principauté est favorisée des dieux ; les hommes travaillent aux champs et les femmes soignent avec amour les cocons dont la soie formera les magnifiques tissus qui ornent les riches maisons et les grands seigneurs ; son autorité est respectée ; tous les vassaux, même ceux dont le domaine est plus grand que le sien, viennent chaque année lui présenter leurs vœux et l'assurer de leur fidélité en cas de guerre. Quant aux barbares du Nord qui parcourent les steppes au galop de leurs chevaux, ils sont calmes et laissent en paix les villages des frontières... Et pourtant, le roi, You le Mélancolique, est désespéré. Celle qu'il aime n'a jamais souri.

La princesse Posi a beau être la plus belle des femmes du Palais royal, la seule que le roi aime, Posi s'ennuie. Malgré la légèreté de sa démarche, ses petits pieds ne courent jamais ; toute la journée, assise sur un divan moelleux, les mains posées sur les genoux, elle regarde dans le vide. Son visage très pâle est lisse ; sous l'arc parfait de ses sourcils, ses grands yeux noirs ont la fixité des figurines de cire, sa bouche rouge, petite comme une cerise, n'a jamais souri. Rien ne peut distraire Posi, ni les promenades dans le parc où s'épanouissent les fleurs odorantes, ni la musique des cithares et des luths, ni les danses gracieuses de ses compagnes, ni les jeux des acrobates, ni même les tendres discours du roi. Belle et triste, les jours passent sans flétrir son

visage de statue.

Chacun sait à la cour que le roi ferait n'importe quoi pour voir un sourire, ne fût-ce qu'un seul, sur le visage de sa bien-aimée. En vain a-t-on multiplié les distractions, les fêtes, les spectacles. Quand tout le monde rit aux éclats, la princesse Posi reste impassible. You le Mélancolique est très malheureux, il cesse de s'intéresser à son royaume. Nuit et jour, il rêve de ce sourire impossible.

Posi est comme tous les jours assise sur son divan. Autour d'elle, des princesses parlent avec animation des nouvelles robes qu'elles se font faire. Le roi a mis à leur disposition des rouleaux de soie : les délicats tissus de toutes les couleurs sont entassés et chacune cherche le coloris qui mettra le mieux en valeur son teint. Les couturières sont penchées sur leur travail et tirent régulièrement l'aiguille. L'une d'entre elles, qui vient d'entrer récemment au Palais Royal, écoute d'une oreille le bavardage des princesses. Elle a un geste brusque, et la belle pièce de soie qu'elle tenait sur ses genoux se déchire avec un crissement pitoyable. Les couturières baissent la tête un peu plus, les princesses se retournent et cessent de parler ; la jeune fille, rouge de honte et d'angoisse, se précipite aux pieds de Posi pour lui demander d'intercéder en sa faveur. Le silence est lourd.

Mais, est-ce possible ? Les princesses regardent tour à tour Posi souriante et la jeune fille prosternée à ses pieds. « Recommence », murmure la princesse d'une voix peu habituée à parler. La jeune fille lève la tête et aperçoit à travers ses larmes le sourire de celle qui n'avait jamais souri. Elle se lève, va prendre sa pièce de soie, s'agenouille et de ses mains tremblantes déchire doucement le délicat tissu. Posi sourit toujours, ferme les yeux et écoute le bruit lancinant de la soie déchirée.

Le roi You a appris la surprenante nouvelle. Aussitôt, le palais est en effervescence. Des chars vont au grand galop chercher dans le trésor royal les pièces de soie qui y sont entassées ; les danseurs sont convoqués en toute hâte, les jardins préparés pour la grande fête que veut donner le roi.

Le roi est assis à côté de la princesse, qui a retrouvé son visage de cire. Sur l'estrade surgissent des danseurs qui tiennent dans leurs mains de longs voiles de soie multicolores ; ils les agitent et la soie s'anime en longs serpents qui s'enroulent autour des danseurs ; toujours gonflée comme une voile, jamais elle ne touche terre. Tous admirent sans réserve l'habileté des danseurs ; Posi est grave. Soudain, un léger bruit la fait tressaillir ; elle écoute : le bruit s'amplifie, se diversifie, elle sourit.

Les danseurs les uns après les autres déchirent leurs voiles merveilleux ; les uns doucement, on dirait un violon qui gémit ; d'autres brusquement, c'est le cri d'un oiseau qu'on effraie. Les

spectateurs sont saisis de stupeur ; le crissement de la soie déchirée agace les oreilles et fait grincer les dents. Quand le concert s'arrête, quelle vision de pillage : les pièces de soie aux couleurs merveilleuses, si douces au toucher, si brillantes pour l'œil, gisent à terre, meurtries, saccagées, on dirait un parterre de fleurs après la grêle. Seule, parmi la cour douloureusement surprise et muette, la princesse Posi sourit, et le roi regarde d'un air extasié ce sourire dont il a tant rêvé.

Bientôt, le roi n'a plus de soie dans ses trésors : il demande que l'impôt soit payé en soie plutôt qu'en riz. Dans les campagnes, les femmes ne cessent de tisser. On plante des mûriers pour nourrir les cocons ; les hommes apprennent à dévider la soie des cocons qu'on a jetés dans l'eau bouillante ; on recherche de nouvelles plantes pour teindre les pièces terminées. Les bateaux remontent les fleuves pour apporter leur précieux chargement à la capitale. Mais tout cela devient bientôt inutile : la princesse Posi se lasse d'entendre le gémissement de la soie qu'on déchire et le palais retombe dans la tristesse d'antan.

Un jour, pourtant, la princesse rit. Mais à quel prix... You le Mélancolique a cherché désespérément à plaire à sa bien-aimée mais comment deviner ce qui peut animer une princesse aussi fantasque. Le roi You approche de la folie. Toutes ses pensées tournent autour du visage de Posi et la colère le saisit parfois devant ce masque impassible ; Un jour, plein de rage devant son impuissance, il décide de faire une dernière tentative et donne l'ordre d'allumer les feux d'alerte. Ces feux sont le signal de danger de mort ; dès qu'un vassal les aperçoit, il doit venir au secours de son suzerain. De tour en tour, de collines en collines les feux s'allument ; leur fumée le jour, leur lueur la nuit font naître partout l'angoisse. Les barbares auraient-ils envahi le pays ? Les ducs, les comtes, les marquis, tous les seigneurs, du plus grand au plus petit, convoquent leurs soldats, remplissent leurs chars de vivres, s'arment et font leurs adieux. Par toute la Chine, c'est la veillée de guerre.

Sur les routes s'étirent les lourds convois de chars ; les seigneurs sont partis à la tête de leur cavalerie pour porter plus rapidement secours à leur roi en danger. À mesure qu'ils s'approchent de la capitale, ils s'étonnent ; rien n'annonce ni la guerre, ni les barbares. Ils interrogent : dans les villages on n'a vu ni fuyards ni soldats, le roi n'a même pas convoqué son armée. Ils ralentissent l'allure se demandant la signification des feux d'alerte.

Le premier seigneur est arrivé ; il est reçu au Palais Royal par le roi et la princesse Posi. Respectueusement, il demande au roi ce qu'il peut faire pour le sauver du danger qui le menace. Le roi réplique qu'il n'y a aucun danger et qu'il voulait simplement le voir. Quand Posi regarde le visage du seigneur où se mêlent l'étonnement, l'incompréhension et la fureur contenue, elle éclate de rire. Le seigneur alors comprend

avec douleur l'étendue de la plaisanterie et demande à se retirer. Mais le roi exige qu'il reste jusqu'à ce que tous les seigneurs soient arrivés. C'est ainsi que, les uns après les autres, ils apprennent que leur angoisse et leurs préparatifs guerriers étaient vains. À chaque fois qu'une nouvelle armée arrive et qu'un nouveau seigneur montre sa consternation, Posi rit. Quand tous les seigneurs sont arrivés, que toutes les armées campent autour de la capitale, le roi remercie ses vassaux et les renvoie chez eux avec des cadeaux.

Sur le chemin du retour, les seigneurs se consolent mutuellement de leur immense vexation : comment, leur roi, celui auquel chaque année ils promettent allégeance et secours, le souverain qui se doit d'être plus sage et plus juste que tous les seigneurs, le roi s'est moqué d'eux pour faire rire une femme ! Certains font éclater leur rage et jurent de se venger, les autres haussent les épaules et prédisent qu'un roi aussi fou ne saurait régner longtemps. La révolte est proche.

Cependant, un espion barbare a raconté à son chef la vaste mascarade qui vient d'avoir lieu à la cour de Chine. Le chef décide d'en profiter. Il prépare une grande expédition, rassemble ses chevaux et ses hommes. Les hordes de cavaliers descendent sur la Chine. Ils ne s'attardent pas à piller les villages des frontières comme d'habitude. Ils veulent conquérir la capitale. De nouveau, les feux s'allument et brillent de place en place. Le roi convoque son armée et veut appeler ses seigneurs. Mais quand les seigneurs apprennent la nouvelle, ils se rappellent le rire fatal de la favorite, la honte qui leur brûla le visage, leur peine perdue et leur désir de vengeance. Pas un ne bouge. Jour et nuit, fumées et feux proclament l'angoisse du souverain. Les seigneurs commencent à douter de leur résolution : si vraiment cette fois-ci les barbares étaient là. Mais avant qu'ils n'aient pris une décision, parvient la terrible nouvelle : les barbares ont foncé droit sur la capitale, la faible armée du roi n'a pas pu leur résister.

Quand le chef barbare pénétra dans le Palais Royal, il trouva dans la grande salle d'audience le roi mort et, à côté de lui, celle dont le sourire l'avait conduit à sa perte.



Confucius, le roi sans couronne

(6^e siècle avant J.-C.)



ROIS jeunes filles étaient réunies devant leur vieux père, les yeux baissés et silencieuses. Elles écoutaient respectueusement ses paroles :

« Mes filles, mon ami le commandant de Zou est un homme honorable. Son père et son grand-père étaient de simples nobles, mais ses ancêtres descendent de nos saints rois. Il mesure dix pieds de haut et sa bravoure est extraordinaire. Je suis désireux de m'allier avec lui. Bien qu'il soit vieux et d'un caractère austère, il n'y a pas lieu d'hésiter. Laquelle de vous, mes trois enfants, veut être sa femme ? »

Les deux aînées gardèrent le silence et attendirent avec angoisse la réponse de leur cadette. Celle-ci, qui n'avait que quinze ans, s'avança en disant :

« Notre père nous a ordonné. J'obéirai. À quoi bon nous interroger ? »

Trois mois plus tard, Zheng-zai fut présentée aux ancêtres de son époux et quitta la maison paternelle. Quand elle vit son mari, déjà âgé de 75 ans, elle conçut la crainte de ne pas avoir d'enfant mâle. Or, c'était pour avoir un fils capable de continuer le culte des ancêtres que, malgré son âge avancé, son mari l'avait épousée. Il avait eu d'un précédent mariage neuf filles, mais pas un seul garçon. La jeune

femme se rendit donc dans un temple voisin afin de prier les dieux de lui donner un fils.

Les dieux l'exaucèrent. Pendant sa grossesse, Zheng-zai fit un rêve étrange. Cinq vieillards venaient lui rendre visite. Ils étaient précédés d'un animal fabuleux au front duquel se dressait une corne unique ; son corps était couvert d'écailles comme un dragon. La bête s'agenouilla devant elle et déposa à ses pieds une plaque de jade sur laquelle Zheng-zai put lire :

« Votre fils succédera aux rois décadents comme roi sans couronne. » Zheng-zai s'approcha de l'animal et noua autour de sa corne un ruban de soie brodée ; puis l'animal disparut. Quand Zheng-zai raconta ce rêve à son mari, il s'en réjouit car, disait-il, la licorne annonce toujours le bonheur.

Quand Confucius naquit, on lui donna le nom personnel de Qiu, mot qui signifie bosse ou colline creuse, parce que le crâne de l'enfant était en forme de cuvette, le sommet étant plat et les bords relevés. Le nom de Confucius, plus connu en Occident, est la romanisation choisie par les Jésuites du terme honorifique de Kong Fu-zi, Maître Kong. Confucius naquit donc en 551 avant J.-C, dans le petit pays de Lu situé à l'est de la Chine, dans l'actuelle province du Shandong. Il avait trois ans quand son vieux père mourut. Il fut élevé sobrement par sa très jeune mère, qui devait faire vivre son fils avec les maigres revenus d'une terre qu'elle avait reçue comme veuve de fonctionnaire. C'est pourquoi l'enfant dut s'exercer à de nombreux travaux manuels, apprendre à chasser et à pêcher. Très tôt, il s'intéressa aux livres et aux cérémonies religieuses ; Pourtant, ce n'est qu'à quinze ans qu'il put faire de vraies études. Comme les jeunes nobles de l'époque, il apprit sans doute tout ce qui était alors indispensable pour la vie militaire et la vie de cour : la danse, la musique, le tir à l'arc, la conduite des chars, l'écriture et le calcul. On lui enseigna aussi les vertus cardinales de fidélité au prince, au maître et au père.

À 19 ans, Confucius se maria. Un an plus tard, il eut un fils appelé Li, la Carpe, parce qu'à l'occasion de sa naissance, le duc de Lu fit présent à Confucius d'une carpe, cadeau exceptionnel. Plus tard, son fils devait suivre son enseignement, mais jamais Confucius ne le traita différemment de ses autres disciples.

Confucius n'avait que 22 ans quand il ouvrit sa première école. C'était une école semblable aux autres écoles officielles. Le maître faisait payer chacun à la mesure de ses moyens. Chaque fois que quelqu'un venait à son école, s'il lui apportait les présents d'usage, ne fût-ce que dix tranches de viande séchée, Confucius l'acceptait. Il exigeait de ses élèves beaucoup de volonté et de travail. Il aimait qu'on lui posât des questions pour obtenir la sagesse et que l'on devinât rapidement sa pensée. Il disait à ses étudiants :

« Je ne puis faire comprendre à celui qui ne s'efforce pas de tout son cœur de comprendre. Je ne puis apprendre à parler à qui ne s'efforce pas de parler. Si je vous dévoile un coin d'une question et que vous ne voyez pas les trois autres, je renonce à vous enseigner. »

Confucius négligeait le programme d'été avec les exercices physiques et militaires comme le tir à l'arc et la conduite des chars. Il se consacrait au programme d'hiver : il enseignait l'histoire du pays de Lu et des rois de la Chine, la poésie dans le Livre des Poèmes, la musique et les rites. Les rites consistent à connaître en toute circonstance et avec toute personne la conduite correcte à tenir. Confucius avait une passion pour le cérémonial : il apprenait à ses étudiants à monter et descendre les escaliers correctement, à marcher correctement les bras étendus...

Dix ans plus tard, Confucius put faire le voyage à Loyang, la capitale d'alors. C'est là qu'étaient conservées avec le plus de piété et d'exactitude les mœurs et la musique de l'antiquité si chères au cœur du sage.

« Car, disait-il, de même qu'à l'aide d'un miroir on voit les objets, de même grâce à l'antiquité on connaît le présent. »

C'est à Loyang que Confucius fit la connaissance de Lao Tseu. Cette rencontre entre les deux plus grands maîtres spirituels de la Chine est restée justement célèbre. Confucius était encore un homme jeune. Lao Tseu était sans doute un vieillard. D'ailleurs, Lao Tseu a-t-il jamais été jeune ? On peut en douter, son nom n'ayant d'autre signification que « Le Vieux » ou « Le Vieil Enfant ». Lao Tseu est le père du taoïsme, philosophie religieuse qui sera tout au long de l'histoire de Chine la grande rivale du confucianisme. Les taoïstes, dont l'idéal est de fuir le monde et de ne rien apprendre, ont toujours pris plaisir à se moquer de Confucius qui, toute sa vie, resta avide de s'instruire, de jouer un rôle politique, de réformer le monde et les hommes.

Lao Tseu reconduisit le jeune maître, dont la doctrine était déjà formée, en lui démontrant l'absurdité des vertus qu'il enseignait : intelligence, piété filiale, fidélité au prince.

« J'ai entendu dire qu'un bon négociant dissimule sa marchandise et fait comme s'il n'avait rien ; qu'un sage dont la vertu est parfaite a l'air d'un sot. Abandonnez cet air arrogant et vos désirs insatiables, votre mine apprêtée et vos ambitions excessives. Tout cela ne vous sert à rien. Voilà ce que j'avais à vous dire. »

Sur ce, Lao Tseu le laissa et revint à ses méditations. Quelques années plus tard, il quitta Loyang et se dirigea vers l'ouest. À la frontière, le gardien de la passe le reconnut et lui demanda de lui écrire quelque chose en souvenir. En une nuit, Lao Tseu composa son unique ouvrage, le Livre de la Voie et de la Vertu. Le lendemain, monté sur un bœuf jaune, il disparut et nul n'en entendit plus jamais

parler.

Confucius, cependant, retrouve ses disciples après cette entrevue. Il avait été très impressionné par le vieux philosophe et sans doute un peu choqué par la sévérité de ses paroles. Pourtant, l'admiration domine dans ses paroles :

« Je ne sais comment volent les oiseaux, comment nagent les poissons, comment marchent les animaux. Mais l'animal qui marche peut être pris au piège, le poisson qui nage peut être pris au filet, l'oiseau qui vole peut être abattu d'une flèche. Quant au dragon, je suis incapable de savoir comment il monte au ciel sur le vent et les nuages. Aujourd'hui, j'ai vu Lao Tseu, il est comme le dragon. »

Une autre anecdote taoïste, connue de tous les enfants chinois, ridiculise aussi le vénérable maître. Au cours d'un de ses nombreux voyages, Confucius rencontra un enfant solitaire, qui construisait une citadelle miniature au bord du chemin.

— Pourquoi ne t'écarter-tu pas devant mon char ? s'exclama Confucius.

— J'ai toujours entendu dire, répondit le petit garçon, que ce sont les chars qui contournent les villes et non les villes qui s'écartent devant les chars.

Intrigue par tant d'aplomb, le sage descendit de voiture.

— Comment se fait-il que, si jeune, tu aies tant d'astuce ?

— Trois jours après sa naissance, un enfant distingue entre son père et sa mère. Trois jours après sa naissance, un lièvre court à travers champs. Trois jours après sa naissance, le poisson nage par fleuves et lacs. C'est naturel.

Y a-t-il là de l'astuce ?

— Je voudrais bien me promener avec toi, ajouta Confucius. Le veux-tu ?

— J'ai à la maison un père auguste que je dois servir, une tendre mère que je dois nourrir, un sage frère aîné dont je dois suivre les conseils, un faible frère cadet que je dois instruire, un maître éclairé sous la direction duquel je dois étudier. Comment trouverais-je le loisir de me promener avec vous ?

— Nous allons niveler le monde, veux-tu ?

— Il ne convient pas de niveler le monde. D'un côté il y a de hautes montagnes, de l'autre les fleuves et les lacs. Si nous nivelions les montagnes, les oiseaux n'auraient plus de gîte ; si nous comblions les fleuves et les lacs, les poissons n'auraient plus de refuge. Le monde est si vaste, comment peut-on le niveler ?

Confucius posa alors au petit garçon une série de devinettes auxquelles celui-ci répondit toujours avec astuce. Puis l'enfant en posa à son tour :

— Combien y a-t-il d'étoiles dans le ciel ?

— Parlons de choses que nous avons devant les yeux.

— Alors, combien y a-t-il de poils sur vos sourcils ?

Confucius sourit sans répondre. Se tournant vers ses disciples, il leur dit :

— Les jeunes sont à craindre. Comment peut-on savoir si les générations à venir ne surpasseront pas celle d'aujourd'hui ?



Lao Tseu avait raison : Confucius nourrissait de grandes ambitions. Il voulait réformer le monde, et la Chine au sixième siècle avant J.-C. était bien troublée. À cette époque régnait la féodalité, comme en Europe au Moyen Âge. Le roi de Chine habitait la capitale Loyang et ne possédait qu'un petit territoire. Ses vassaux se partageaient le reste du pays, qui occupait la moitié nord de la Chine actuelle. Certains d'entre eux gouvernaient de vastes principautés et leur puissance dépassait de beaucoup celle du roi. L'État de Lu, patrie de Confucius, était un petit État et devait sans cesse se défendre des menaces de ses grands voisins.

Confucius voulait restaurer l'âge d'or des temps antiques, revivifier les anciennes conceptions féodales de fidélité et de gouvernement par le sage. Pour lui, si le prince d'un État respecte les rites, ses sujets se tourneront d'eux-mêmes vers la vertu.

« Que le prince se conduise en prince, que le père se conduise en père ; que le sujet se conduise en sujet, que le fils se conduise en fils, tel est le bon gouvernement », disait-il.

Hélas, dans ces temps troublés, rares étaient les princes capables de suivre ses conseils. Violence et ruse semblaient être les seuls moyens d'acquérir et de conserver le pouvoir. Sans se décourager, Confucius, le roi sans couronne, voyagea d'un État à un autre, proposant ses services aux différents princes.

Il alla d'abord à Qi, le grand pays voisin de Lu. Le duc de Qi était bien disposé envers lui et lui accorda plusieurs entretiens. Mais il eut peur de suivre ses conseils et lui dit :

« Je suis vieux, je crains de n'avoir pas le temps de mettre votre doctrine en pratique. »

Déçu, Confucius quitta le pays de Qi. Sa réputation étant déjà grande, un rebelle de l'État de Lu voulut faire appel à ses services. Pour forcer Confucius à venir lui rendre visite, il lui envoya en cadeau un cochon de lait et choisit un moment où le maître était absent de chez lui pour l'apporter. Confucius était ainsi obligé de venir le voir

pour le remercier. Mais Confucius comprit la ruse et profita lui aussi d'un moment où le rebelle était sorti pour se rendre chez lui. Malheureusement, il le rencontra à son retour et fut forcé d'écouter ses propositions.

— Maître, dit le rebelle d'un ton respectueux, celui qui tient son trésor caché et laisse son pays dans le trouble, mérite-t-il le nom d'altruiste ?

— Non, répondit Confucius avec inquiétude.

— Celui qui sait administrer et en laisse passer l'occasion, mérite-t-il d'être appelé sage ?

— Non, répliqua Confucius de plus en plus décontenancé.

— Les jours et les mois passent. Les années ne vous attendent pas, continua le rebelle.

— Bien, dit Confucius vaincu par la logique de son interlocuteur, j'exercerai un emploi.

Mais peu après, le rebelle vaincu fut obligé de s'enfuir et Confucius continua d'attendre que le duc légitime de Lu lui offrit une fonction. Enfin, la paix fut rétablie dans le pays et Confucius put accepter du duc un poste officiel : il fut nommé gouverneur d'une ville en l'an 500.

Il remplissait sa charge d'une manière exemplaire. Au bout d'un an, dit-on, les femmes et les hommes ne marchaient plus sur le même côté de la rue et nul ne ramassait plus les objets tombés par terre. Le pays tout entier voulut imiter son administration. Le duc l'appela alors et lui demanda si ses méthodes de gouvernement pouvaient être appliquées à l'ensemble du pays. Confucius ayant dit oui, le duc le nomma intendant des travaux publics, puis ministre de la justice. Dès qu'il entra en fonctions, il n'y eut plus de crimes dans le pays de Lu.

Le duc de Lu emmena un jour Confucius comme maître de cérémonies à une conférence de paix avec leur puissant voisin le pays de Qi. Le duc de Lu, un peu crédule, avait l'intention de se rendre à cette réunion avec ses chars ordinaires, sans dispositif militaire. Mais Confucius se méfiait du premier ministre de Qi, qu'il connaissait bien. Il le savait capable de transformer cette réunion amicale en embuscade et de faire prisonnier le duc de Lu pour garder les territoires qu'il avait conquis récemment.

« Votre sujet a entendu dire, conseilla Confucius, que lorsqu'il y a une affaire pacifique, on doit faire des préparatifs de guerre ; et lorsqu'il y a une affaire de guerre, on doit faire des préparatifs de paix. Dans l'antiquité, quand un prince sortait de son territoire, il ne manquait pas de se faire escorter par ses officiers. Je vous demande d'emmener avec vous les maréchaux de droite et de gauche. » Arrivés au lieu de l'entrevue, le duc de Lu monta sur une estrade avec le duc de Qi. Au moment où ils buaient du vin dans la même coupe pour sceller leur alliance, un officier de Qi s'avança jusqu'aux marches et

proposa d'exécuter la musique des Quatre-Orient. Aussitôt, surgirent des hommes étrangement costumés, qui poussaient des cris effroyables et brandissaient piques, halberdes, épées et lances.

Confucius s'avança prestement, gravit deux marches et, levant les longues manches de sa robe vers le ciel, s'écria :

« Nos deux princes tiennent une réunion amicale. Que vient faire ici la musique des barbares ? Je demande qu'un ordre soit donné et que les officiers emmènent ces gens. » Le duc de Qi sentit qu'il avait tort et que le maître de cérémonie de Lu se méfiait de lui. Il fit signe avec son drapeau pour arrêter les danses. Un autre officier de Qi s'approcha alors et proposa que l'on jouât la musique de l'intérieur du palais. Aussitôt, surgirent des nains, des hommes aux allures grotesques qui s'avancèrent en faisant des tours et des cabrioles.

Confucius, de nouveau, s'avança prestement, gravit deux marches, et, levant ses longues manches vers le ciel, s'écria :

« Quand des êtres vils jettent le trouble parmi des seigneurs, leur crime mérite la mort. Qu'on se saisisse d'eux et qu'on les punisse selon les règlements. »

Les nains furent mis à mort. Le duc de Qi, comprenant que le duc de Lu était sur ses gardes et prêt à faire la guerre, lui rendit les territoires qu'il avait annexés illégalement.

Après ce brillant succès diplomatique, Confucius fut nommé conseiller de la cour. Il prit en main les affaires du pays. Dans les guerres qui opposaient les grandes principautés, il adopta une position neutraliste. Il fit détruire les places fortes appartenant aux nobles du pays. Bientôt, la paix et la justice régnèrent à Lu. Ceux qui vendaient des agneaux et des porcs ne faussaient plus leurs prix ; chacun restait à sa place ; l'étranger était traité comme un frère.

Inquiet de la prospérité du pays de Lu, le duc de Qi, qui ne pardonnait pas à Confucius de l'avoir couvert de honte à l'assemblée des princes, chercha un stratagème pour éloigner Confucius du pouvoir et le duc de Lu de la vertu. Il choisit 80 danseuses et musiciennes parmi les plus belles de son pays et les envoya au duc de Lu avec trente quadriges de chevaux superbes. Les nobles de la cour pressèrent le duc d'accepter un si magnifique présent. Confucius conseilla de le refuser. Mais le duc voulait voir les célèbres beautés de Qi et ne put résister à la tentation. Les cadeaux du duc de Qi furent reçus avec honneur. Pendant une semaine, le duc de Lu négligea complètement les affaires de l'État. Si bien que Confucius, offensé par cette conduite, renonça à servir un prince aussi frivole et quitta sa patrie qu'il ne devait revoir que dans sa vieillesse.

Confucius, suivi de ses plus fidèles disciples, commença alors ses pérégrinations à travers la Chine. Il alla de pays en pays, restant six mois ici, deux ou trois ans ailleurs, toujours prêt à partir et de plus en plus déçu par les hommes. Partout, il était reçu avec déférence par les princes qui lui demandaient des conseils, mais aucun ne lui donna l'emploi dont il était digne.

L'un d'eux l'interrogea un jour sur les problèmes militaires qui l'intéressaient plus que la recherche de la vertu.

« Il y a longtemps que je m'intéresse à tout ce qui concerne les sacrifices, répondit Confucius, mais ce qui concerne les armées et les bataillons, jamais je ne l'ai étudié. »

Le lendemain, au cours d'un nouvel entretien avec le sage, une oie sauvage passa au-dessus de leurs têtes. Distrait, le duc leva les yeux, la regarda voler et cessa d'écouter. Confucius se leva immédiatement et quitta ce pays dont le prince ne rêvait que de batailles.

Dans tous les pays, grands ou petits, Confucius ne rencontrait que luttes sourdes, jalousies et fourberies. Ce n'était pas une époque pour prêcher la vertu. Les princes négligeaient ses conseils, les sages se moquaient de ses prétentions, tous riaient de ses échecs répétés. Confucius, sans se lasser, marchait toujours à la recherche d'un vrai prince.

Traversant des pays souvent en guerre, il arriva à Confucius quelques aventures dramatiques. Il fut pris un jour dans une rébellion et contraint d'aider les révoltés sous peine de mort. Le sage qui prêchait sans cesse la fidélité au prince, participa ainsi à une rébellion. Les rebelles ne le laissèrent partir qu'après lui avoir fait jurer de ne pas aller à Wei, le pays contre lequel ils s'étaient révoltés. Confucius jura. Pourtant, à peine avait-il quitté le territoire contrôlé par les rebelles qu'il tourna ses pas vers Wei. Un disciple lui demanda avec étonnement :

— A-t-on le droit de violer un serment ?

— C'était un serment extorqué par la violence. Les dieux ne l'ont pas entendu, répliqua tranquillement le sage.

Dans un autre pays, il fut également encerclé par des rebelles qui ne voulaient pas le laisser partir. Pendant sept jours, Confucius et ses disciples manquèrent de nourriture. Seul, le maître restait calme et continuait à jouer du luth et à chanter. À ses disciples qui s'impatientsaient et murmuraient :

— Le sage doit-il vivre dénué de tout ?

Le maître répondit :

— Le sage seul sait dominer la détresse. Mais l'homme vulgaire n'est pas capable de la supporter.

En l'année 483, treize ans après son départ, Confucius fut enfin rappelé dans sa patrie. Il ne participa pas à la vie politique, mais se retira dans sa maison pour étudier les livres anciens et transmettre son enseignement.

Trois ans plus tard, au printemps, un chasseur captura un animal étrange. Personne ne savait ce qu'il était. On appela Confucius pour le lui montrer. Quand il le vit, il se mit à pleurer. Le corps de la bête était couvert d'écailles, elle portait au front une seule corne sur laquelle flottait encore un ruban de soie, elle boitait légèrement. Confucius avait reconnu l'animal fabuleux qui avait annoncé sa naissance à sa mère.

« C'est la licorne, dit-il. Maintenant mon enseignement prend fin. »

C'est sur cette phrase que se terminent les « Annales des Printemps et Automnes », la chronique du pays de Lu que Confucius rédigea comme livre d'enseignement pour ses disciples.

Par un matin de l'année 478, Confucius se leva tôt. Devant la porte de sa demeure, il se mit à chanter :

« Voici que la montagne Tai s'écroule,
Voici que le grand arbre va être détruit,
Et le sage s'en va comme une plante flétrie. »
Puis il se coucha et mourut. Il avait 72 ans.

Quelques siècles plus tard, le confucianisme devenait doctrine d'État et le resta pendant 25 siècles, jusqu'à la fondation de la République Populaire de Chine.



Belle à renverser un royaume

(5^e siècle avant J.-C.)



Un matin, elle était une simple fille de Yue,
Le soir, elle devint la reine du pays de Wu. »

Ainsi, chantent les enfants chinois l'histoire de Xi Shi.

— Qui donc était Xi Shi, la belle des belles ?

— Il y a bien longtemps, au cinquième siècle avant J.-C., Xi Shi naquit près de la belle ville de Hangzhou, au sud du Yang-tseu. Ses parents étaient de simples paysans : son père ramassait du bois à brûler dans la forêt, sa mère tissait à la maison. À 16 ans, elle était la plus belle du village. On l'appelait Xi la Belle, et le village fut bientôt connu sous le nom de « Village de Xi la Belle ». Tous les jours, Xi Shi allait laver la soie fraîchement tissée dans la rivière. Quand elle avait fini, elle regardait son reflet dans l'eau claire : ses joues étaient de rose, ses dents étaient comme des graines de melon, sa peau était douce comme la crème de concombre, ses cheveux avaient le reflet bleu des ailes de corbeau. Elle se savait belle car, souvent, les gens s'arrêtaient pour regarder ses gestes gracieux, sa taille souple et ses mains blanches quand elle battait la soie. Même le roi de Yue avait entendu parler d'elle.

— Qui donc était le roi de Yue ?

— Le pays qu'habitait la belle Xi Shi s'appelait à cette époque le royaume de Yue. Son roi avait pour nom Gou Jian. Depuis de longues années, Yue était en guerre avec son voisin, le puissant pays de Wu.

Au cours d'une bataille désastreuse pour lui, Gou Jian avait été fait prisonnier ; sa vie avait été épargnée, mais pas son honneur : pendant trois années, il avait été contraint de servir de valet dans les écuries de son vainqueur, et toutes les besognes viles lui étaient réservées. Il avait enduré patiemment les moqueries des garçons d'écurie, des domestiques qui pendant trois ans furent sa seule compagnie. Il pensait inlassablement à sa vengeance.

— Et qui était Fan Li ?

— Fan Li était le conseiller du roi Gou Jian. Après son retour de captivité, le roi de Yue avait convoqué ses conseillers et leur avait demandé de trouver un plan pour ruiner son ennemi. Il fallait imaginer une ruse, car le royaume de Yue n'avait pas la force de recommencer une guerre qui aurait eu peu de chances, d'ailleurs, d'être victorieuse. C'est le rusé Fan Li qui eut l'idée qui plut au roi Gou Jian et qui lut chargé de la mettre à exécution.

Alors, Fan Li partit à la recherche de la plus belle fille du royaume. Ayant entendu parler, lui aussi, du village de Xi la Belle, il s'y rendit pour voir si la jeune fille répondait à sa réputation. Il la trouva chantant au bord de la rivière, légèrement ployée sur les longs tissus de soie qu'elle lavait. Ses sourcils étaient légèrement froncés par l'effort, mais sa beauté en était plus frappante encore.

« N'est-ce pas chose extraordinaire qu'une fille qui reste jolie même en fronçant les sourcils ? » pensa Fan Li.

Il emmena la belle Xi Shi au palais du roi, la présenta à Gou Jian qui accepta Xi la Belle pour exécuter sa vengeance. Fan Li fait alors donner à Xi Shi une éducation de princesse : elle apprend à chanter, à danser, à réciter des poèmes, à jouer du luth. Elle apprend l'art de s'habiller, de se maquiller, de se parer. Mais elle apprend aussi l'histoire de son pays, le désir de vengeance du roi Gou Jian et le rôle dont elle est chargée. Fan Li est émerveillé de trouver dans une femme aussi belle une intelligence aussi éveillée. Peu à peu, il forme son esprit, il lui enseigne l'art de la politique, la ruse ; le mensonge, tout ce qui est nécessaire pour accomplir sa mission. Car Xi la Belle est chargée de mener le royaume de Wu à sa perte.

Quand Fan Li considéra que son élève était prête à affronter son destin, il envoya une ambassade au pays de Wu. Il faisait dire au roi de Wu qu'afin de sceller l'amitié entre leurs deux pays, le roi Gou Jian était heureux de lui offrir comme concubine la plus belle fille de son royaume. Xi la Belle quitta sa patrie. Fan Li, qui en était tombé éperdument amoureux, lui donna ses derniers conseils et la regarda s'en aller avec tristesse.

Au pays de Wu, la nouvelle du cadeau surprenant de l'ennemi héréditaire jette le trouble. Les uns y voient une attention charmante, d'autres, comme le sage conseiller Wu Zi-xu, flairent le stratagème.

— Méfiez-vous des femmes, dit-il au roi de Wu. Souvenez-vous de Posi, souvenez-vous de celles qui ont perdu les anciens rois.

— L'histoire ne se répète pas, répondit le roi Fu Chai. Je ne suis pas comme les autres. Cela ne saurait m'arriver.

Le roi Fu Chai attendit donc Xi la Belle avec une impatience grandissante. Elle arriva enfin, plus belle que le jour et les plus beaux bijoux. Elle avait sobrement orné sa chevelure sombre de perles et de plumes de martin-pêcheur. Elle souriait, et le roi Fu Chai se laissa enchanter par ce sourire plus envoûtant que tous les charmes.

Ainsi, commença la mine lente du pays de Wu. Jour et nuit, le roi Fu Chai restait auprès de sa concubine, ne se lassant pas de la regarder. Xi la Belle dansait pour lui, chantait, jouait du luth et récitait des poèmes. Plus rien d'autre qu'elle ne pouvait intéresser le roi. Il cessa peu à peu de s'occuper du royaume, il cessa même de présider les séances du conseil.



Le roi Fu Chai restait auprès de sa concubine, ne se lassant pas de la regarder.

Pour Xi la Belle, le roi organisait de grandes fêtes dans ses jardins : banquets où le vin doux de la province coulait à flots, où les plats les plus raffinés voisinaient avec les fruits les plus rares. Pour elle, il achetait les plus brillantes soieries, faisait faire les plus somptueux vêtements, recherchait les bijoux les plus précieux. Or, jade, perles et diamants, ruisselaient dans ses parures de fêtes.

Mais Xi la Belle n'oubliait ni son pays, ni Fan Li, ni la mission qui lui avait été confiée. Pâle et distraite, elle se lassait rapidement des atours, des bijoux, des distractions. Le roi Fu Chai devait sans cesse inventer de nouveaux amusements, lui offrir de nouveaux cadeaux. Il se lança dans un programme de constructions extravagantes : lacs et collines artificiels furent édifiés pour varier les promenades de sa belle ; des pavillons de toutes sortes furent élevés pour passer les soirées ; des palais merveilleux pour abriter la plus merveilleuse des créatures ; pour Fu Chai, rien dans la nature ou les œuvres humaines ne saurait égaler la beauté de celle qu'il aimait ;

Le peuple de Wu murmurait contre l'étrangère, le fidèle Wu Zi-xu essayait de rappeler le roi à ses devoirs, mais en vain. Plus exalté que jamais, le roi Fu Chai décida de faire construire la célèbre Terrasse des Pas Musicaux. Les pavés de marbre blanc étaient posés sur de grosses jarres de terre de dimensions différentes ; au-dessous, un vide de 5 mètres formait caisse de résonance. Quand Xi Shi marchait sur les minces pavés de marbre, ils résonnaient comme des instruments de musique. Pour éviter qu'elle ne glissât, les pavés de marbre étaient gravés de phénix et de dragons, symboles de l'amour entre un prince et une princesse. Quand Xi la Belle dansait sur la Terrasse des Pas Musicaux, elle chaussait des souliers de bois qui faisaient mieux vibrer le marbre. Puis on construisit une piscine, une volière où les plus beaux oiseaux chantaient, un parc où l'on apprivoisait les animaux. Mais Xi la Belle se lassait. Elle se lassait régulièrement de tout et sur son visage enchanteur le sourire disparaissait, elle fronçait les sourcils et alors, nul n'eût pu lui résister.

Quand les trois quarts de la fortune du pays de Wu furent ainsi dissipés pour lui plaire, Xi Shi décida que sa mission était accomplie et que le moment était venu d'avertir Fan Li.

« Le royaume de Wu est à la veille de sa chute, écrivit-elle au conseiller, son armée est négligée, son trésor est vide, les bons conseillers ont quitté la capitale. Seul demeure le fidèle Wu Zi-xu, mais je me charge de sa perte. »

En effet, Xi Shi demanda. Fu Chai accepta. Le lendemain, le vieux conseiller Wu Zi-xu reçut de la part de son roi une épée, cadeau qui l'invitait au suicide. « Hélas, murmura-t-il avant de se tuer, la fin du royaume de Wu est proche. »

Cette année même, le roi Gou Jian put assouvir sa vengeance : ses

armées envahirent le pays de Wu sans rencontrer de résistance. Gou Jian et Fan Li pénétrèrent dans le palais royal de leur ennemi et firent prisonnier le roi Fu Chai. De même que Fu Chai, jadis, lui avait laissé la vie sauve, de même Gou Jian épargna Fu Chai. Mais quand celui-ci apprit que, dans la confusion, sa bien-aimée Xi Shi avait disparu, il refusa de vivre plus longtemps et se jeta sur son épée.

Après la destruction du royaume de Wu, on ne sait pas exactement ce qu'il advint de Xi Shi. Certains disent qu'émue par l'amour de Fu Chai, elle se précipita dans la rivière qui traversait la capitale de Wu. D'autres disent qu'un jour, elle partit avec Fan Li sur le lac Tai et qu'ils ne revinrent jamais, car ils étaient devenus immortels.



Le premier empereur

(249-210)



Il y a 22 siècles, un gentilhomme chinois, nommé Jing Ke, jouait du luth sur la place du marché de Yenjing, la capitale du pays de Yen. Il discourait avec un ami sur l'art de manier l'épée et buvait force cruches de vin. Quand il n'était pas ivre, il aimait à lire des livres, particulièrement les livres de stratégie. Il vivait à Yenjing depuis quelque temps, dans la plus grande oisiveté.

Pourtant, la Chine connaissait des moments difficiles et les hommes de valeur trouvaient facilement à s'employer. Le futur Premier Empereur, qui n'était alors que le roi Zheng, était monté depuis dix ans déjà sur le trône du royaume de Qin. Ses ambitions semblaient dépasser celles, déjà démesurées, de ses prédécesseurs : il voulait réunir tous les royaumes chinois sous son seul sceptre. Or, sa force militaire et économique était telle que pas un seul État n'était en mesure de résister à sa voracité.

En 237, le royaume de Yen, situé fort loin de Qin, ne risquait pas encore l'annexion directe. Mais le prince de Yen, Tan, était jaloux du roi Zheng et voulait se venger de lui. Dans sa jeunesse, il avait été otage au pays de Qin et le roi Zheng l'avait traité avec mépris. Revenu dans sa patrie, Tan cherchait un homme capable de le venger. Pour prouver qu'il ne craignait pas d'offenser le puissant roi de Qin, il reçut avec de grands honneurs le général Fan Yu-ji, déserteur de Qin. Il savait qu'en agissant ainsi, il risquait de s'attirer des représailles.

Le prince Tan avait souvent entendu vanter Jing Ke et ses talents. Il convoqua un jour un de ses amis et lui dit :

— Yen et Qin ne peuvent coexister. J'aimerais que vous songiez à ce problème.

— Le prince Tan n'ignore pas que je ne suis plus tout jeune, répondit l'invité. Je suis incapable maintenant d'être d'aucune utilité. Mais Jing Ke, qui est un de mes amis, pourrait vous rendre service.

En accompagnant son hôte jusqu'à la porte extérieure, le prince Tan ajouta :

— Ce dont nous venons de parler sont des affaires d'État secrètes. Je vous demande de n'en parler à personne d'autre qu'à Jing Ke.

— J'obéirai respectueusement, fut la réponse.

L'hôte du prince Tan revint chez lui, fit venir Jing Ke, lui annonça que le prince voulait le voir et ajouta :

« On dit qu'un vieillard ne doit pas éveiller la suspicion chez son souverain. Or, en me raccompagnant, le prince Tan m'a bien recommandé de ne parler à personne de cette affaire. C'est donc qu'il, doute de moi. Celui dont son prince doute n'est pas digne de vivre. Allez voir le prince et dites-lui que je suis mort. Il saura ainsi que je n'ai pas parlé. »

Ayant dit ces mots, il dégaina son poignard et se trancha la gorge. Jing Ke se rendit chez le prince, lui apprit la triste nouvelle.

« Hélas, dit Tan, par ma faute, j'ai causé la mort d'un homme de bien. Que ma vertu est mince ! »

Après avoir ainsi prononcé l'éloge de son ami, Tan poursuivit :

Voici ce dont j'avais parlé avec lui. Vous savez que le roi de Qin a un cœur de tigre et que ses désirs sont insatiables. Tant qu'il n'aura pas unifié la terre entre les quatre mers, il ne sera pas satisfait. Aucun pays ne peut lui résister. Même si tous les hommes de Yen partaient en guerre contre lui, nous ne pourrions vaincre ses armées. Mon plan est le suivant : je voudrais m'attacher l'homme le plus brave de la Chine et l'envoyer à Qin en émissaire. Par des promesses, et de belles paroles, il saurait s'acquérir la confiance du roi Zheng. Il pourrait peut-être ainsi conduire le roi Zheng à rendre aux différents royaumes les territoires qu'il a conquis. Ce serait magnifique. S'il n'y arrivait pas, il pourrait trouver une occasion pour le tuer... »

Jing Ke réfléchit un long moment à la proposition du roi, puis il remarqua :

— Cette affaire est très importante. Les talents de votre humble sujet sont bien minces. Je crains que ses capacités soient insuffisantes pour une telle mission.

— Que le vaillant Jing Ke ait pitié du prince de Yen ! Sans son aide, que deviendra le royaume ?

Finalement, Jing Ke accepta cette dangereuse mission. Il reçut des

titres, de l'argent, des bijoux ; il habita une maison somptueuse et passa quelques mois à profiter de la vie. Puis il décida de prendre sa mission au sérieux et se rendit chez le prince Tan.

— Pour que le roi de Qin accepte de me recevoir, il me faut trois choses : la tête du général Fan qui est venu se réfugier à Yen, une carte détaillée de la région de Tu-gang et un poignard bien tranchant.

— Le général Fan est venu se réfugier ici dans la détresse, répliqua le prince Tan. Je ne me permettrais pas, même pour une affaire d'État, de violer les règles sacrées de l'hospitalité. N'y pensez plus.

Jing Ke quitta le palais et se rendit directement chez le général Fan.

— Le roi de Qin s'est mal conduit avec vous, lui dit-il. Vos parents et toute votre famille ont été exécutés. Il vous hait et je sais qu'une récompense de mille livres d'or est offerte à qui lui rapportera votre tête.

Le général Fan leva les yeux au ciel, soupira et répondit :

— Chaque jour je songe à la grande offense que m'a faite le roi de Qin. Mais j'ai beau y penser, je ne trouve aucun moyen de me venger.

— Je sais, moi, ce qui peut sauver l'État de Yen de l'annexion et vous venger en même temps.

— Veuillez me faire l'honneur de m'apprendre votre plan.

— Je voudrais votre tête pour l'offrir au roi de Qin. Il ne pourra refuser de me recevoir. Quand je serai devant lui, de ma main gauche je saisirai sa manche et de ma main droite, je lui percerai le cœur.

— Jour et nuit, je pleurais de rage et de colère en songeant au roi de Qin. Maintenant, je sais ce que je dois faire. Voici ma tête.

Ce disant, le général se coupa la gorge.

Le prince de Yen fut désolé de cette deuxième tragédie. Il fit placer la tête du général dans une boîte ouvragée, la ferma hermétiquement et la donna à Jing Ke. Puis il lui acheta le meilleur poignard du royaume. Jing Ke le plaça dans la carte de la région de Tu-gang qu'il roula ensuite. Enfin, ce fut le grand départ. Le prince de Yen et sa cour accompagnèrent Jing Ke jusqu'aux portes de la capitale, au son de la musique militaire et des cris de joie.

Jing Ke arriva à Qin après quelques mois de voyage. Il fit transmettre par un des ministres de Qin une requête très humble pour attirer l'indulgence du souverain. Elle disait :

« Le roi de Yen tremble devant la grandeur de Votre Majesté. Il n'ose pas lever de troupes contre vous, mais souhaite devenir votre vassal. Il a craint de venir en personne se présenter à vous et a envoyé un de ses conseillers. Il a coupé la tête du général Fan et vous l'apporte ainsi que la carte du territoire de Tu-gang qu'il est heureux de vous offrir respectueusement. »

Le roi Zheng crut cette soumission sincère et accepta de recevoir l'envoyé du prince de Yen, Jing Ke. Tout se passait selon les prévisions

de celui-ci. Accompagné de son complice, un jeune garçon plein de courage, il entra dans la salle du trône, tenant la carte entre ses mains. Ils s'approchèrent des marches et s'inclinèrent. À ce moment, le jeune compagnon de Jing Ke perdit contenance, pâlit et se mit à trembler. Très calme, Jing Ke sourit et dit : « Que Votre Majesté daigne l'excuser. C'est un simple roturier des contrées barbares. Votre Majesté l'impressionne. Permettez-moi de m'approcher seul. »

Jing Ke monta les marches en tenant la carte. Il commença à dérouler lentement celle-ci devant le roi Zheng. Au dernier moment apparut le poignard qui y était caché. Il s'en saisit vivement, s'empara de la longue manche du roi et lui porta un coup à la poitrine. Le roi se rejeta brusquement en arrière et évita le coup. La manche se déchira et le roi courut se cacher derrière un pilier, sans songer à retirer son épée du fourreau ; il ne la repoussa même pas dans son dos, bien qu'elle entravât considérablement sa fuite. Situation peu glorieuse pour un futur empereur.

Selon les règlements, personne n'était armé et les soldats montaient la garde à l'extérieur de la salle du trône. Décontenancés par la soudaineté de l'attaque, les assistants restèrent cois. Jing Ke poursuivit le roi autour des colonnes de la salle du trône sans réussir à l'atteindre. Désespéré, il lança son poignard dans sa direction, mais le roi put l'éviter. Enfin, les gardes entendirent le bruit de la poursuite et firent irruption dans la salle.

Jing Ke s'adossa alors contre une colonne, éclata de rire et dit :

« Je n'ai pas réussi. Mais un autre viendra après moi venger le prince de Yen. »

Alors, les gardes le tuèrent.



Au moment de cette tentative d'assassinat, le roi Zheng avait 22 ans. Quand son père, le roi de Qin, mourut, il avait treize ans. Pendant cinq années, ce fut le Premier ministre qui gouverna le royaume. À 18 ans, Zheng prit le bonnet viril et ceignit l'épée, symbole de sa majorité. Dès lors, il s'occupa lui-même des affaires du royaume.

Zheng avait le nez aquilin, des yeux de guêpe, la poitrine bombée comme un épervier. Il avait le cœur d'un loup et la voix d'un tigre. Il était violent et ambitieux ; C'était bien le roi du royaume de Qin, ce royaume que les autres États considéraient comme « barbare ». Qin était en effet situé à la périphérie de la région où régnait la civilisation chinoise. Pendant longtemps, il n'avait eu de rapports qu'avec les vrais

barbares, ses voisins du nord, du sud et de l'ouest. Peu à peu, malgré le mépris que professaient à son égard les autres royaumes, il était devenu très riche et très puissant, et son armée ignorait la défaite. Tel était le pays dont Zheng, à 18 ans, devenait le maître.

Zheng n'a confiance qu'en lui seul et dans son conseiller privé Li Si. Dès la première entrevue, celui-ci sut plaire au souverain par la grandeur de ses projets.

« À l'heure actuelle, lui dit-il, les États féodaux paient allégeance à Qin comme s'ils étaient des commanderies et des préfectures. Avec la puissance de Qin et les talents de son grand roi, faire la conquête des autres pays est aussi facile que de balayer la poussière de dessus un fourneau. La force de Qin est suffisante pour anéantir les princes féodaux, pour réaliser l'héritage impérial et faire du monde une seule unité. C'est une occasion qui ne se trouve qu'une fois en 10 000 années. »

Conquérir le monde, le jeune souverain ne rêvait que de cela. Avec son habile conseiller, il échaafauda des plans machiavéliques pour « rouler l'empire dans une natte », comme il le dit lui-même. Le roi envoya secrètement des espions avec de l'or et des pierres précieuses pour voyager et donner des conseils aux seigneurs féodaux. Ils devaient récompenser généreusement ceux qui trahissaient leurs maîtres. 300 000 pièces d'or furent consacrées à acheter la conscience des ministres et des officiers de valeur. Quant à ceux qui refusaient, ils trouvaient la mort d'une façon ou d'une autre.

Les espions devaient également créer la dissension entre les souverains et leurs sujets. À la fin, lorsque la situation paraissait propice, le roi de Qin envoyait une armée pour soumettre le pays adverse. C'est ainsi que jamais les armées de Qin n'essuyèrent de défaite. C'étaient de toute façon des troupes très bien entraînées et qui n'avaient pas peur de la mort : on mesurait le courage des soldats au nombre de têtes qu'ils avaient coupées à l'ennemi.

La conquête de la Chine se fit très rapidement. En 230, le pays de Han se soumet ; en 228, le pays de Zhao est définitivement vaincu ; en 226, à la suite de l'attentat de Jing Ke, le royaume de Yen disparaît ; en 225, c'est le tour du royaume de Wei ; en 223, Chu, le royaume du sud, fait sa soumission. Enfin, en 221, c'est la dernière campagne victorieuse contre le dernier royaume indépendant : vaincu, le royaume de Qi se soumet. Pour la première fois, la Chine entière est sous l'autorité d'un seul homme, un homme de 27 ans.

Le roi Zheng a 27 ans ; ses armées victorieuses ont unifié la Chine. Il rassemble ses ministres et ses généraux pour leur annoncer solennellement sa victoire ;

— Moi donc, Zheng, avec ma faible personne, j'ai levé des soldats qui ont puni de mort les cruels et les rebelles. Les six rois ont tous subi

la peine de leurs crimes. L'empire a été entièrement pacifié. J'estime que, si le titre qu'on me donne n'est pas changé, il n'y aura rien qui soit en proportion avec mon mérite et qui le transmette à la postérité. Délibérez sur un titre impérial.

Les ministres répondirent :

— Vos sujets ont attentivement délibéré avec les lettrés au vaste savoir. Autrefois, les anciennes dynasties ont connu le Souverain Céleste, le Souverain Terrestre et le Souverain Majestueux. Le Souverain Majestueux fut le plus élevé. Vos sujets, en se dissimulant qu'ils méritent la mort, vous proposent cette appellation honorifique. Que le roi soit le Souverain Majestueux.

— Je repousse « Majestueux », j'adopte « Souverain ». J'ajoute le titre d'Empereur. Dorénavant, mon titre sera « Souverain Empereur », Huang-di. Je suis le « Premier Souverain Empereur » des Qin, Qin Shi Huang-di. Les générations qui me suivront se nommeront en faisant le calcul des nombres : la deuxième génération, la troisième génération, et iront jusqu'à mille et dix mille en se transmettant sans fin ce nom.



Le roi Zheng s'appelle désormais le Premier Souverain Empereur des Qin, en chinois, Qin Shi Huang-di. Jusqu'en 1912, le titre officiel de l'empereur restera celui choisi par le roi Zheng, Huang-di.

Le Premier Empereur se lance dans une grande politique d'unification. Des routes partent en étoile de Xianyang, sa capitale, et vont rejoindre les capitales des anciens royaumes. Elles sont bordées d'arbres ; à intervalles réguliers sont établis des auberges et des relais pour les chevaux. Il unifie les mesures de poids et de longueur ; tous les chars ont désormais six pieds de large, les attelages ont six chevaux. Toutes les institutions du royaume de Qin sont étendues à l'empire. La paix et la prospérité règnent.

L'empereur travaille infatigablement. Jour et nuit, il consulte les dossiers que lui préparent les ministres : lui seul décide de tout. Pour mieux connaître son domaine, il entreprend de longues tournées qui le mènent des hauteurs du Shensi à la mer de Chine, des rives du Yang-Tseu au désert de Gobi.

Il inspecte les préfets. Car l'empereur, par crainte des révoltes, a supprimé tous les fiefs et les titres de noblesse. Il n'y a plus de princes, plus de ducs ni de comtes. Tous sont égaux devant la loi. L'empire a donc été divisé en 36 commanderies gouvernées par des préfets uniquement responsables devant l'empereur. La féodalité chinoise est

morte, des siècles avant la féodalité européenne. Les murailles des villes sont rasées. Tous les anciens princes, rois et nobles sont transportés à la capitale où ils vivent sous l'œil vigilant du souverain.

Xianyang est la plus belle ville du monde. L'empereur a fait reconstruire tous les palais des rois qu'il a vaincus sur les bords de la rivière Wei. Il en a construit de nouveaux, tout aussi somptueux. Des tentures, des rideaux de brocart, des cloches, des tambours et de belles femmes les remplissaient. La salle d'audience du palais A-Pang mesurait de l'est à l'ouest 500 pas, et 250 du sud au nord.

En haut, on pouvait faire asseoir 10 000 hommes, en bas il était possible de dresser des étendards de cinquante pieds. Les 270 palais qui se trouvaient autour de la capitale furent reliés entre eux par des chemins couverts et bordés de murs, afin que nul ne voie l'empereur. Si quelqu'un disait où il était, il recevait la mort. Ainsi, nul ne savait jamais où se trouvait l'empereur.

Car depuis l'attentat de Jing Ke, l'empereur avait peur de la mort. Il se savait menacé et changeait toutes les nuits de palais. Il avait réuni autour de lui de nombreux magiciens qui lui promettaient de trouver ou de fabriquer la drogue d'immortalité. Des alchimistes travaillaient à faire de l'or capable d'empêcher de mourir. Des sorcières prononçaient des incantations pour éloigner les mauvais esprits. Shi Huang-di ne cessait d'avoir peur.

Des présages funestes annonçaient régulièrement la mort du souverain. Un jour, on trouva dans le ventre d'un poisson un morceau de soie où étaient inscrits ces mots : « Bientôt les Qin perdront l'empire. » Un autre jour, c'est sur une météorite tombé du ciel que le présage était écrit : « À la mort de Shi Huang-di, l'empire se divisera. »

Pour chasser de son esprit ces funestes augures, Shi Huang-di décida de partir en tournée à travers l'empire. Il était accompagné de son fils préféré, Hu Hai, et de son fidèle conseiller Li Si. Arrivé au bord de la mer, dans la province du Shandong, l'empereur tomba malade. Sentant venir sa fin, il écrivit une lettre à son fils héritier qu'il avait envoyé dans le Nord surveiller les travaux de la Grande Muraille. Il lui demandait de l'enterrer à Xianyang et de bien gouverner l'empire. Qin Shi Huang-di mourut le 13 juillet en l'an 210 avant J.-C.

À sa mort, la situation de la Chine est alarmante. Le règne du Premier Empereur a été aussi cruel que grandiose. La guerre, les grands travaux, la sévérité des lois ont accumulé la haine dans le peuple. Seul le prestige du Premier Empereur a pu empêcher jusqu'à maintenant la révolte d'éclater. Li Si sait tout cela. Il craint que l'annonce de la mort de Shi Huang-di loin de la capitale n'incite les anciens princes à la rébellion. Il décide de tenir la chose secrète et n'annonce pas le décès.

Le convoi impérial poursuit donc sa route en direction de Xianyang.

Rien n'est changé dans la disposition habituelle. Le cercueil est placé dans une voiture de repos ; l'eunuque qui avait été le préféré du mort se tient à côté de lui dans le char. Partout où passe le convoi, on apporte la nourriture de l'empereur et les divers fonctionnaires lui présentent leurs requêtes. L'eunuque, parlant du dedans de la voiture, approuve sans hésiter.

Il n'y a que Hu Hai, le fils de l'empereur, Li Si et le chef des eunuques, Zhao, qui savent que le souverain est mort ; Zhao est le précepteur de Hu Hai, et celui-ci lui obéit aveuglément. Alors, Zhao, le prince Hu Hai et Li Si complotent et détruisent la lettre que Shi Huang-di avait écrite à son fils héritier. Ils fabriquent un faux décret nommant Hu Hai héritier présomptif du trône. Puis ils écrivent une fausse lettre au vrai prince héritier, lui reprochant ses crimes et lui ordonnant de mourir.

Le convoi continue sa route. Arrivé à Taiyuan, la chaleur devient accablante. De la voiture de repos de l'empereur s'exhalent de mauvaises odeurs, susceptibles de faire éclater la vérité. Un décret ordonne alors aux fonctionnaires de la suite de charger dans chaque voiture plusieurs kilos de poisson salé pour donner le change sur l'odeur. Le voyage se poursuit sans encombre. Enfin, le convoi impérial arrive à Xianyang. Li Si annonce le décès de l'empereur.

Quel destin pour ce grand empereur qui se voulait immortel que de voir son corps transporté à travers la Chine dans un char rempli de poissons salés, pendant que son fils préféré et son ministre dévoué trahissent ses dernières volontés !

Shi Huang-di est alors enterré dans la tombe somptueuse qu'il s'était fait construire de son vivant. La sépulture a été creusée dans la montagne Li, non loin de la capitale. 700 000 condamnés y ont travaillé. Elle est gigantesque. Le sol a été creusé jusqu'à l'eau, on y a coulé du bronze. Des ustensiles magnifiques, des bijoux et des objets rares y ont été transportés et enfouis. Des artisans ont reçu l'ordre de fabriquer des arbalètes et des flèches automatiques ; si quelqu'un avait voulu faire un trou et s'introduire dans la tombe, elles seraient parties toutes seules. On a dessiné avec du mercure les cent cours d'eau, le Yang-Tseu, le Fleuve Jaune, et la vaste mer ; des machines le font couler d'un fleuve à l'autre sans cesse. En haut, on a tracé tous les signes du ciel ; en bas, on a figuré la disposition géographique de tout l'empire fleuves, montagnes et villes y ont leur place. On a fabriqué avec de la graisse de phoque des torches qui brûlent longtemps. Le cercueil de l'empereur est placé sur un bateau en bois précieux qui vogue sur les fleuves de mercure, perpétuant à jamais les voyages du souverain à travers son empire.

Toutes les femmes de Shi Huang-di qui n'ont pas eu de fils ne sont pas autorisées à lui survivre : elles sont enterrées avec lui dans son

tombeau. On met également à mort de nombreux serviteurs et fidèles de l'empereur ainsi que ses plus beaux coursiers. Quand le cercueil est descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui ont fabriqué les machines et caché les trésors savent trop de choses et qu'il faut les supprimer. Donc, quand les funérailles sont terminées, on fait tomber la porte d'entrée et on enferme à l'intérieur du tombeau tous ceux qui ont été employés comme ouvriers et artisans. Puis on plante des arbres et des buissons sur la tombe pour qu'elle ait l'aspect d'une montagne et que jamais personne ne dévoile le secret.



Le Premier Empereur est mort et enterré. La sépulture du mont Li a disparu aux yeux des hommes pour toujours.

Quelques années plus tard, la révolte éclate en Chine. Le nouvel empereur, Hu Hai, qui a pris illégalement le pouvoir à la place de son frère dont il a causé la mort, est un incapable et ne songe qu'à se distraire. Li Si, le conseiller habile, si ce n'est fidèle, est bientôt contraint au suicide. L'empire est livré à l'anarchie. L'œuvre de Shi Huang-di s'écroule. Un des prétendants au trône met un jour le feu à Xianyang. Pendant trois mois, on vit brûler les 270 palais, les jardins somptueux, les trésors, les greniers du Premier Empereur.

Il semble que tout ce qui fut l'œuvre du Premier Empereur ait été voué à la destruction. Pourtant, un seul ouvrage d'art échappe à la ruine, symbole de la puissance et des grandioses conceptions de celui qui fonda l'Empire Céleste. C'est la Grande Muraille.

La Grande Muraille est une des réalisations les plus impressionnantes de toutes les civilisations, par l'immensité des travaux et la hardiesse de la conception. Jadis les royaumes du Nord avaient construit des fortifications pour se défendre des attaques des nomades du Nord. Shi Huang-di fait relier entre elles les murailles qui existent déjà et poursuit le travail, créant ainsi une ligne de défense continue, de la mer aux montagnes d'Asie Centrale.

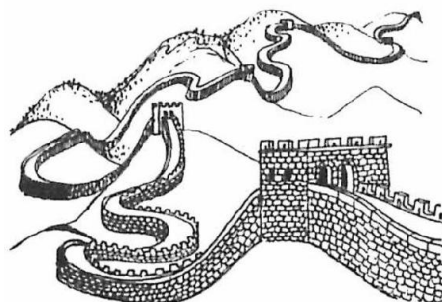
La Grande Muraille s'étend sur plus de 3 000 km, c'est-à-dire la distance qui sépare Londres d'Istanbul ou Naples d'Helsinki. Elle commence sur les bords de la mer de Chine, traverse d'est en ouest les montagnes du Hebei, le désert de Gobi, les steppes des Ordos jusqu'aux montagnes d'Asie Centrale. Elle avait à l'époque huit mètres de haut et était assez large pour que huit personnes puissent y marcher de front. Le sommet formait route et on avait même prévu des endroits pour permettre aux chars de se croiser. Tous les 150 m,

environ, se dressait une massive tour de guet d'où l'on faisait les signaux d'alarme : fumée le jour et feu la nuit. De places en places, il y avait des tours de garnison, elles-mêmes défendues par des ouvrages avancés.

La construction, au point de vue technique, était assez simple. On bâtissait deux murs de brique parallèles et distants de plusieurs mètres ; on remplissait l'espace intermédiaire de pierres, de gravats de terre ou de sable, selon la région. Le plus difficile fut de construire des fondations solides dans les régions marécageuses ou désertiques. Il fallait transporter, au prix d'efforts surhumains, des tonnes et des tonnes de pierre pour assurer la construction. La façade nord, qui surveillait les barbares, était crénelée. Les quelques portes qui permettaient de passer la Muraille étaient solidement gardées et fortifiées. Des centaines de milliers de soldats montaient jour et nuit la garde le long de la Muraille. Au-delà, c'était la steppe, les pays barbares, le nomadisme. En deçà, c'était la Chine, les pays agricoles, la civilisation.

L'empire entier dut participer à la construction de cette gigantesque ligne de défense : des centaines de milliers de travailleurs y peinaient continuellement sous la direction de généraux. Car la main-d'œuvre était essentiellement formée de soldats et de condamnés. Les régions où se bâtissait la Grande Muraille étaient éloignées de toutes villes et des grandes régions agricoles : le ravitaillement y parvenait difficilement. Malgré la discipline de fer qui régnait aux frontières, les ouvriers se révoltaient parfois. La faim, le froid et le vent, les luttes fratricides, le travail exténuant, tout cela causa la mort de près d'un million d'hommes et transforma la Grande Muraille en un immense cimetière.

À ce prix, la Grande Muraille a survécu. À travers les siècles troublés de l'histoire chinoise, détruite par la guerre ou l'absence d'entretien, toujours rebâtie par les dynasties puissantes, elle veille encore dans le Nord sur la République Populaire de Chine. Si elle a cessé d'être un ouvrage de défense militaire, elle n'a jamais cessé d'évoquer le souvenir du Premier Souverain Empereur, qui avait voulu fonder l'empire pour 10 000 générations.



Duel pour l'empire

Personnages :

LIU BANG, gouverneur de Pei, puis roi de Han.

ZHANG LIANG, conseiller de Liu Bang.

FAN KUAI, garde du corps de Liu Bang.

LU, mandarin, beau-père de Liu Bang.

KI SIN, général de Liu Bang.

XIANG YU, futur roi de Chu.

XIANG LIANG, général, oncle de Xiang Yu.

PO, oncle et conseiller de Xiang Yu.

FAN ZENG, conseiller de Xiang Yu.

Duel pour l'empire

(206-202)



IN SHI HUANG-DI, le Premier Empereur, est mort. L'empire, privé de chef, est livré à l'anarchie. De toutes parts, éclatent les révoltes, révoltes de paysans et révoltes de princes. Peu à peu, il ne reste plus que deux chefs pour se disputer le trône : le noble Xiang Yu et le paysan Liu Bang. Un duel à mort est engagé, qui a pour terrain la Chine entière et pour combattants des armées de plusieurs centaines de milliers d'hommes.

Xiang Yu était originaire du royaume de Chu, le grand royaume du Sud. Sa famille était noble et nombre de ses ancêtres avaient été généraux de Chu. Leur réputation avait passé les frontières. Xiang Yu était de haute taille ; il dominait tous les jeunes gens ; sa force était célèbre dans tout le pays : il était capable de soulever un trépied de bronze ; comme il était de tempérament emporté, tous avaient pris l'habitude de le craindre et de lui obéir. C'est sous les ordres du général Xiang Liang son oncle, que Xiang Yu, à 24 ans, prit pour la première fois les armes.

Le roi de Chu s'était rebellé contre la dynastie Qin et l'oncle de Xiang Yu dirigeait les opérations. Il confia un jour une mission importante à son neveu. Pour le seconder, il choisit un autre jeune homme nommé Liu Bang, qui avait déjà fait ses preuves. Il pensait que l'ardeur du jeune et brillant officier serait tempérée par la sagesse terrienne du paysan et que la prudence de Liu Bang serait réveillée par

le génie stratégique de Xiang Yu.

C'est donc comme compagnons d'armes que les deux futurs rivaux firent connaissance. À cette époque, Xiang Yu ne manqua pas d'impressionner le jeune paysan : sa belle prestance, sa fierté, son autorité de jeune noble habitué à commander contrastaient fortement avec la discrétion et la modestie de Liu Bang. C'est pourquoi, le jeune officier considéra toujours son ami avec une certaine condescendance.

Liu Bang était originaire d'une humble famille du Sud. On raconte qu'un jour sa mère, qui se reposait au bord d'un étang, rêva qu'elle rencontrait un dieu. Au même moment, des coups de tonnerre éclatèrent, des éclairs brillèrent et il se fit une grande obscurité. Son père arriva en hâte et aperçut au-dessus de sa femme un grand dragon écailleux qui disparut dans les eaux de l'étang.

Peu après, elle mit au monde Liu Bang. Liu Bang, comme le Premier Empereur, avait un nez proéminent et un large front. Il portait, chose rare chez les Chinois, une belle barbe au menton et sur les joues. C'était un garçon sympathique qui aimait s'amuser. Il était généreux et buvait de bon cœur avec ses amis sans se soucier du prix du vin. Malgré son humble condition, il se moquait des conventions et se comportait comme si les rites confucéens n'existaient pas.

C'est pourtant ainsi qu'il se maria : un haut fonctionnaire nommé Lu offrit un jour un grand banquet à tous les notables de la région. Pour y être admis, il fallait occuper un poste convenable et apporter en cadeau 10 000 pièces de monnaie. Liu Bang ne possédait ni l'un ni l'autre. Payant d'audace, il se présenta à la porte de la demeure de l'honorable Lu en disant : « J'apporte 10 000 pièces de monnaie en guise de félicitations. »

L'honorable Lu fut très surpris de le voir entrer, car il le savait peu riche. Cependant, il se leva et alla le chercher jusqu'à la porte.

« Liu Bang a beaucoup de grandes phrases à la bouche, lui chuchota à l'oreille un de ses amis, mais il accomplit peu de choses. Pourquoi le traitez-vous avec tant d'égards ? »

Cependant, Liu Bang, profitant de cette réception amicale, s'était assis sans autre façon à la place d'honneur et resta jusqu'à la fin du banquet.

« Dès mon enfance, j'ai aimé tirer l'horoscope des gens, lui dit le maître de maison en le raccompagnant. J'ai tiré l'horoscope de beaucoup de personnes, mais aucun ne vaut le vôtre. Je souhaite que vous preniez soin de vous-même. J'ai une fille. Je désire qu'elle devienne votre femme pour vous servir. »

Chose dite, chose faite. Liu Bang fut présenté à Mademoiselle Lu, malgré les récriminations de sa mère.

— Est-il possible que vous vouliez donner notre fille à ce paysan ? Vous aviez pourtant décidé de ne la donner qu'à un homme puissant.

Quand je pense que vous l'avez même refusée à votre ami le préfet de Pei, qui vous l'avait demandée. Comment pouvez-vous maintenant l'accorder à Liu Bang ?

— Ce sont là des choses que ne comprennent point les femmes et les enfants, répondit simplement l'honorable Lu.

Il tint promesse. Quelque temps plus tard, le mariage eut lieu.

Après son mariage, Liu Bang continua à mener une vie fort calme. Petit fonctionnaire de la dynastie Qin, il cultivait ses champs et s'occupait de ses deux enfants. C'est presque sans le vouloir qu'il passa à la révolte contre la dynastie Qin.

Il eut un jour à accompagner des prisonniers qui devaient aller travailler à la construction de la tombe de Shi Huang-di. En cours de route, plusieurs prisonniers s'enfuirent. Liu Bang, qui connaissait la dureté des lois de Qin, savait que pareille faute était sévèrement punie.

Plutôt que de continuer ainsi vers un châtiment certain, Liu Bang décida de tout abandonner. Par une nuit pluvieuse, il délia et relâcha tous les condamnés qu'il escortait, en disant :

« Partez tous, car, moi aussi, je m'en vais. »

Une dizaine de condamnés, plus braves que les autres, le choisirent comme chef et se résolurent à le suivre.

En 209, la première grande révolte contre la dynastie Qin éclata. Son chef, un ancien condamné, arriva avec ses troupes devant la ville de Pei, où habitait Liu Bang. Le gouverneur de Pei eut peur et fit fermer les portes de la ville. Désapprouvant la décision du gouverneur, Liu Bang, qui soutenait les insurgés, envoya un message à la population.

« L'empire souffre depuis trop longtemps des excès des empereurs Qin. Les seigneurs se sont révoltés et vont anéantir votre ville si vous résistez. Que la population de Pei s'unisse pour mettre à mort le gouverneur ; qu'elle choisisse parmi ses jeunes hommes celui qui est digne d'être nommé son chef afin de faire cause commune avec les seigneurs. Alors, vos familles et vos demeures seront épargnées. Sinon, vous serez tous exterminés. »

La populace répondit à son appel, tua le gouverneur, ouvrit les portes de la ville. Puis elle offrit à Liu Bang la place du gouverneur. Après avoir, selon les rites, refusé trois fois, Liu Bang dut accepter... C'est ainsi qu'il devint gouverneur de Pei et que, l'année suivante, il se plaça sous les ordres du général Xiang Liang et continuait la lutte avec Xiang Yu.

L'empire n'existait déjà plus. Partout, des troupes surgissaient, des princes se proclamaient rois, des rois se proclamaient empereurs. Chacun luttait pour soi et tous étaient ennemis. Le roi de Chu conclut alors une convention avec ses généraux pour mettre fin au désordre.

« Celui qui entrera le premier dans le pays de Qin et prendra la capitale sera fait roi de Qin. »

Tous les généraux signèrent la convention, mais aucun ne revendiqua l'honneur d'être envoyé à l'attaque de Qin. La réputation des armées de ce pays était encore trop terrible pour qu'ils osassent s'y risquer. Seuls Xiang Yu et Liu Bang se déclarèrent disposés à franchir les passes.

« Xiang Yu est un homme emporté et violent, brouillon et destructeur, dirent au roi de Chu ses vieux conseillers. Partout où il passe, il n'est rien qu'il ne détruise ou ne tue. Il vaut mieux envoyer un homme qui s'appuie sur la justice et puisse plaire aux vieillards de Qin, depuis longtemps opprimés par leur souverain. Liu Bang est un esprit généreux et un homme supérieur. Il est digne d'être envoyé. »

C'est donc Liu Bang qui reçut du roi de Chu l'ordre d'aller conquérir Qin. Ses troupes avaient pour consigne de ne pas piller et de ne tuer personne en dehors des batailles rangées. C'est pourquoi, les villes se rendaient sans crainte et la population l'accueillait avec joie. Malgré quelques défaites militaires, le gouverneur de Pei avançait vers l'ouest et approchait du territoire de Qin.

Il attaqua par surprise la passe de Wu qui gardait le pays de Qin, pénétra à l'intérieur des passes et vainquit une armée Qin. En 207, Liu Bang arriva devant la capitale, Xianyang. Le roi de Qin, un enfant, monté sur un char sans ornement, tiré par quatre chevaux blancs, portant le sceau impérial accroché autour du cou, vint faire sa soumission. Malgré les conseils de certains, Liu Bang refusa de le tuer.

« Si le roi de Chu m'a confié cette mission, dit-il, c'est parce que je pouvais être généreux et indulgent. D'ailleurs, mettre à mort un homme qui s'est soumis est une action néfaste. »

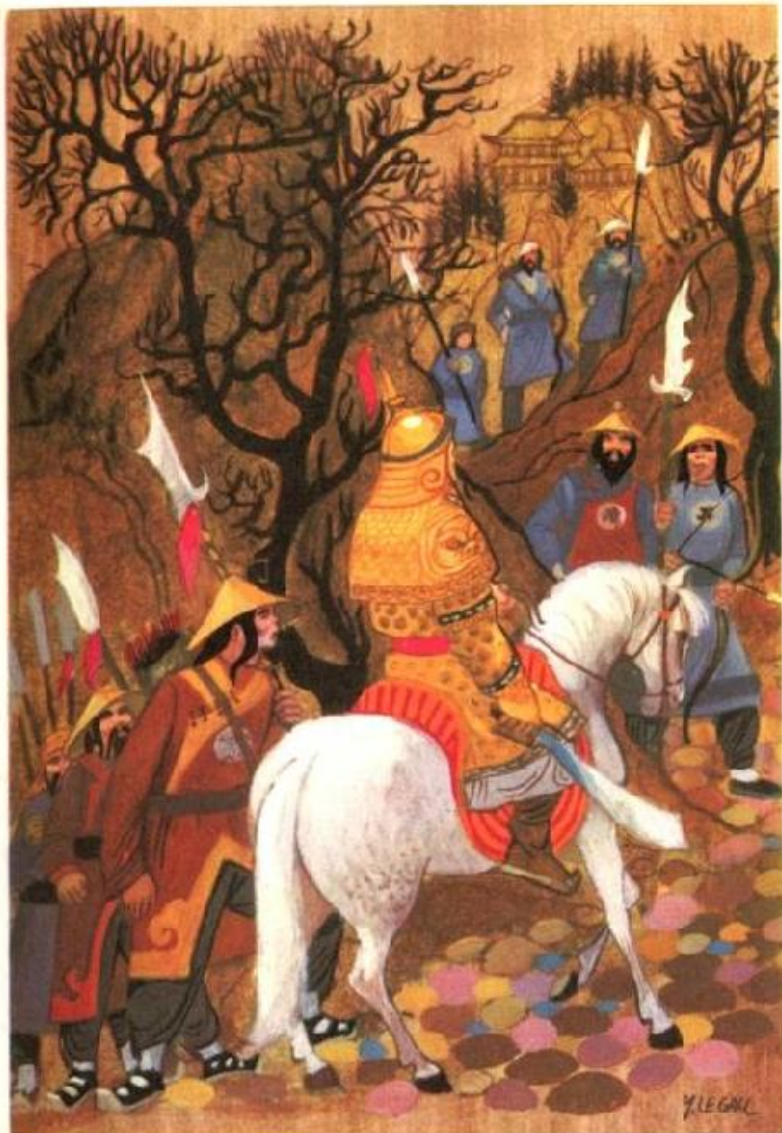
Liu Bang et ses troupes défilèrent dans Xianyang. Liu Bang aurait aimé se reposer dans le fabuleux palais de Shi Huang-di, mais son fidèle conseiller Zhang Liang l'en dissuada. Il fit alors mettre sous scellés, les palais et les trésors de l'empereur et défendit à ses soldats de prendre quoi que ce soit. Puis il retourna dans son campement sur les bords de la rivière Ba. Par ses mesures généreuses et la discipline de son armée, Liu Bang sut s'attirer l'affection de la population de Qin qui souhaitait le voir devenir roi.

Cependant Xiang Yu parcourait la Chine de l'Est à la tête de ses troupes. Les batailles qu'il livrait n'étaient que des victoires. Le jeune général avait le génie de la guerre. Il se porta un jour au secours d'un de ses subordonnés en péril. Pour prouver que ses soldats étaient déterminés à vaincre ou périr, et qu'ils n'avaient pas la moindre idée de retour, il leur fit traverser le Fleuve Jaune, coula tous ses bateaux, brisa ses marmites et ses vases de terre, brûla ses baraquements et n'emporta que pour trois jours de vivres.

Il livra neuf batailles : ce furent neuf victoires. Les autres seigneurs qui campaient dans la région n'avaient pas osé sortir de leurs retranchements pour attaquer l'ennemi. Du haut de leurs murailles, ils assistèrent à la mêlée des troupes de Qin et des troupes de Xiang Yu. Les soldats de Chu étaient valeureux, ils poussaient d'immenses clameurs pour se donner du courage. Pendant vingt-quatre heures, la bataille fit rage. Xiang Yu en sortit vainqueur.

Il manda alors en audience tous les généraux et les seigneurs. Quand ils entrèrent par la porte du camp, ils se mirent tous à genoux et n'osèrent pas lever la tête pour regarder Xiang Yu. Celui-ci prit alors le titre de roi et fut nommé général en chef des seigneurs. 200 000 soldats des armées de Qin se rendirent au nouveau général en chef. Mais craignant qu'ils ne se révoltent un jour, Xiang Yu les fit tous massacrer par ses soldats.

Xiang Yu, général en chef des seigneurs, se dirige victorieusement vers le pays de Qin. Nul n'osait lui résister. La terreur suivait ses armées : pillages et massacres continuels terrorisaient les populations qui n'avaient d'autre ressource que la fuite. Fier de sa gloire nouvelle, Xiang Yu arriva à la passe de Xiang Gu qui protège le pays de Qin. Des soldats montaient la garde, mais ce n'étaient pas des soldats de Qin. Qui donc osait s'opposer à la marche des armées du roi Xiang ? C'est alors seulement qu'il apprit que son ancien compagnon, le gouverneur de Pei, avait depuis quelque temps conquis le pays de Qin et reçu la reddition de son roi. Furieux de rencontrer cet obstacle imprévu, Xiang fit attaquer la passe, entra dans le pays de Qin et continua sa marche dévastatrice jusqu'à la capitale.



Qui donc osait s'opposer à la marche des armées du roi Siang?

Les deux généraux se trouvaient pour la deuxième fois en présence l'un de l'autre. Mais jadis ils luttèrent ensemble, comme des frères, sous les ordres du roi de Chu ; maintenant, ils s'affrontent comme des rivaux, si ce n'est comme des ennemis. Le roi de Chu avait déclaré que le premier qui s'emparerait de la capitale de Qin serait nommé roi de ce pays. Liu Bang y est entré le premier mais Xiang Yu est un seigneur qui n'entend pas céder le trône à un simple paysan.

La partie est inégale ; sur la rivière Xi, Xiang Yu a fait camper ses 400 000 hommes ; le gouverneur de Pei, qui s'est installé sur la rivière Ba, n'en possède que 100 000.

Y aura-t-il bataille ? Xiang Yu, comme toujours, souhaite le combat, et tous les généraux lui conseillent de détruire sans tarder ce rival dangereux.

Dans le camp de Xiang Yu, c'est la veillée d'armes. Xiang Yu a fait donner double ration à ses hommes pour qu'ils se battent mieux. Dans la tente du général, chacun donne son avis :

« Le gouverneur de Pei veut être roi de Qin et garder tous les bijoux des empereurs ; il faut le détruire. »

« Lorsque le gouverneur de Pei résidait à Pei, remarqua Fan Zeng, il était avide de richesses et aimait les femmes. Maintenant qu'il a franchi les passes il ne s'est emparé d'aucun objet précieux, il n'a pris aucune femme. C'est la preuve que ses visées ne s'arrêtent pas à des buts secondaires. J'ai demandé à un devin de tirer son horoscope, ce n'étaient que dragons et tigres. C'est là le présage d'un fils du ciel. Hâtez-vous de l'attaquer, ne manquez pas cette occasion de le détruire. »

Po, un oncle de Xiang Yu, assiste au Conseil. Or, il était depuis de longues années ami de Zhang Liang, le fidèle conseiller de Liu Bang. Inquiet du sort de son ami, il se rend la nuit au galop de son coursier au camp du gouverneur de Pei et demande une entrevue secrète avec Zhang Liang. Il l'avertit des projets de Xiang Yu et le supplie de venir avec lui.

— Si vous restez avec le gouverneur de Pei ; vous mourrez avec lui demain, lui dit-il.

— C'est sur l'ordre du roi de Chu que j'ai suivi le gouverneur de Pei, répond Zhang Liang. Maintenant que la situation du gouverneur est critique, l'abandonner ne serait pas un acte de justice. Je dois aller lui parler.

Zhang Liang va donc avertir le gouverneur de Pei. Très effrayé, Liu Bang s'écrie ;

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Estimez-vous que les soldats de Votre Majesté soient en nombre suffisant pour tenir tête au roi Xiang Yu ?

— Assurément non, ils ne valent pas les soldats de Xiang Yu, répond Liu Bang, après un silence. Mais que faut-il donc faire ?

— Je vous propose d'aller trouver Po et de le charger de dire à son maître que le gouverneur de Pei ne se permettrait pas d'être hostile au roi Xiang Yu.

— Comment avez-vous ces relations avec Po ?

— Au temps de la dynastie Qin, Po voyageait avec moi, lorsqu'il lui arriva de tuer un homme. Je lui sauvai la vie. C'est pourquoi, maintenant que notre situation est dangereuse, il a bien voulu venir m'avertir.

— De vous ou de lui, qui est l'aîné ?

— Il est mon aîné, répondit Zhang Liang.

— Allez donc le prier d'entrer afin que je puisse le traiter comme un frère aîné.

Quand Po entre dans sa tente, Liu Bang lève une coupe de vin et boit à sa santé. Il s'engage à lui faire contracter mariage dans sa famille et lui dit :

— Quand je suis entré à l'intérieur des passes, je n'ai pas osé m'approprier la moindre chose ; j'ai inscrit sur des registres les officiers et le peuple ; j'ai scellé les trésors et les magasins et puis j'ai attendu le général. Si j'ai envoyé garder les passes, c'est afin de prévenir l'entrée ou la sortie de brigands étrangers ; c'était une mesure de précaution. Jour et nuit, j'espérais la venue du général. Comment aurais-je pu oser me révolter ! Je désire, Po, que vous expliquiez clairement à Xiang Yu que son sujet ne s'est point permis de manquer à son devoir.

Po y consent et dit au gouverneur de Pei :

— Demain ne manquez pas de venir en personne vous excuser auprès du roi Xiang Yu.

Le gouverneur promet de venir et Po repart dans la nuit. Arrivé au camp, il rapporte à Xiang Yu les paroles du gouverneur de Pei et ajoute :

« Si le gouverneur de Pei n'avait pas d'abord triomphé à l'intérieur des passes, comment auriez-vous osé y pénétrer ? Attaquer un homme qui vous a rendu un grand service n'est pas un acte de justice. Il vaut mieux le très bien traiter. »

Le lendemain, le gouverneur de Pei, accompagné d'une centaine de cavaliers, vient rendre visite au roi Xiang Yu. En arrivant au camp, il salue et dit :

— Votre sujet, Général, a uni ses forces aux vôtres pour attaquer Qin. Vous combattiez au nord du fleuve et votre sujet combattait au sud du fleuve. Cependant, je ne pensais pas que je pourrais entrer le premier à l'intérieur des passes, écraser Qin et vous rencontrer ici. Je déplore que des propos d'hommes méprisables aient créé un

dissentiment entre vous, général, et votre sujet.

— C'est là l'effet des paroles de Cao Wu. Qu'il soit immédiatement mis à mort, répondit Xiang Yu, et il invite Liu Bang à s'asseoir à sa table.

Au banquet, Xiang Yu et Po sont assis tournés vers l'est ; Fan Zeng, le meilleur conseiller de Xiang Yu tourné vers le sud ; le gouverneur de Pei tourné vers le nord. Zhang Liang se tient debout. Fan Zeng qui veut la mort de Liu Bang, lance souvent des regards au roi et agite les ornements de jade qu'il porte sur lui en guise de signal. Par trois fois, le roi Xiang Yu garde le silence et ne répond pas. Exaspéré, Fan Zeng alors se lève, sort et va chercher un cousin de Xiang Yu à qui il dit :

— Notre roi est un homme insupportable. Entrez sous la tente sous le prétexte de boire à sa santé. Demandez ensuite à faire une danse de l'épée, profitez-en pour attaquer le gouverneur de Pei pendant qu'il est assis et pour le tuer. Si vous ne le tuez pas, vous et les vôtres ne tarderez pas à être tous faits prisonniers.

Le cousin entre, boit à la santé du roi Xiang Yu et dit :

— Votre Majesté et le gouverneur de Pei n'ont rien pour s'amuser, je demande à faire une danse de l'épée.

Xiang Yu ayant accepté, il tire son épée et se met à danser. Mais Po surveille : il se lève, tire aussi son épée et se met à danser en couvrant sans cesse de son corps le gouverneur de Pei si bien que le cousin ne peut l'atteindre.

Alors, Zhang Liang, comprenant que la vie du gouverneur est menacée, va quérir son garde du corps, Fan Kuai, dont la force était proverbiale.

— Nous sommes dans une situation très critique, lui dit-il. Un cousin du roi a tiré son épée, il danse et cherche à tuer le gouverneur de Pei.

— La chose est urgente, dit Fan Kuai. Je demande à entrer et à partager sa destinée.

Aussitôt dit, il ceint son épée, prend son bouclier et s'avance. Les gardes qui croisaient leurs lances veulent l'arrêter. Fan Kuai repousse son bouclier et les fait tomber. Il entre dans la tente, écarte le rideau et se tient debout, tourné vers l'est. Il regarde fixement le roi Xiang Yu ; ses cheveux sont dressés sur sa tête, ses yeux démesurément ouverts. Xiang Yu pose la main sur son épée et lui demande :

— Étranger, qui êtes-vous ?

— C'est Fan Kuai, répond Zhang Liang, celui qui prend place sur le char à côté du gouverneur de Pei.

— C'est un vaillant guerrier. Qu'on lui donne une coupe de vin, demande Xiang Yu.

Au lieu d'une coupe, c'est une cruche qu'on lui offre. Fan Kuai salue très bas pour remercier, se redresse et boit la cruche d'un seul trait.

— Offrez-lui une épaule de porc, ordonna Xiang Yu.

On lui donne une épaule de porc crue. Fan Kuai pose son bouclier par terre, place dessus l'épaule de porc et, avec son épée qu'il a tirée, la découpe, puis la mange.

— Vaillant guerrier, dit le roi Xiang, pouvez-vous encore boire ?

— Votre sujet, réplique Fan Kuai, ne craint même pas la mort, comment refuserait-il une tasse de vin ?

Et il ajoute :

» Le roi de Qin avait un cœur de loup et de tigre ; tout l'empire se révolta contre lui. Le gouverneur de Pei est le premier à avoir détruit Qin et à être entré dans Xiang-yang. Pourtant il n'a rien pris et a attendu Votre Majesté. Prêter l'oreille à de bas propos et vouloir faire périr un homme qui s'est couvert de gloire, c'est continuer la conduite de Qin qui l'a perdu. Je pense que Votre Majesté ne prendra pas ce parti.

Le roi Xiang, ne trouvant rien à répondre, lui dit de s'asseoir.

Quelques heures plus tard, le gouverneur de Pei sort comme pour aller aux lieux d'aisance et fait appeler Fan Kuai et Zhang Liang. Ensemble, ils décident de s'enfuir aussitôt. Liu Bang donne à Zhang Liang une paire d'anneaux de jade blanc et une paire de tasses en jade pour les offrir à Xiang Yu et l'excuser de son départ impromptu. Puis, laissant au camp de Xiang Yu ses chars et ses soldats, accompagnés de trois hommes seulement, il prend la fuite par un sentier détourné.

Lorsque Zhang Liang estime que Liu Bang a eu le temps de rejoindre son camp, il entre chez Xiang Yu et lui annonce :

— Le gouverneur de Pei n'a pas pu surmonter l'ivresse et il ne lui a pas été possible de prendre congé. Il m'envoie avec respect vous remettre cette paire d'anneaux en jade blanc qu'il présente, en saluant deux fois, aux pieds de Votre Majesté ainsi que cette paire de coupes en jade qu'il dépose, en saluant deux fois, aux pieds du général Fan Zeng.

— Où se trouve le gouverneur de Pei ? demande Xiang Yu d'un ton glacial.

— Il a appris que Votre Majesté était irritée. Il a sauvé sa personne en partant seul et il est déjà arrivé au camp.

Le roi Xiang reçoit alors les anneaux de jade : il les place sur son siège. Fan Zeng reçoit les coupes de jade : il les place par terre, tire son épée, les en frappe, les brise et dit :

— Hélas, Votre Majesté n'a pas été à la hauteur du complot. Celui qui ravira l'empire du roi Xiang sera certainement le gouverneur de Pei. Dès maintenant, nous et les nôtres, nous sommes ses esclaves.

Conformément à la convention des seigneurs, Xiang Yu nomma Liu Bang roi de Han et prit le titre de roi de Chu. Mais une année suffit à les rendre ennemis. Par toute la Chine, les armées de Han et les

armées de Chu se cherchaient pour se livrer bataille ; sans cesse, escarmouches et réconciliations se succédaient. Xiang Yu était meilleur stratège et gagnait souvent les batailles, mais toujours Liu Bang réussissait à reformer une armée et restait dangereux.

Un jour pourtant, la situation de Liu Bang semblait désespérée. Après avoir subi une lourde défaite au cours de laquelle 200 000 hommes avaient péri, noyés ou tués, tous les seigneurs l'avaient abandonné pour se rallier au parti de Xiang. Le roi de Han s'était alors réfugié avec les débris de son armée dans une forteresse de son royaume. Mais Xiang Yu le poursuivit, occupa tout le territoire de Han et mit le siège devant cette cité.

À bout de ressources, le roi de Han se vit dans l'obligation de demander la paix : dans la forteresse, les vivres venaient à manquer, et les défenseurs étaient épuisés. Xiang Yu aurait accepté de faire la paix, mais Fan Zeng lui dit :

— Si maintenant vous laissez aller le roi de Han et ne vous emparez pas de lui, vous le regretterez plus tard. Xiang Yu pressa donc le siège.

Un général de Han, nommé Ki Sin, proposa alors à Liu Bang un stratagème pour le sauver.

« La situation est devenue critique. Je demande la permission pour sauver Votre Majesté, de me faire faussement passer pour elle aux yeux de Xiang Yu. Ainsi, Votre Majesté pourra sortir de la citadelle sans qu'on s'en aperçoive. »

Le roi de Han, Liu Bang, fit donc sortir de nuit deux mille femmes revêtues de cuirasses par la porte orientale du camp. Les soldats de Chu les attaquèrent des quatre côtés à la fois. Ki Sin monta sur le char du roi, tendu de jaune, donna le signal et déclara à haute voix :

« Dans la ville, les vivres sont épuisés. Le roi de Han se soumet. »

Les troupes de Chu poussèrent des vivats.

Cependant, le vrai roi de Han, accompagné de quelques cavaliers, sortit par la porte de l'ouest et s'enfuit.

Xiang Yu fit venir Ki Sin. Voyant l'imposture, il lui demanda où était Liu Bang. Ki Sin répondit que le roi de Han s'était échappé. Alors, le roi de Chu fit brûler vif Ki Sin.

Après sa fuite, le roi de Han réussit en peu de temps à reconstituer une armée. De nouveau, troupes de Han et troupes de Chu se trouvèrent en présence. Pendant de longs mois, elles restèrent l'une en face de l'autre, personne ne voulant engager le combat. Or, Xiang Yu avait, quelque temps auparavant, fait prisonniers la femme et le père de Liu Bang. Un jour qu'il était spécialement irrité, il fit monter le père de Liu Bang sur une estrade en face du camp de Han et fit dire au roi de Han :

— Si maintenant vous ne vous soumettez pas promptement, je ferai bouillir votre père.

— Moi et vous, lui fit répondre Liu Bang, en combattant ensemble sous les ordres du roi de Chu, nous avons jadis fait un pacte qui nous a rendus frères. Donc, si vous voulez absolument faire bouillir « votre » père, je vous prie de bien vouloir m'en donner une tasse de bouillon.

Furieux, le roi Xiang s'apprêtait à tuer le père. Mais le sage Po retint sa main en disant :

— Comment tourneront les événements, nul ne peut encore le savoir. Ceux qui s'occupent de l'empire ne s'inquiètent pas de choses de famille. Quand bien même vous tueriez ce vieillard, vous n'y trouveriez aucun avantage et vous ne feriez qu'accroître le nombre des calamités.

Les armées de Chu et de Han se tinrent longtemps en échec sans que rien ne se décidât. Les hommes dans la force de l'âge enduraient des fatigues sans nombre dans les rangs de l'armée ; les vieillards et les enfants s'épuisaient aux transports par chars et par bateaux.

— Si l'empire est plongé dans la désolation depuis des années, dit un jour Xiang Yu à Liu Bang, c'est à cause de nous deux seuls. Je voudrais combattre contre le roi de Han en combat singulier afin de décider qui l'emportera sur l'autre sans accabler inutilement le peuple de l'empire.

— Je ne saurais lutter par la force, s'excusa en riant Liu Bang, je préfère lutter par l'intelligence.

Alors, le roi Xiang envoya de vaillants guerriers provoquer l'ennemi en combats singuliers. Liu Bang fit sortir son meilleur archer. À trois reprises, les soldats de Chu vinrent demander le combat sous les remparts de Han. À trois reprises, l'archer les tua d'une flèche. Le roi Xiang entra dans une grande colère. Il revêtit sa cuirasse, prit en main sa lance à trois pointes et s'avança. L'archer voulut tirer, mais le roi Xiang l'apostropha en le regardant fixement. L'archer eut tellement peur que ses yeux se troublèrent et que ses mains tremblèrent. Personne dans le camp de Han n'osa sortir se mesurer avec le terrible Xiang Yu.

Quelque temps plus tard, le roi de Han et le roi de Chu conclurent enfin un traité. Ils se partageaient l'empire : le territoire à l'ouest serait à Han, le territoire à l'est à Chu. Le roi Xiang rendit aussi à Liu Bang son père et sa femme. Les deux armées poussèrent des cris de joie.

Après avoir signé le traité, Xiang Yu ramena ses soldats chez eux, les licencia et se dirigea vers l'est. Liu Bang avait l'intention d'aller également prendre possession de son territoire, mais Zhang Liang lui dit :

« Han possède la moitié de l'empire. Les soldats de Chu sont épuisés et leurs vivres sont à bout. Voici l'époque où le Ciel a résolu de perdre Chu. Il faut en profiter pour l'attaquer immédiatement. »

L'armée de Han se lança donc à la poursuite de Xiang Yu et le

rejoignit à Kaixia. Xiang Yu avait élevé des retranchements, mais ses soldats étaient peu nombreux, mal nourris et épuisés. L'armée de Han l'encerclait. Xiang Yu comprit qu'il était perdu. Toute la nuit, il but dans sa tente avec sa favorite Yu et lui chanta ces tristes vers :

« Jadis ma force déracinait les montagnes ;
Ma puissance dominait le monde.
Les temps ne me sont plus favorables : mon cheval ne court plus.
Si mon cheval ne court plus, que puis-je faire ?
Ô Yu, ô Yu, qu'allez-vous devenir ? »

À l'aube, le roi Xiang monta sur son destrier, et avec une escorte de huit cents cavaliers rompit le cercle qui l'enserrait. Cinq mille cavaliers Han partirent alors à sa poursuite. Le roi Xiang traversa une rivière : seuls une centaine de cavaliers purent le suivre. Le roi Xiang perdit son chemin et le demanda à un paysan. Mais celui-ci, pour le perdre, lui indiqua des marécages et c'est là que les cavaliers ennemis le rejoignirent, lui et les vingt-huit compagnons qui lui restaient. Il leur dit :

« Huit années se sont écoulées depuis que j'ai commencé la guerre. J'ai livré soixante-dix batailles. Ceux qui m'ont résisté, je les ai écrasés. Ceux qui m'ont attaqué, je les ai soumis. Je n'ai jamais été battu. Aujourd'hui, c'est le Ciel qui me perd, ce n'est pas ma faute. Je suis résolu à mourir. En votre honneur, Messieurs, je combattrai en désespéré. En votre honneur, trois fois je romprai le cercle, je décapiterai un général et je prendrai un étendard. Ainsi, vous saurez, messieurs, que c'est le Ciel qui me perd. »

Le roi Xiang descendit de la montagne au triple galop en poussant de grands cris. Les cavaliers Han s'affolèrent et Xiang Yu coupa la tête d'un général. Il remontait, toujours au galop, sur la colline, quand un commandant de cavalerie le reconnut et se lança à sa poursuite. Xiang Yu se retourna, le regarda avec des yeux dilatés par la colère et l'injuria ; l'homme et le cheval eurent si peur qu'ils firent demi-tour. Le roi Xiang retrouva ses compagnons, rompit à nouveau le cercle ennemi et se dirigea vers une rivière. Un homme lui proposa son bateau en disant :

— Je suis le seul à posséder un bateau. Quand les soldats de Han arriveront, ils ne pourront pas passer.

— Le Ciel veut ma perte, répondit en riant Xiang Yu. À quoi bon passer l'eau ? Jadis, j'ai quitté le pays de l'autre côté du fleuve avec huit mille jeunes hommes. Je reviens sans un seul d'entre eux. Comment mon cœur ne serait-il pas pénétré de honte ? Je sais que vous êtes un homme de cœur. Je monte ce cheval depuis cinq ans. Il

n'a pas de rival. Je vous en fais présent.

Puis le roi Xiang fit descendre tous ses cavaliers de cheval et leur ordonna de lutter corps à corps. Xiang Yu, à lui seul, tua plusieurs centaines d'hommes et reçut dix blessures. Se sentant faiblir, il regarda autour de lui et vit un de ses anciens amis, devenu capitaine de Han.

— N'étiez-vous pas un de mes amis ? J'ai entendu dire que Han a mis ma tête à prix : un millier de pièces d'or et une terre de dix mille foyers. Je vous donne cet avantage.

Ayant dit, il se coupa la gorge et mourut.

Après la mort de Xiang Yu, tout l'empire se soumit à Liu Bang. Le rusé paysan, jadis gouverneur de Pei, puis roi de Han, devint ainsi le premier empereur de la grande dynastie Han. Le cinquième mois de l'année 202, tous les soldats furent licenciés, et Liu Bang offrit un grand banquet. Il y prononça l'éloge funèbre de celui qui fut d'abord son compagnon d'armes, puis son souverain, puis son rival, le vaillant Xiang Yu.

— Seigneurs et généraux, exprimez tous votre sentiment. Comment se fait-il que je possède l'empire ? Comment se fait-il que Xiang Yu l'ait perdu ?

— Lorsque Votre Majesté chargeait un homme d'attaquer une ville ou de conquérir un territoire, elle lui donnait tout ce qu'il soumettait. Chacun bénéficiait de l'empire en fonction de ses mérites. En revanche, Xiang Yu était jaloux des sages. Lorsqu'il avait gagné une victoire, il ne donnait de gloire à personne ; lorsqu'il avait conquis un territoire, il ne donnait d'avantage à personne. Voilà pourquoi il a perdu l'empire.

— Vous savez la première raison, dit le nouvel empereur, mais vous ne savez pas la seconde. Car, pour ce qui est de combiner des plans et de décider la victoire à mille li de distance, je ne vaudrais pas Zhang Liang ; pour ce qui est de maintenir l'ordre dans l'État et gouverner le peuple, je ne vaudrais pas Xiao He ; pour ce qui est de réunir dans sa main une armée d'un million d'hommes et fournir les vivres, je ne vaudrais pas Han Xin. Ces trois hommes sont tous trois éminents. J'ai su me servir d'eux. Voilà pourquoi j'ai pu m'emparer de l'empire. Xiang Yu avait le seul Fan Zeng et il n'a pas su l'utiliser habilement. Voilà pourquoi il a perdu l'empire.



La princesse fidèle

(40 avant J.-C.)



ANS une petite ville accrochée à la montagne sur les bords du fleuve Yang-Tseu, la famille Shao possède un grand domaine. Il y a bien longtemps déjà qu'elle est venue s'installer dans cette région, pourtant peu accueillante : de hautes montagnes désolées enserrant le fleuve aux eaux tumultueuses. De grands rochers barrent le courant, créant des rapides et des tourbillons qui renversent les plus lourdes jonques comme un fétu. Ce sont les gorges de la Sorcière, parmi les plus dangereuses de toute la Chine. Le climat y est malsain, le sol peu fertile, la végétation rabougrie, les animaux rares. Toute la nature est empreinte d'une sauvage tristesse.

Pourtant, la famille Shao a prospéré. Une nombreuse descendance anime la vieille demeure : quatre générations cohabitent, de l'aïeule aux arrière-petits-enfants. Selon la coutume, les garçons et les filles habitent des bâtiments distincts. Car dès l'âge de sept ans, les garçons cessent de vivre pâmai les femmes.

Parmi toutes les cousines qui ont entre quinze et vingt ans, il en est une spécialement jolie. La grâce de ses mouvements et leur légèreté contrastent avec la gravité enfantine de son visage. Ses yeux ont la timidité craintive des biches, mais sur son front bombé se lit la fermeté de son caractère. Elle mène parmi ses compagnes une vie calme et heureuse, mais son cœur est rempli de crainte. Elle est déjà en âge de se marier et elle a remarqué à plusieurs reprises les regards

scrutateurs de sa grand-mère, de sa mère et de leurs amies. Depuis quelques jours surtout, une nouvelle qui semble la concerner, a mis en émoi toute la maison. Elle sent que son destin est en jeu.

Mingfei a peur. À qui la donnera-t-on ? Sera-t-elle une véritable épouse ou seulement la concubine d'un homme haut placé ? Son mari sera-t-il jeune ou vieux ? Et surtout, comment sera sa belle-mère, à qui elle devra obéissance à toute heure du jour et tous les jours de sa vie ? On raconte que de malheureuses jeunes filles, plutôt que de subir la tyrannie de leur belle-mère, se jettent dans les puits. Elle regarde avec angoisse la ceinture de soie qui maintient sa taille frêle. Ne dit-on pas aussi que, sur le chemin qui les mène à la demeure de leur époux, certaines s'étranglent avec leur ceinture dans le palanquin rouge des noces ?

Mingfei a peur. Elle ne sait rien ; personne ne lui parle jamais. Un jour, simplement, on lui annoncera que son mariage est conclu. Elle verra arriver les présents de son fiancé. Elle pleurera avec ses cousines et ses sœurs. Puis le palanquin rouge viendra la chercher et elle quittera pour toujours la maison où elle est née, où elle a vécu, où habitent tous ceux qu'elle aime, tous ceux qui l'aiment. Elle arrivera chez des inconnus, le visage voilé. Devant l'autel des ancêtres de son époux, elle sera officiellement présentée et fera dès lors partie de la famille. Puis son mari l'emmènera. Ils seront seuls. Elle devra lever son voile.

Mingfei n'a jamais eu le courage d'imaginer ce qui pourrait se passer ensuite. La belle-mère, les belles-sœurs, que de personnes à qui elle devra plaire ! Et si elle n'avait pas de fils ! Qui peut dire comment elle serait traitée ? Les mères ont bien raison de pleurer quand elles mettent au monde une fille. Quoi de plus misérable que le destin d'une jeune fille ? « Mieux vaut mourir », songe-t-elle avec tristesse, mais détermination.

Cependant, au palais du préfet, un émissaire impérial vient d'arriver. Il a aussitôt été conduit dans les appartements réservés aux hôtes de marque. C'est un eunuque du harem qui est chargé de trouver de jolies filles pour l'empereur Yuan. En prévision de cette visite, le préfet a préparé une liste où sont inscrites toutes les familles qui ont des filles entre quinze et dix-huit ans. Les noms de celles qui ont la réputation d'être jolies sont précédés d'un rond à l'encre rouge. Le préfet est content. Il a beaucoup de belles demoiselles à présenter. Peut-être sa ville aura-t-elle l'honneur d'avoir donné le jour à une concubine impériale ? Les familles ont été prévenues à temps pour préparer de somptueux cadeaux pour l'eunuque. Car il y a beaucoup de façons d'être belle, et chacun sait qu'on trouve une fille plus jolie quand on a reçu en présent quelques rouleaux de soie.

Mingfei a été choisie pour être présentée à l'envoyé impérial. Le jour

de sa visite, les appartements des femmes de la famille Shao sont en effervescence. Sa mère et ses tantes, sous l'œil vigilant de l'aïeule, tournent autour d'elle, piquant une épingle de jade dans son chignon, arrangeant les plis de sa robe, ajoutant une touche de poudre claire sur ses joues déjà pâles. Elles sont fières de leur enfant : la visite de l'eunuque est un grand honneur, elles n'espèrent rien de plus. Car la famille n'est plus aussi riche que jadis, et les cadeaux qui seront offerts à l'envoyé de l'empereur sont bien insignifiants : ils ne sauraient l'impressionner en faveur de Mingfei. Qu'importe ! Pour elles, c'est déjà une immense joie de voir leur enfant parée comme une poupée, parée pour l'empereur.

Mingfei s'est laissée faire : elle a l'impression de rêver. L'empereur ! Lui dont on n'ose à peine prononcer le nom ! Comment croire que son humble personne puisse plaire au Fils du Ciel ? Comment croire qu'il a envoyé un émissaire pour voir la petite Mingfei ?

L'eunuque est arrivé. Il a été reçu avec cérémonie par le chef de famille. Enfin, Mingfei est appelée. Elle entre dans la salle de réception qu'elle connaît mal. Les yeux baissés, conduite par la mère, elle s'approche d'un pas hésitant.

« Lève donc la tête », lui dit le chef de famille.

Lentement, elle redresse son cou et malgré sa crainte elle considère l'eunuque avec stupeur. Qui aurait cru qu'un messenger impérial put être aussi gros, aussi vulgaire ? Si l'empereur lui ressemblait ! On a vu des empereurs très laids et très méchants. À cette idée, sa tête se baisse à nouveau pour cacher les larmes qui tremblent au coin de ses yeux. Brusquement, elle se retire sans en avoir attendu l'ordre.

Son père, inquiet, s'efforce de l'excuser auprès de l'eunuque.

— Monseigneur, elle est si jeune, voyez-vous. Comment la visite de votre honorable personne ne l'aurait-elle pas troublée ? Je vous en prie, oubliez cet incident.

— Peu importe, monsieur. Votre fille peut plaire à l'empereur. Qu'elle soit prête à partir pour la capitale dans un mois.



Mingfei est dans le palais de l'empereur Yuan depuis quelque temps déjà. Elle est arrivée avec une vingtaine d'autres jeunes filles de sa province qui ont été choisies par le même eunuque. Au début, elle a été désespérée et ne savait que faire toute la journée. Puis quelques concubines de l'empereur ont eu pitié d'elle et l'ont aidée à s'habituer.

« Oubliez donc l'empereur, lui ont-elles dit. Vous n'avez aucune

chance de jamais l'apercevoir. Savez-vous que nous sommes plusieurs milliers de jeunes filles dans le harem ? Nous ne sommes rien, même pas concubines en titre. Pour être seulement présentée à l'empereur, il faut être d'une famille très haut placée ou avoir beaucoup d'argent pour acheter les eunuques. Vous n'avez ni l'un ni l'autre. Il vaut mieux oublier l'empereur. »

Mingfei, qui n'a jamais quitté sa famille, ne comprend pas très bien ce que tout cela veut dire. Elle comprend seulement qu'elle va rester ainsi toujours, seule et triste. Quand elle regarde toutes ces femmes qui vivent autour d'elle, elle en vient même à se demander si elle est vraiment belle. Elles sont toutes ravissantes et pourtant pas une d'entre elles n'a vu l'empereur.

Cependant, l'empereur Yuan de la dynastie Han se trouve dans une situation difficile. Les barbares du Nord ne cessent d'empiéter sur son territoire et menacent de temps à autre la capitale. Il n'a aucune armée capable ni de les repousser, ni même de les contenir. Il faut céder. L'empereur Yuan envoie une mission proposer la paix, une paix déshonorante pour l'empire chinois, mais la paix. Chaque année, l'empereur devra payer un tribut aux barbares en rouleaux de soie et en paquets de thé. Des marchés seront ouverts aux frontières pour faciliter le commerce des chevaux. Afin de sceller cette nouvelle amitié, l'empereur promet en mariage au chef barbare une princesse chinoise.

Qui donc sera envoyée chez les barbares du Nord ? C'est plus qu'un exil, c'est une demi-mort. Aucune princesse du sang n'est prête à accepter un tel sacrifice. Alors, l'empereur ordonne que soit fait le portrait de toutes les femmes qui habitent le harem impérial. L'empereur seul décidera et choisira d'après ces portraits celle qui ira apporter la civilisation chez les ennemis de la steppe.

Les peintres de l'empereur ont donc accès au harem impérial. Pendant des mois, ils peignent toutes les beautés qui l'habitent. Aucune d'elles n'oublie de leur faire un joli cadeau : c'est en effet de leurs pinceaux que dépend leur avenir ; la moindre imperfection peut les envoyer vivre sous les yourtes de feutre. Le tour de Mingfei arrive. Malgré les conseils réitérés de ses amies, elle refuse de donner quoi que ce soit au peintre.

« Il n'a qu'à faire son métier. Qu'il me peigne telle que je suis. »

Elle pose, gardant cet air grave et en même temps distrait qui la distingue des autres. Que lui importe de partir ? Quelles joies trouve-t-elle dans ce palais magnifique ? Mais le peintre, pour se venger de son indifférence, fait d'elle un portrait qui ne donne aucune idée de l'originalité de sa beauté. Il ajoute même, perfidie suprême, un grain de beauté sur sa joue gauche, car c'est un signe de mauvais augure.

Le jour où l'empereur doit choisir est arrivé. Il marche lentement,

regardant tous ces portraits de femmes, toutes plus belles les unes que les autres, mais qu'il n'aura sans doute jamais l'occasion de voir. En passant devant le portrait de Mingfei, il est frappé par son air grave. Jamais une jeune fille à l'air triste ne saurait lui plaire. Il se décide aussitôt. C'est elle qui partira.

Pour honorer le chef des barbares, Mingfei reçoit le titre de princesse. On lui donne un pavillon pour elle toute seule. Elle est traitée avec tous les égards dus à une princesse et à une ambassadrice. Elle reste indifférente à ces changements, songeant seulement qu'avant de partir, elle verra l'empereur.

Le printemps est arrivé. L'époque est propice pour voyager. Avant d'envoyer la princesse Shao au-delà de la frontière, l'empereur Yuan doit la recevoir. Par un doux matin, à l'heure où chantent les oiseaux, la princesse Shao est conduite devant le Fils du Ciel. Elle qui a toute sa vie rêvé de le rencontrer, se peut-il que ce soit dans des circonstances aussi tristes ? Elle ne lui est pas présentée pour danser, chanter ou jouer du luth, elle vient simplement dire adieu à Celui qui, du haut de son trône, a, une fois de plus, sans même y songer, décidé de son sort ; L'empereur Yuan n'a pas envie de voir celle qu'il considère comme une victime : quel sort est plus cruel que d'aller vivre chez les barbares, sous la tente, parmi les troupeaux ? C'est de mauvaise grâce qu'il se lève pour recevoir l'hommage de celle qui sera l'otage de la paix chinoise.

L'empereur Yuan regarde la princesse Shao. Il se tait, son visage pâlit, dans ses yeux luttent la colère et la détresse.

« Mon Dieu, qu'elle est belle ! »

Jamais silhouette plus fragile n'a paru devant lui, jamais visage plus doux n'a levé les yeux vers lui. Rêve-t-il ? Il lui semble que depuis toujours il a attendu cette jeune fille. Il est émerveillé, descend de son trône et s'approche d'elle. Il lui parle. D'une voix douce, mais calme, Mingfei répond qu'obéir aux ordres de l'empereur est son seul bonheur. « Obéir », ce mot rappelle douloureusement la situation à l'empereur. Mais l'empereur est fier, il est le Fils du Ciel, rien ne saurait lui résister.

« La princesse Shao ne partira pas. Que le Premier ministre vienne sur-le-champ. »

Hélas, le Fils du Ciel n'est plus tout-puissant. On a déjà envoyé au roi barbare le nom et le portrait de la princesse Shao. Si on remplaçait Mingfei par une autre princesse, il risquerait de considérer ce geste comme une insulte. La raison d'État parle : la princesse Shao doit partir, ou la guerre recommence. Malgré sa douleur, l'empereur doit s'incliner pour le bien de sa patrie.

Tout ce que l'empereur peut faire, c'est retarder la date de départ de la princesse. Pendant deux mois, elle vit jour et nuit aux côtés de

l'empereur. Il ne se lasse pas de la regarder, de l'écouter, de lui parler. Par discrétion, aucun des deux n'évoque la séparation de plus en plus proche. Jamais l'empereur Yuan n'a aimé une femme comme il aime Mingfei : tout en elle est charme et douceur ; il aime son air grave, ses conversations sérieuses, la fermeté de son caractère. L'empereur sait son bonheur éphémère. Il néglige la conduite du gouvernement. Son empire ne l'intéresse plus. Pourquoi a-t-il fallu lui sacrifier celle qu'il aime ?

Un jour pourtant, la princesse Shao doit partir. Un long convoi l'emmène dans les steppes du Nord. L'empereur l'a couverte de bijoux, il lui a donné de nombreuses servantes et jeunes filles pour lui tenir compagnie chez les étrangers. Sous les riches vêtements qui la parent, Mingfei se sent désespérée. L'empereur l'aime, elle aime l'empereur. Qu'est-ce donc qu'un empereur, s'il ne peut garder près de lui celle qui lui plaît ? Elle ne comprend pas, mais se soumet, docile, puisqu'il le veut.

La dernière nuit, elle s'en souvient avec des larmes, ils ont fait une dernière promenade dans le parc. La lune brillait à travers les branches des saules qui bordent le lac. L'empereur lui a dit :

« Désormais, ce lac portera le nom de lac de la Séparation, en souvenir de vous. »

Dans un petit pavillon, Mingfei avait chanté pour lui une antique ballade, celle où la jeune épousée pleure le départ de son mari parti construire la Grande Muraille. Sa voix tremblait pour les dernières notes. L'empereur avait détourné la tête et fixait les eaux noires du lac. Puis elle s'était agenouillée à ses pieds et lui avait juré solennellement fidélité, fidélité à son empereur, fidélité à son amour.

Après le départ de la princesse, l'empereur est inconsolable. Il ne peut se pardonner de l'avoir laissée partir, de l'avoir ignorée si longtemps. Pourquoi ne lui avait-on pas dit qu'une femme incomparable habitait son palais ? Il se souvient des paroles de l'eunuque quand il avait fait son rapport : « La demoiselle Shao est belle et gracieuse, mais son visage est grave. » Ces mots avaient déplu à l'empereur qui avait aussitôt oublié son existence. Et pourquoi l'avait-il choisie pour partir chez les barbares ? Il demande à revoir le portrait sur lequel il a jugé si sévèrement celle qu'il aime. Il regarde : ô, stupeur ! Le portrait n'est pas du tout ressemblant. Qu'est-ce donc que ce grain de beauté sur la joue gauche ? Voilà qui est incroyable. Une enquête est menée sur le peintre qui, depuis que Mingfei est la favorite, a prudemment disparu. On le recherche ; on le trouve ; il avoue ; il est coupé en morceaux.

Cette misérable vengeance ne saurait apaiser le cœur du souverain. Chaque jour, il vient se recueillir devant un autre portrait de la princesse, un portrait saisissant de vie qui lui donne envie de pleurer.

Il va se promener au pavillon de la Séparation, il entend sa voix chanter une triste chanson. Il pense qu'elle est maintenant chez les barbares, entre les mains du roi ennemi. Il est jaloux de cet homme. Il souffre de la vie dure et insipide qu'elle doit mener. Elle lui a juré fidélité, mais comment tiendra-t-elle son serment ? Elle l'aimera toujours, mais comment ne finira-t-elle pas par le maudire ? Il ne cesse de se poser des questions. Il l'imagine, errant dans la steppe aride, toujours surveillée, sans rien pour adoucir sa vie, rappelant tristement avec ses compagnes la belle vie de Chine, les palais, les jardins, la musique, la douceur du printemps...

Cependant, la princesse Shao chemine vers son destin. Son visage est grave, à peine plus triste que d'habitude. Sa sérénité d'âme étonne ses amies qui, elles, ne cessent de sangloter et de gémir. Elle les console de son mieux, et pourtant elles n'ont pas perdu l'amour d'un empereur. On sent en elle une grande force secrète, une détermination farouche. Pourquoi la princesse est-elle si calme ? Elle sourit doucement aux questions de ses compagnes, elle leur raconte les merveilleuses journées passées en compagnie de l'empereur. Que la vie était belle alors !

Peu à peu, le paysage change. La campagne cesse d'être cultivée : la terre est jaune et desséchée. On traverse de moins en moins souvent de villages, les troupeaux apparaissent. Parfois, pour rappeler au convoi la raison de sa mission, on aperçoit un village incendié, des traces de combat. Il fallait bien que finisse la guerre, même au prix du bonheur du souverain et de sa bien-aimée. De plus en plus souvent, la princesse songe aux jours qui ont précédé la venue de l'eunuque. Là-bas, dans le Sud, sur la rive sombre du grand fleuve, quand elle attendait avec angoisse que se décidât son destin. « Mieux vaut mourir », songe-t-elle à nouveau. Mais cette fois-ci, elle sait pourquoi elle mourra. Elle ne veut pas quitter sa patrie, elle ne veut pas être infidèle à l'empereur.

Par un soir encore brûlant des ardeurs du soleil, la caravane atteint le poste-frontière, au bord d'une rivière. Les Chinois descendent de leurs chars fouler une dernière fois le sol de la patrie. La princesse Shao elle-même demande à quitter sa voiture. Elle se tourne vers le sud, en direction de la capitale et de l'empereur. Elle fait trois profondes salutations et lentement, se dirige vers la rivière. Les soldats et ses servantes, respectueux de sa douleur et émus par sa beauté, ne songent même pas à la suivre.

Arrivée au bord de l'eau, elle voit en pensée les tourbillons du grand fleuve qui baignait sa maison, elle sourit bravement, murmure doucement « Mingfei aura été fidèle », puis elle se laisse tomber dans le courant qui l'emporte aussitôt.



Les trois royaumes

(220-280)



A glorieuse dynastie des Han, fondée par Liu Bang, avait prospéré pendant quatre siècles. La Chine s'était agrandie, elle avait conquis une partie de l'Asie centrale, établi des relations avec la Perse et même l'Empire romain. Au premier siècle de notre ère, l'empire était tombé pendant quelques années aux mains d'un usurpateur qui avait essayé de relancer l'économie par une série de réformes révolutionnaires. Mais la noblesse, dont il lésait les intérêts, avait remis sur le trône un prince légitime et la dynastie Han avait commencé à s'acheminer doucement vers la décadence. En 220 après J.-C., la révolte des Turbans Jaunes mit fin à la dynastie, et les descendants de Liu Bang cessèrent d'être reconnus comme les Fils du Ciel.

À Youzhou, dans le Nord-Ouest, on engageait des volontaires pour lutter contre les Turbans Jaunes. Devant une des affiches de conscription, un jeune homme de vingt-huit ans poussait de tristes soupirs.

« Pourquoi le noble seigneur soupire-t-il ? fit une voix forte derrière lui.

Liu Bei se retourna et aperçut un homme très grand et très fort, avec des yeux de chat sauvage, un menton d'hirondelle et une barbe de tigre ; sa voix était celle du tonnerre ; sa démarche, celle d'un cheval au galop. Étonné par l'apparence physique de son interlocuteur, il lui

demanda son nom.



Pourquoi le noble seigneur soupire-t-il?

— Mon nom de famille est Zhang, mon nom personnel Fei. J'ai quelques propriétés. Je vends des cochons et du vin. Mais ce que j'aime, c'est fréquenter les héros de l'empire. Je vous ai entendu soupirer en regardant cette affiche. C'est pourquoi je me suis permis de vous adresser la parole.

— Je suis de la famille impériale Han : mon nom de famille est Liu, mon nom personnel Bei. Les troubles provoqués par les Turbans Jaunes sont mon seul souci. J'ai pris la décision de vaincre ces bandits et de rendre la paix au peuple. Malheureusement, je n'en ai pas encore la force, c'est pourquoi je suis triste.

— J'ai quelques talents, reprit Zhang Fei. Je peux vous aider à enrôler des troupes et tenter la grande aventure avec vous. Qu'en pensez-vous ? »

Liu Bei, ravi, l'emmena fêter leur rencontre. Soudain, alors qu'ils buvaient tranquillement, un homme d'une haute stature entra dans l'auberge. Ses yeux avaient l'éclat des yeux de cigogne, ses sourcils la forme d'un ver à soie endormi, toute sa personne irradiait une force étrange et irrésistible.

« À boire, vite ! s'écria-t-il. Je vais m'enrôler en ville. » À ces mots, Liu Bei se tourna vers l'inconnu et l'invita à boire avec eux. Celui-ci se présenta :

« Mon nom de famille est Guan, mon nom personnel Yu. Dans mon village, un hobereau profitait de sa force pour maltraiter le peuple. Je l'ai tué et je me suis enfui. Ayant appris qu'on enrôlait à Youzhou, je suis venu me porter volontaire. »

Liu Bei lui parla alors de son grand projet. Tous les trois commencèrent ensemble à discuter de sa réalisation. Zhang Fei dit :

« Derrière chez moi se trouve un jardin de pêchers qui sont justement en fleurs. Demain, nous pourrions y faire un sacrifice au ciel et à la terre afin de sceller notre fraternité. » Le lendemain, dans le verger des pêchers, les trois jeunes gens se retrouvèrent. Devant l'autel du ciel et de la terre, ils sacrifièrent un bœuf noir et un cheval blanc ; ils brûlèrent des bâtonnets d'encens, firent plusieurs salutations et prononcèrent ensemble les termes du serment : « Nous, Liu Bei, Guan Yu, Zhang Fei, jurons d'être frères. Nous unissons nos cœurs et nos forces pour nous sauver mutuellement du danger, lutter pour la patrie et protéger le peuple. Nous ne demandons pas d'être nés le même jour, mais nous voulons mourir le même jour. Le ciel et la terre sont garants de notre fidélité. Si l'un de nous renie ce serment, que le ciel et les hommes s'unissent pour le punir. »

Ayant juré, ils burent à la même coupe et brûlèrent le texte du serment. Puis ils saluèrent Liu Bei comme le frère aîné, Guan Yu comme le second et Zhang Fei comme le cadet. Et ils allèrent chercher tous les hommes valeureux de Youzhou. Dans le verger des pêchers,

on banqueta jusqu'à l'aube.

À cette époque, la Chine était divisée en deux royaumes : au nord, le royaume de Wei que dirigeait Tsao Tsao ; à l'est, le royaume de Wu avait pour roi Sun Quan. Entre les deux grands royaumes et les autres prétendants, les luttes étaient continuelles. Comme ils l'avaient décidé, les trois frères jurés se lancèrent dans l'arène et partirent à l'aventure. Liu Bei, par son origine impériale, attirait autour de lui nobles et soldats. Grâce à son autorité naturelle, il faisait régner la concorde entre tous ses partisans. Dans les combats, Zhang Fei et Guan Yu faisaient merveille. Nul ne pouvait résister à Zhang quand il était en colère. Quant à Guan, il avait le génie des batailles et n'attaquait que sûr de vaincre. Après plusieurs années de luttes presque inutiles, Liu Bei ne savait plus que faire pour rétablir sa famille sur le trône. Depuis quelque temps déjà, il avait entendu parler de celui qu'on surnommait le « Dragon Caché », dont les talents n'avaient pas d'égal et dont la sagesse était renommée, malgré sa très grande jeunesse. Récemment encore, un ami était venu faire son éloge en des termes tels que Guan ne voulait pas y croire.

« Nous irons chercher le Dragon Caché », décida un jour Liu Bei.

Le lendemain, Liu Bei, Guan et Zhang montèrent à cheval et partirent. Ils approchaient de la demeure du sage et aperçurent avec surprise, à la place du palais qu'ils attendaient, une simple maison de chaume entourée d'une palissade de bambou. Liu Bei descendit de cheval et frappa à la porte. Un jeune paysan leur ouvrit. Liu Bei déclina tous ses titres.

— Je ne pourrai pas retenir tous ces noms, dit le garçon.

— Alors, dites-lui simplement que Liu Bei est venu lui rendre visite.

— Personne ne sait quand le maître reviendra. Peut-être seulement dans dix ou quinze jours.

— S'il n'est pas là, dit Zhang, nous n'avons qu'à nous en retourner.

— Attendons encore un peu, dit Liu Bei.

— Mais non, dit Guan. Rentrons d'abord. Puis nous enverrons quelqu'un s'informer de son retour. Quand il sera chez lui, nous reviendrons lui rendre visite.

Quelques jours plus tard, on annonça à Liu Bei que Zhu-ge Liang, le Dragon Caché, était revenu chez lui. Aussitôt, il voulut partir.

— Comment, s'écria Zhang, mon frère aîné se dérangerait encore pour un simple lettré ? Envoyez un messenger pour lui dire de venir ici.

— Frère cadet, cessez de parler aussi sottement. Ignorez-vous ce qu'est un sage ? J'irai en personne devant la porte de sa maison, je le supplierai en personne. Et pourtant, je crains qu'il n'accepte pas de venir.

Ce disant, il monta sur son cheval. Ses deux amis furent bien obligés de le suivre. Ce jour-là, le temps était froid, le vent soufflait, et comble

de disgrâce, la neige se mit à tomber. Le chemin parut long aux deux plus jeunes qui se mirent à maugréer.

— Si vous craignez le froid, s'écria Liu Bei avec dépit, rentrez donc tout de suite !

— Nous ne craignons pas la mort, comment craindrions-nous le froid ? Nous craignons seulement que notre frère aîné ne se donne du mal en pure perte.

— Plus nous aurons du mal à le trouver, mieux le Dragon Caché comprendra à quel point nous avons besoin de lui, répondit Liu Bei.

Quand ils furent arrivés devant la porte de bambou, le jeune garçon leur dit : « Le maître est en train de lire dans la bibliothèque. »

Ils suivirent le jeune garçon et entendirent bientôt le maître qui lisait à haute voix en chantonnant. Liu Bei pensa qu'il était préférable de ne pas le déranger pendant sa lecture et se mit à attendre à l'extérieur. Quand le maître eut fini de lire, il frappa légèrement à la porte et entra respectueusement. Un très jeune homme s'avança et lui dit :

— Je suis le frère cadet de Zhu-ge Liang. Mon frère est parti se promener. Si vous voulez vous asseoir un instant en l'attendant.

— Hélas, voici la deuxième fois que nous venons. Et jamais il n'est là.

— Eh bien, s'écria Zhang, avec dépit, nous n'avons plus qu'à repartir. Il vente, il neige, mais Monsieur n'est pas chez lui.

— Puisque nous sommes venus jusqu'ici, l'interrompit Liu Bei, je vais lui laisser un mot.

Liu Bei écrivit une lettre où il demandait à Zhu-ge Liang de l'aider à pacifier l'empire. Puis ils s'en allèrent.

Le nouvel an arriva. Liu Bei choisit un jour favorable, se lava consciencieusement, changea de vêtements pour aller de nouveau chercher le Dragon Caché.

— Inutile de vous donner la peine d'y aller ! s'écria Zhang. Je pars à l'instant et je vous le ramène prisonnier s'il le faut.

— Mon frère aîné a déjà fait deux visites, ajouta Guan. Cela est bien suffisant. Visiblement, ce « dragon » ne mérite pas sa réputation, il n'ose même pas se montrer. Pourquoi lui faites-vous à ce point confiance ?

— Mon frère Zhang manque par trop d'éducation, dit Liu Bei. Ce n'est pas la peine qu'il vienne. Si mon frère Guan veut également rester...

— C'est bon, reprit plus doucement Zhang. Si mes deux frères y vont, comment pourrais-je rester ? Je vous promets de ne rien dire.

À quelques kilomètres de la maison, ils rencontrèrent le frère de Zhu-ge Liang qui leur dit :

— Mon frère est revenu juste hier. Le général Liu pourra le

rencontrer. »

Le jeune garçon qui, comme d'habitude, leur ouvrit la porte leur annonça que le maître faisait la sieste. Liu Bei demanda alors à ses deux frères de rester à l'extérieur et pénétra seul dans la maison. Dans une des pièces, un jeune homme au visage régulier dormait. Liu Bei, respectueusement, s'arrêta sur le seuil et attendit qu'il se réveillât.

En voyant que son frère aîné attendait sur le seuil, Zhang devint furieux :

— Tu vois, comme cet orgueilleux fait semblant de dormir pour que notre frère reste dehors. Je vais mettre le feu à la maison, on verra bien s'il dort vraiment.

Zhu-ge Liang se réveilla enfin. Mais, au lieu de se lever, il s'étira, posa ses mains derrière la tête et se mit à réciter des vers. Puis il se retourna et appela le jeune serviteur :

— Quelqu'un est-il venu me rendre visite ?

— Le général Liu est là qui attend votre réveil depuis longtemps déjà.

— Pourquoi ne pas m'avoir réveillé ? Dis-lui que j'arrive tout de suite, juste le temps de me changer.

Un quart d'heure après, les deux hommes se saluaient. Ils s'installèrent devant une tasse de thé et discutèrent des affaires de l'empire.

— Je suis désolé de vous avoir fait déranger si souvent en vain, prononça Zhu-ge Liang d'une voix douce. Ma pauvre vertu ne méritait pas tant de la part du grand général. J'ai lu votre lettre hier, mais je crains d'être trop jeune et de talent trop mince pour vous être d'aucune utilité.

— J'ai entendu dire que votre sagesse égale celle des plus grands ministres des temps passés. Me feriez-vous l'honneur de m'aider à gouverner ?

— Hélas, je ne suis qu'un humble lettré. Comment prétendrais-je gouverner correctement ?

— Que l'honorable maître ait au moins pitié du peuple qui souffre et qu'il essaie de lui apporter la paix ! s'écria Liu Bei en se jetant aux pieds de Zhu-ge Liang.

— Que le général m'explique ses projets, lui répondit le sage en le relevant.

L'ayant écouté parler, Zhu-ge Liang lui soumit son plan :

— Il faut d'abord que vous preniez possession du Sichuan pour pouvoir faire échec à Tsao Tsao et à Sun Quan en créant la situation dite du « trépied ». Ensuite, nous verrons.

— Comment, le maître ne quittera-t-il pas la montagne pour m'accompagner ?

— Je crains d'être inutile.

Alors, Liu Bei se mit à pleurer et implora Zhu-ge Liang de venir, tant et si bien que celui-ci finit par céder. Zhang et Guan vinrent alors présenter leurs respects à Zhu-ge Liang et, le lendemain, tous partirent ensemble.

Au camp de Xinye, Liu Bei passait des heures avec Zhu-ge Liang à discuter de politique. Les autres généraux s'impatientsaient, Zhang et Guan ne cachaient ni leur mépris pour le jeune lettré, ni leur jalousie de le voir si bien traité.

C'est alors que Tsao Tsao prit l'offensive. 100 000 soldats de Wei descendirent vers le Sud pour faire prisonnier Liu Bei et le Dragon Caché. Zhu-ge Liang fut nommé général en chef de l'armée de Liu Bei. C'est lui qui établit le plan de défense. Aucun des autres généraux n'avait confiance en ce jeune homme qui n'avait jamais fait preuve de ses talents. Ils n'aimaient pas voir un lettré décider de choses militaires. Il fallut toute la persuasion de Liu Bei pour obtenir leur obéissance. Encore, Zhang et Guan ricanèrent-ils entre eux :

« Pour cette fois, disaient-ils, nous allons suivre son plan. Puisque notre frère aîné y tient tellement. Nous n'aurons qu'à nous battre vaillamment pendant que le général en chef restera au camp !

La stratégie de Zhu-ge Liang fit ses preuves : l'armée de Liu Bei qui ne comptait que 3 000 hommes réussit à mettre en déroute celle de Wei qui en comptait 100 000. À partir de ce jour, nul n'osa plus protester contre les suggestions du Dragon Caché et chacun l'honora comme un génie. Même Zhang et Guan finirent par accepter sa supériorité.

Grâce à l'aide de Zhu-ge Liang, Liu Bei devint en quelques années très puissant. Il fonda le royaume de Shu, dans le Sichuan et devint le seul rival dangereux de Tsao Tsao et Sun Quan. C'est ce qu'on appela la « situation du trépied », les Trois Royaumes.

La puissance du royaume de Wei ne faisait qu'augmenter chaque jour. Tsao Tsao se sentit capable d'anéantir ses deux rivaux. Il décida de lancer une expédition gigantesque dans le Sud. Il enrôla une armée d'un million d'hommes, l'entraîna au combat sur terre et sur mer. Quand elle fut prête, il en prit la tête et descendit vers le Yang-Tseu.

Les deux autres royaumes du Sud étaient dans l'angoisse. Lequel des deux, Tsao Tsao attaquerait-il le premier ? Même dans le camp de Wei, nul ne le savait. Alors, Liu Bei se rendit en hâte chez Sun Quan avec Zhu-ge Liang. Après plusieurs jours d'âpres discussions, Sun Quan accepta de s'allier avec Liu Bei pour résister à Tsao Tsao. Comme celui-ci se dirigeait en définitive vers le Sud-Est, c'est Sun Quan qui fut chargé de stopper son avance. Liu Bei promit d'envoyer des troupes et laissa Zhu-ge Liang comme conseiller.

Tsao Tsao atteignit la rive nord du fleuve Yang-Tseu. Au pied de la Falaise Rouge, une butte qui dominait le fleuve, il établit un double

cantonnement : un camp terrestre où se trouvaient les fantassins, les armes et les provisions ; un camp sur le fleuve où les troupes exercées à la bataille navale avaient pris place sur les jonques de combat. Sur la rive opposée, Zhou, le jeune général nommé chef de l'expédition par Sun Quan, établit également un double campement. Son armée était inférieure en nombre à celle de Wei, mais il avait sur Tsao Tsao deux avantages : premièrement, ses soldats étaient originaires du Sud, donc habitués au climat et au combat naval ; deuxièmement, il avait pour conseiller l'incalculable Zhu-ge Liang. Car chacun s'accordait à reconnaître que les talents stratégiques de Tsao Tsao et Zhou se valaient, mais que ni l'un ni l'autre ne pouvait prétendre atteindre le génie du Dragon Caché.

Aucun des deux chefs n'osait engager la bataille dont l'issue eût été trop incertaine. Les armées restaient inactives. Dans les deux camps, on fit alors assaut de ruse.

Un ancien ami de Zhou, nommé Jiang, était conseiller de Tsao Tsao. Il se proposa pour traverser le fleuve et se faisait fort de convaincre Zhou, au nom de leur vieille amitié, de se rendre à Wei. Jiang monta sur une petite jonque et se rendit au camp de Zhou. Celui-ci avait été prévenu à temps et l'accueillit avec de grands honneurs. Après les salutations d'usage, Zhou lui demanda à brûle-pourpoint :

— Mon ami ne serait-il pas venu me voir en tant qu'émissaire de Tsao Tsao ?

— À quoi songez-vous ! Il y avait si longtemps que je n'avais pas vu mon vieil ami, répliqua en hâte Jiang inquiet, que j'ai profité de cette occasion. Pourquoi me soupçonner ainsi ?

— C'est bien ce que je pensais ! Si vous n'êtes pas envoyé par Tsao Tsao, restez donc avec nous quelques jours.

Le soir, au banquet, Zhou et Jiang étaient assis l'un à côté de l'autre à la place d'honneur. Avant de lever ses baguettes, Zhou s'adressa aux généraux invités en ces termes :

— Le noble Jiang est un de mes vieux amis. C'est par pure amitié qu'il a pris la peine de traverser le fleuve pour me rendre visite. Je propose donc, pour ne pas heurter les susceptibilités de chacun, de ne pas parler de la guerre. Voici mon épée, quiconque abordera ce sujet sera décapité à l'instant.

Pendant le repas, Jiang resta assez silencieux. Zhou, au contraire, était très gai, il but, chanta et même dansa.

— Sous ma tente, il n'y a ce soir que des héros ! Je danse en l'honneur des héros réunis.

Après le festin, Zhou proposa à Jiang de dormir avec lui dans sa chambre. À peine arrivé sur son lit, Zhou, le jeune général, s'endormit. Jiang, lui, ne dormait pas. Il entendit sonner trois heures et se leva pour regarder les papiers qui traînaient sur la table de Zhou. Il les

feuilleta distraitement jusqu'au moment où il tomba sur une lettre écrite par deux généraux de Wei. Les deux généraux proposaient à Zhou de trahir Tsao Tsao pour se mettre à son service. Discrètement, Jiang plaça le document dans une de ses poches et se recoucha.

Le lendemain, Jiang fit semblant de dormir quand Zhou l'appela. Mais dès que son ami fut sorti, il se leva en toute hâte, monta sur son bateau et retourna sur la rive nord. Il apporta à Tsao Tsao la lettre qu'il avait volée. Immédiatement, les deux généraux furent convoqués. Malgré leurs dénégations enflammées, Tsao Tsao les condamna à mort et ils furent exécutés sur-le-champ.

Le subtil Zhu-ge Liang, qui avait percé à jour la ruse de Zhou et deviné que le document était faux, se rendit chez le général en chef.

— Félicitations, lui dit-il, félicitations !

— Et de quoi donc, cher conseiller ?

— Voyons, votre plan était très ingénieusement combiné. Les deux généraux qui ont été exécutés n'étaient-ils pas les seuls à bien connaître les règles du combat naval ?

Zhou fut très vexé que le Dragon Caché ait compris son stratagème. Il voulait même le mettre à mort, mais ses généraux l'en dissuadèrent. Le lendemain, il convoqua Zhu-ge Liang sous prétexte de lui demander un conseil.

— Nous allons livrer une bataille navale à Wei. À votre avis, quelle arme devons-nous utiliser ?

— Évidemment, ce sont les flèches, les plus utiles.

— Malheureusement, nous manquons justement de flèches. Vous ne pouvez pas refuser de m'aider. Pourriez-vous fabriquer 100 000 flèches ?

— Volontiers, puisque le général me le demande.

— Pourriez-vous les fabriquer en moins de dix jours ?

— Le général sait que Tsao Tsao est sur le point d'attaquer. Il faut qu'elles soient prêtes bien avant.

— À votre avis, combien de jours vous faut-il alors ?

— Trois jours suffiront bien.

— On ne plaisante pas devant moi, dit Zhou d'un ton sans réplique.

— Comment oserais-je ? Je suis prêt à signer une lettre disant que si vous n'avez pas 100 000 flèches dans trois jours, je subirai n'importe quel châtiment de bonne grâce.

Après avoir écrit une telle lettre, Zhu-ge Liang prit congé en disant :

— Il est trop tard aujourd'hui. Je commencerai demain. Dans trois jours, envoyez-moi cinq cents soldats au bord du fleuve pour chercher les flèches.

Zhou chargea Lu Su de surveiller les faits et gestes de Zhu-ge Liang. Il alla donc le voir.

— Hélas, lui dit le conseiller, que vais-je faire ? Il est impossible de

fabriquer 100 000 flèches en trois jours. Mon frère Lu Su pourrait-il venir à mon secours ?

— Vous l'avez bien cherché, lui rappela Lu Su. Mais, si je puis faire quelque chose, dites.

— Il me faudrait vingt petits bateaux et six cents soldats, de la toile noire et des bottes de paille.

Le lendemain, Lu Su fit venir les vingt bateaux près de la tente de Zhu-ge Liang. Avec les bottes de paille, celui-ci fit fabriquer de faux soldats, les recouvrit de toile noire et les disposa sur les deux bords des bateaux. Puis il rentra chez lui. Deux jours avaient passé. Zhou, apprenant que Zhu-ge Liang n'avait apparemment rien fait, se réjouissait déjà.

Le troisième jour, un brouillard épais recouvrait le fleuve : on avait peine à distinguer à plus de dix pas. Zhu-ge Liang fit attacher les jonques ensemble. Il monta sur le bateau de tête et invita Lu Su à y festoyer avec lui. Les bateaux se dirigèrent vers la rive nord. Quand ils furent à proximité du camp naval de Wei, ils se mirent en ligne, la proue vers l'ouest. Puis les soldats se mirent à battre le tambour, à frapper les gongs et à pousser des hurlements.

Aussitôt, dans le camp de Wei, ce fut la panique. Tsao Tsao, craignant que ce ne fût une embuscade, décida de ne pas sortir à la rencontre des bateaux ennemis. De toute façon, on ne voyait rien. Il ordonna simplement à ses archers de tirer à volonté sur les assaillants. Plus de 10 000 archers commencèrent alors à décocher leurs flèches, dans la direction d'où venaient les bruits. En arrivant sur les jonques de Zhu-ge Liang, les flèches se fichaient dans les soldats de paille et y restaient accrochées. Au bout de dix minutes, les bateaux firent demi-tour et présentèrent l'autre flanc aux projectiles Wei. Quand Zhu-ge Liang estima que le compte y était, il donna l'ordre de la retraite. En se retirant, tous les soldats s'écrièrent :

— Merci à Tsao Tsao pour ses flèches, merci ! »

Lu Su, éperdu d'admiration, demanda à Zhu-ge Liang comment il avait deviné qu'il y aurait du brouillard ce jour-là.

— Un bon général, répondit celui-ci, doit connaître la géographie et la météorologie. Sinon, comment peut-il espérer gagner des batailles ?

Zhou reçut le Dragon Caché pour le remercier.

— Magnifique, absolument magnifique ! Maintenant nous pouvons agir. J'ai reçu hier un message de Sun Quan demandant qu'on attaque au plus vite. Vous savez comme moi à quel point les camps de Tsao Tsao sont bien protégés. J'ai une idée, j'aimerais savoir si vous l'approuvez.

— J'ai également une idée, répliqua le jeune lettré. Voulez-vous que nous l'écrivions chacun de notre côté pour voir si c'est la même ?

Les deux hommes prirent un pinceau et écrivirent sur la paume de

leur main. Ils se les montrèrent. Un seul caractère y était dessiné : le caractère « Feu ». Ils se sourirent.

Le lendemain, le général Huang Gai vint trouver Zhou.

— Les ennemis sont nombreux, dit-il. Il ne faut pas les sous-estimer. Mais nous ne pouvons pas non plus rester éternellement ainsi à ne rien faire. À mon avis, seul le feu peut nous aider.

— J'y ai bien pensé, répliqua Zhou. Mais il est impossible de traverser le fleuve sans danger si personne ne va d'abord faire une fausse reddition à Tsao Tsao, afin de désarmer sa méfiance.

— Je suis prêt à m'y rendre, dit Huang Gai d'une voix ferme.

— Mais, pour que Tsao Tsao te croie, je dois t'avertir qu'il te faudra souffrir auparavant.

— Je suis prêt à tout.

Le lendemain donc, Zhou convoqua l'assemblée des généraux.

— La situation est grave, dit-il. Wei possède un million de soldats. Il nous faudra longtemps pour le vaincre. Je suggère qu'avant d'attaquer, chaque général fasse des provisions pour trois mois.

— À quoi bon, s'écria Huang Gai. Même si nous avons des provisions pour trente mois, cela ne servirait à rien. Mieux vaut renoncer à la guerre et chercher à traiter avec Tsao Tsao.

— Sun Quan a donné l'ordre de combattre. Quiconque parlera de se rendre sera exécuté, dit calmement Zhou.

Et pour que tout le monde me croie, que Huang Gai soit décapité sur-le-champ.

— Je servais déjà Sun Quan que tu n'étais pas né, répliqua Huang Gai en colère, comment oses-tu me parler ainsi ?

— Je suis le chef. Qu'il soit décapité !

Les généraux s'agenouillèrent tous devant Zhou en disant :

— Général Zhou, Huang Gai est un vieux soldat. En reconnaissance de ses nombreux services passés, pardonnez-lui pour cette fois. Nous avons encore besoin de lui. Quand nous aurons vaincu Tsao Tsao, il sera bien temps de le punir.

— Par égard pour vous, généraux, répondit Zhou plus doucement, j'accorde qu'il ne soit que battu.

Alors, des soldats s'approchèrent, retirèrent à Huang Gai ses vêtements, le firent agenouiller et lui donnèrent tant de coups de bâton que le vieux général s'évanouit. Tous les assistants ne purent que se cacher le visage pour ne pas voir cet affligeant spectacle. Seul, Zhu-ge Liang, qui assistait à cette scène, ne parut même pas ému. Il avait tout de suite compris le but secret de Zhou.

Le soir même, un ami de Huang Gai, déguisé en pêcheur, aborda sur un léger sampan la rive nord. Accusé d'espionnage, il fut introduit auprès de Tsao Tsao. Le chef Wei se moqua de lui.

— Je suis surpris que vous vous moquiez de moi, s'exclama le faux

pêcheur. Huang Gai m'avait pourtant assuré que le ministre Tsao Tsao savait reconnaître les hommes de talent.

— Comment, Huang Gai ? reprit Tsao Tsao d'un air étonné.

— C'est de sa part que je viens. Mais je vois qu'il est inutile de vous expliquer.

— Veuillez parler. Si je vous ai traité cavalièrement, c'est que vous avez été introduit comme espion. Pardonnez ma maladresse.

Le pêcheur lui fit savoir que Huang Gai avait l'intention de trahir Zhou et de se rendre à Tsao Tsao avec ses troupes. Mais Tsao Tsao, méfiant, soupçonnait qu'il s'agissait d'une fausse reddition. Soudain, on lui communiqua le rapport d'un de ses propres espions faisant le récit du traitement honteux subi en public par le général Huang Gai. Son visage s'éclaira et il discuta enfin avec le faux pêcheur des conditions de la reddition. Le faux pêcheur remonta ensuite sur son sampan et alla annoncer à Huang Gai que Tsao Tsao était très flatté de sa reddition et qu'il l'attendait avec impatience. Le vieux général écrivit alors une lettre au ministre Wei pour lui dire qu'il se rendrait aussitôt que possible avec ses troupes et ses provisions, et que son étendard portait son nom Huang et un dragon noir.

Pendant deux semaines, le vent souffla du nord avec violence. Impossible de traverser le fleuve. Enfin, le vent tourna au sud et Huang Gai écrivit à Tsao Tsao la lettre suivante :

« Aujourd'hui, l'occasion est favorable. Je sortirai du camp avec mes troupes et mes provisions, vers trois heures. Mon étendard porte « Huang » sur dragon noir.

En guise de présent, je vous apporterai la tête d'un général. »

Vers trois heures, on vit en effet sortir une importante escadre du camp de Zhou. Quand on annonça à Tsao Tsao l'approche de bateaux ennemis, il demanda :

— Quel est leur étendard ?

— L'étendard du général Huang, avec un dragon noir.

— Parfait, c'est Huang Gai qui vient à mon aide. Inutile de sortir à sa rencontre.

Mais ce que les sentinelles n'avaient pas vu, c'étaient les « bateaux à feu » qui s'étaient glissés entre les jonques de combat du général Huang. C'étaient une vingtaine de bateaux très légers, chargés uniquement de branchages morts, de paille et d'explosifs. Poussés par le vent favorable, les navires avançaient rapidement et en bon ordre. Quand ils furent assez près du camp de Wei, Huang Gai fit mettre le feu aux « bateaux à feu » et les lâcha dans la direction de l'ennemi. Les bateaux enflammés voguèrent à vive allure.

Le vent du sud, activant l'incendie, les porta directement au milieu des jonques du camp naval ennemi. On entendait crépiter le bois, éclater les tubes pleins de poudre. De leurs jonques, les archers de

Huang Gai se mirent à décocher des flèches enflammées. Les navires de Tsao Tsao avaient été, sur le conseil d'un autre traître, attachés entre eux avec de lourdes chaînes, soi-disant pour empêcher les soldats d'avoir le mal de mer. Incapables de manœuvrer, les marins virent les légers esquifs de feu venir incendier leurs propres navires. En peu de temps, tout le camp naval était en flammes. Les voiles s'embrasaient d'abord, puis les mâts se transformaient en immenses torches. Le vent faisait voler les charbons brûlants, propageant l'incendie jusqu'au camp terrestre. On aurait dit sur le fleuve une immense nappe de feu. Malgré l'eau toute proche, il n'y avait rien à faire. Les soldats, plutôt que d'être brûlés vifs, sautaient dans le fleuve et se noyaient. Les quelques bateaux qui purent s'échapper voguèrent contre le vent et se heurtèrent à l'escadre de Huang Gai qui les attendait : ils furent coulés sans merci. Debout sur la Falaise Rouge, le ministre Tsao Tsao regardait le désastre. Il vit ses belles jonques prendre feu les unes après les autres et disparaître à tout jamais dans le fleuve ; il vit ses braves guerriers périr sans même combattre, victimes de la ruse et de sa crédulité ; il vit s'embraser les greniers et se transformer en fumée épaisse la nourriture de milliers d'hommes.

L'immense armée Wei n'est plus. Dans le camp du Sud, Zhou et Zhu-ge Liang, réconciliés, se sourient d'un air complice. Car ils ont gagné la grande bataille navale de la Falaise Rouge.



Les guerres des Trois Royaumes durèrent soixante ans. De nombreux épisodes sont devenus des exemples de stratégie et de tactique. Aujourd'hui encore, Zhu-ge Liang est considéré comme le plus grand stratège chinois et, dans ses écrits militaires, Mao Tsé-toung le cite souvent. Un de ses stratagèmes les plus célèbres est connu sous le nom de « Stratagème de la Ville Vide ».

C'était pendant une guerre entre Shu, le royaume de Liu Bei et Wei, le royaume de Tsao Tsao. Zhu-ge Liang était général en chef de Shu ; Si-ma dirigeait les troupes de Wei. Si-ma venait de prendre une ville indispensable au ravitaillement des troupes de Shu. Ayant appris cette catastrophe, Zhu-ge Liang se rendit dans une petite garnison nommée Xinchang, où était entreposé un grand nombre de vivres. Il les fit expédier en convoi avec une importante escorte.

C'est alors qu'on lui annonça que Si-ma approchait de Xinchang à la tête de 15 000 hommes. Autour de lui, les conseillers pâlirent. Il n'y avait dans la ville aucun soldat, aucun général. Il était même trop tard

pour fuir. Zhu-ge Liang emmena donc ses mandarins sur la muraille : au loin s'élevait déjà le nuage de poussière annonciateur des ennemis. Le Dragon Caché écouta les avis des mandarins, puis leur dit :

« Inutile de s'affoler. J'ai depuis longtemps placé en embuscade 10 000 soldats d'élite. »

En vérité, la nouvelle était fausse. Mais les visages des mandarins se rassérénèrent. Ils étaient encore tout à leur soulagement que Zhu-ge Liang avait déjà donné ses ordres :

« Que l'on descende tous les drapeaux de la muraille, que tout le monde se cache et que personne ne bouge ni ne fasse de bruit. Quiconque contreviendra à ces ordres sera jugé selon la loi martiale. »

Puis il ordonna de laisser la porte principale de la ville grande ouverte, choisit quelques vieux soldats qui restaient, les fit déguiser en gens du peuple et leur dit de balayer la rue devant la porte ;

« Quand l'armée de Wei arrivera, surtout ne vous affolez pas. Balayez tranquillement, comme si vous ne craigniez rien. J'ai de bons soldats pour résister à l'ennemi. » Enfin, il fit venir deux enfants porteurs d'un luth et de bâtons d'encens. Il monta avec eux sur le pavillon au-dessus de la porte principale. Il s'assit sur le devant du pavillon, face à l'ennemi. Il fit brûler les bâtonnets d'encens et se mit à jouer du luth, l'air parfaitement calme.

Cependant, les soldats de l'avant-garde de Si-ma arrivèrent devant les murailles de la ville. Ils virent la porte ouverte, les gens occupés à balayer sans se soucier de leur présence et le général en chef de Shu jouant du luth sur la muraille. Ils retournèrent à bride abattue rapporter à Si-ma ces événements extraordinaires. Celui-ci ne les crut qu'à moitié, mais donna malgré tout l'ordre d'arrêter le gros des troupes. Suivi d'une petite escorte, il galopa jusqu'à Xinchang. Il fut forcé de constater par lui-même qu'on ne voyait aucun préparatif militaire dans les environs, qu'aucun drapeau ne flottait, que la porte était ouverte comme aux jours de fête et les rues impeccables. Zhu-ge Liang en personne jouait réellement du luth sur la muraille.

Si-ma s'approcha et tendit l'oreille. Il était habile musicien et voulait deviner, à travers la musique, l'état d'esprit de son ennemi. Il reconnut le morceau. C'était une mélodie triste qui racontait les pérégrinations inutiles de Confucius à travers la Chine. Il eut beau écouter avec soin, il ne put déceler dans le jeu de l'exécutant aucune trace d'inquiétude. Zhu-ge Liang pinçait les cordes avec douceur et sérénité, comme s'il se trouvait dans sa bibliothèque ou son jardin.

Alors, Si-ma ne put s'empêcher de trembler de tout son corps. Il revint à son armée et donna l'ordre de transformer l'avant-garde en arrière-garde et l'arrière-garde en avant-garde. Il fallait fuir.

« Je connais bien le général en chef de Shu, expliqua-t-il à son fils qui ne comprenait pas cette brusque retraite. Jamais je ne l'ai vu

courir de risque. Sa façon de jouer était si sereine... Ce ne peut qu'être un piège. »

Quand il vit que l'armée de Wei s'était retirée, Zhu-ge Liang partit d'un grand rire et posa son luth. Tous les mandarins vinrent le féliciter tout en s'étonnant de n'avoir pas vu entrer en action les 10 000 soldats dont il leur avait parlé.

— Si-ma est un général célèbre. Il était venu avec une armée nombreuse attaquer une ville minuscule. Pourtant, il a suffi qu'il vous voie pour battre en retraite. Vous êtes vraiment un dragon.

— Si-ma me considère comme un homme très prudent, leur expliqua-t-il. Aussi a-t-il cru que je lui tendais un piège. Pourtant, c'est bien parce qu'il n'y avait moyen ni de se replier, ni de combattre que j'ai eu recours à ce stratagème de la Ville Vide.

Un adolescent fonde un empire

(Li Che-min – 618)



ETTE année ressemble apparemment aux précédentes. Il y a trente ans que la dynastie Sui a réuni la Chine après plus de trois siècles de division. Mais sans attendre les résultats des nombreuses réformes qu'il vient d'introduire dans tout le pays, le nouvel empereur se lance dans une politique ruineuse de grands travaux. Il fait construire le plus grand canal du monde, long de 2 000 km avec d'innombrables écluses, qui permet d'acheminer rapidement le riz de la Chine du Sud vers les grandes cités du Nord. Comme témoins de sa grandeur, il rebâtit sa capitale Chang-an sur un plan grandiose : 72 km de murailles et de fossés, des quartiers rectangulaires bien délimités par de larges avenues dont la plus large, l'avenue du Ciel, fait trente mètres ; des palais somptueux et dans tous les quartiers des temples et des pagodes. Mais cette splendeur ne supprime pas les troubles grandissants de l'empire. Son fils qui lui succède ne s'intéresse guère au sort de son pays. Amoureux de la Chine méridionale, il s'y fait construire une magnifique cité, Yangtchou, où il passe son temps en distractions. Cependant, les provinces réunies depuis peu reprennent leur indépendance. Partout éclatent les révoltes. Des bandes de paysans et de soldats sillonnent le pays encore mal préparé à se défendre. Des chefs résolus les prennent en main et créent ainsi des armées qui défient les troupes impériales. Déjà, on compte plus de dix prétendants au trône.

À cette époque, Li Yuan, le duc de Tang, est gouverneur de Taiyuan, une ville importante située non loin de la frontière nord. C'est de là que depuis plusieurs années, fidèle à la dynastie Sui, il envoie ses soldats lutter contre les incursions nomades et les rébellions. Son deuxième fils, nommé Che-min, se fait remarquer dès ses treize ans par son ardeur au combat et ses dons militaires. Il n'est pas le seul jeune garçon qui à cette époque fasse preuve de talents guerriers ; nombre de ses compagnons de lutte ont son âge ou presque. Mais il est sans doute le seul à avoir un tel sens politique. Dès qu'il a quinze ans, il comprend la situation désespérée de la dynastie Sui, et à dix-sept ans, il décide d'en tirer parti. En 617, il est général des troupes confiées à son père. Las de mener une lutte sans espoir contre les rebelles à un empereur qu'il sait perdu, il décide de se rebeller lui-même. Mais comment convaincre son père

de trahir les Sui, lui, si timoré et versatile ?

Un jour, Li Che-min va trouver son père. Après les salutations d'usage, le jeune guerrier dit :

— Depuis longtemps une prophétie circule dans le peuple. Elle annonce qu'une famille nommée Li fondera une dynastie brillante. Je sais qu'il y a beaucoup de familles qui portent ce nom, mais pourquoi ne serait-ce pas la nôtre ? La dynastie actuelle est perdue. Si mon père, au nom de la justice que nous devons aux « Cent familles »⁽¹⁾, levait une armée pour défendre le droit, il transformerait le malheur en bonheur.

Le gouverneur, indigné, secoue la tête en disant :

— Comment oses-tu parler de la sorte ? Je devrais te faire arrêter et livrer aux juges.

— Père, je suis certain de ce que j'ai dit. Si vous me faites arrêter, je suis prêt à mourir.

— Je n'y pense guère, mais veille à ne plus parler ainsi.

Che-min ne s'inquiète pas de la réaction de son père.

Le lendemain même, il en parle à nouveau.

— Les rebelles deviennent de jour en jour plus nombreux et se répandent dans tout l'empire. Croyez-vous pouvoir les détruire comme l'empereur vous l'a ordonné ? Si vous y parveniez, vous seriez encore soupçonné de crime. On dit que les Li vont régner, et c'est pour cette raison que l'empereur vient de faire mettre à mort Li Kin-tsai et tous ses parents, bien qu'ils n'aient commis aucun crime. Si vous parvenez à réprimer les rébellions, ne vous attendez pas à recevoir la récompense des services que vous aurez rendus, mais craignez pour votre vie. Vous serez sauf si vous faites ce que je vous ai dit hier. C'est la seule issue. N'hésitez pas.

Li Yuan soupira et dit :

— J'y ai pensé toute la nuit. Tu as dit vrai. Si notre famille est minée

et si nous perdons la vie, ce sera ta faute. Si nous montons sur le trône, ce sera grâce à toi.

Malgré ces paroles, Li Che-min se méfie de son père, car il le sait irrésolu. Il décide de le mettre en tort vis-à-vis de l'empereur pour le forcer à entrer en rébellion. L'un des amis de Che-min est chef d'un palais impérial de province. À la demande du jeune homme, il choisit quelques jolies filles du harem impérial et les offre à Li Yuan sans lui en indiquer la provenance. Li Yuan, en les acceptant, commet sans le savoir un crime de lèse-majesté ; Quelques jours plus tard, au cours d'un banquet, cet ami feint l'ivresse et dit sur un ton de confiance à Li Yuan : « C'est sans doute pour la « grande affaire » que votre fils Che-min lève des troupes et achète des chevaux. Maintenant que Votre Excellence a accepté les belles dames du Palais Impérial, je crains, si la nouvelle ne s'ébruie, que vous n'encourriez tous la peine capitale. C'est une affaire très grave. Je crois que nous devrions agir tous ensemble. Qu'en pense Votre Excellence ? »

Li Yuan est tellement stupéfait qu'il ne peut que balbutier : « C'est mon fils qui a comploté tout cela. Si les faits sont tels que vous le dites, je ne peux plus reculer et il faut que je donne mon consentement. » Juste à ce moment, un officier de la cour impériale arrive porteur d'un message pour Li Yuan. L'empereur lui ordonne de se rendre dans la capitale du Sud expliquer pourquoi il n'a pas encore réprimé les soulèvements. Li Yuan croit aussitôt que l'empereur met en doute sa fidélité ; il comprend que de toute façon sa vie est en danger. Pourquoi ne pas tenter sa chance ?

Cependant, il attend quelques jours afin de permettre à ses deux autres fils de rejoindre Taiyuan. Puis, ayant rassemblé ses officiers et demandé leur avis pour la forme, il déclare solennellement qu'il ne reconnaît plus l'autorité de l'empereur.

Le sort en est jeté. La famille Li, sous le nom de Tang, entre dans la compétition pour le trône. Li Yuan est en principe le chef de la rébellion, mais en fait, c'est Li Che-min qui en est l'âme et le bras. Il n'a guère confiance en son père ; il ne peut compter sur ses deux frères, plus doués pour la chasse et les distractions que pour les combats. L'empire ne se conquiert pas dans les banquets et il s'agit maintenant de conquérir l'empire.

Li Che-min établit son plan de campagne : il décide d'occuper le plateau du Shensi où se trouve la capitale Chang-an. Il sera ainsi maître d'une région riche et facile à défendre et pourra plus facilement éliminer les autres prétendants au trône. Il connaît l'histoire militaire de son pays. C'est de cette région que, comme Ts'in Che Huang-ti, comme l'empereur Gao-tsou des Han, il descendra à la conquête de la Chine.

Pour pénétrer dans le Shensi, l'armée Tang doit passer le Fleuve Jaune qu'elle ne peut atteindre qu'en descendant la vallée de la Fen. Plusieurs villes, fidèles aux Sui, défendent cette vallée. La plus importante de ces citadelles s'appelle Huotchou. Pour cette première grande bataille, Li Che-min fait preuve de précoces dons stratégiques. Comme le général commandant la place n'ose engager le combat et reste à l'intérieur des murailles, Che-min use de stratagème pour l'obliger à en sortir. Il laisse son armée à quelque distance et envoie plusieurs cavaliers devant les murs. Ils se mettent à tracer tranquillement des tranchées de siège comme s'ils n'avaient rien à craindre de la garnison. Le général considère cette apparente assurance comme une critique de son courage ; furieux du mépris que ces hommes témoignent à sa forteresse, il décide une sortie à la tête de sa garnison ;

Li Che-min n'attend que cela. Il a divisé son armée en deux corps. Le premier, placé sous les ordres de Li Yuan, est rangé en vue de la ville ; la cavalerie commandée par Che-min a fait un détour et s'est dissimulée en attendant le début de la bataille. Le général Sui se porte aussitôt sur l'armée Tang en face de la ville. Suivant les instructions de Che-min, celle-ci cède graduellement du terrain, sans livrer de réel combat. Quand Li Che-min juge l'ennemi assez éloigné de la ville, il charge à la tête de sa cavalerie, cependant que son père reprend l'offensive. La bataille fait rage ; Li Che-min y participe lui-même avec ardeur. Soudain, le bruit court que le général Sui a été fait prisonnier ; ses soldats prennent la fuite vers la ville. Li Che-min et ses cavaliers les poursuivent. Tous arrivent ensemble au pied des remparts. Mais les habitants ont prudemment fermé les portes. Le général Sui, furieux, donne l'ordre de les ouvrir. Hélas, cet acte d'autorité le fait reconnaître d'un groupe de poursuivants qui se précipitent sur lui et lui tranchent la tête. Profitant du désarroi des défenseurs privés de leur chef, l'armée Tang s'empare de la ville avant la nuit.

L'armée victorieuse poursuit son avance sans grande difficulté. Mais le bruit court que les nomades Hsia sont descendus vers le sud et menacent Taiyuan. Peut-on abandonner la ville où est né le mouvement ? Li Yuan qui y est très attaché, fait arrêter ses troupes. Che-min le supplie, mais en vain, de ne pas changer le plan de campagne. « Il faut profiter, dit-il, de la surprise qu'ont provoqué nos rapides succès. Si nous reculons maintenant, nous risquons de ne jamais retrouver une aussi belle occasion d'envahir le Shensi. » Li Yuang reste inflexible et donne l'ordre de la retraite. Alors, pendant la nuit, Che-min revient à la charge. Il expose les dangers d'une telle action, déclare qu'il ne répond plus de rien si l'armée retourne vers Taiyuan. Il parle tant et si bien que Li Yuan accepte de donner le contrordre. Che-min, aussitôt, craignant un nouveau revirement, part

au galop rejoindre les troupes et leur fait faire demi-tour. Il avait eu raison, car c'était une fausse nouvelle. Grâce à Che-min, la « grande affaire » est sauvée.

L'armée continue à progresser. La réputation de bravoure et de générosité de son chef lui ouvre bien des villes. Les généraux se rallient à la cause Tang et les soldats s'engagent dans les rangs de cette armée toujours victorieuse. Les troupes, qui ne comptaient que 30 000 hommes au départ de Taiyuan, en comptent maintenant plus de 260 000. Au dixième mois, les troupes franchissent facilement les passes de l'Écureuil et de Tongguan qui donnent accès au Shensi. Elles se rapprochent de la capitale. Celle-ci est commandée par le fils héritier Sui, un jeune garçon qui n'a que peu de troupes à sa disposition. Che-min, prévoyant la chute rapide de la ville, invite son père à assister à la reddition de la capitale. Après quelques journées de siège, la cité est emportée d'assaut.

Le premier objectif de la campagne est atteint. Les Tang occupent la capitale Chang-an et le Shensi. Les nouveaux maîtres s'installent. Li Yuan, respectueux de la légalité, se sent encore trop faible pour prendre la couronne. Il nomme empereur le fils héritier de l'empereur Sui régnant.

Cet empereur s'est réfugié dans sa capitale méridionale. Il y mène une vie de plaisirs et ne supporte pas qu'on lui parle de politique. Si un ministre ose faire allusion aux troubles de l'empire, il court le risque d'être décapité. L'empereur Sui vit dans la totale ignorance des rébellions qui ravagent le pays. Un jour, le bruit des progrès des rebelles arrive par hasard jusqu'à lui. Il fait venir le ministre de la Guerre et lui demande ce qu'il en est. Celui-ci répond audacieusement : « Sire, ce ne sont que des bandes de voleurs sans importance qui seront bientôt dispersées. » En entendant ces paroles, un autre ministre a tellement envie de rire qu'il doit se cacher derrière une colonne pour dissimuler son hilarité. Puis ayant repris son sérieux, il va s'excuser auprès de l'empereur en prétextant un malaise.

Mais ce mépris de l'empire va être fatal à l'empereur Sui. Les ministres et les soldats qui l'ont suivi sont presque tous originaires du Nord. Ils ont laissé là-bas leurs familles et leurs biens exposés aux dangers des guerres incessantes. Ils veulent y retourner et pressent l'empereur de quitter le Sud. Celui-ci s'y refuse énergiquement, mais il devine le mécontentement de son entourage et de ses troupes. Un matin, alors qu'il peignait sa chevelure devant un miroir, il dit à l'impératrice : « Quelle belle tête ! Qui oserait la couper ? »

Peu de temps après, un de ses favoris pénètre de nuit dans le palais, massacre tous les serviteurs restés fidèles. L'empereur court se cacher avec son plus jeune fils dans un pavillon écarté. Il est trahi par une femme ; les mutins le trouvent et le font comparaître devant leur chef.

Celui-ci expose la longue liste des méfaits et des excès de l'empereur. Brusquement, un soldat impatient lève son sabre et tranche la tête du jeune prince. L'empereur s'écrie alors : « Laissez-moi mourir en Fils du Ciel. Ne faites pas couler mon sang. Donnez-moi du poison. » On lui refuse cette dernière demande. Il est étranglé sur le trône avec son écharpe.

Dès que cette tragique nouvelle parvient à Chang-an, Li Yuan prend la décision que tout le monde attendait. Il destitue le jeune empereur et monte lui-même sur le trône. C'est ainsi qu'officiellement débute en 618 la glorieuse dynastie Tang.

Grâce à son fils, le duc Tang est maintenant l'empereur Tang. Mais à quoi correspond ce titre ? À peu de chose encore. Li Yuan, en 618, n'est maître que de deux provinces chinoises, le Shensi et la région de Taiyuan. Dix autres « empereurs » se partagent la Chine ; parmi eux, deux ou trois au moins sont aussi puissants que lui. La lutte qui va s'engager est une lutte sans merci. Tous ont le même but : réunir le territoire entier sous leur sceptre. Pour atteindre ce but, tout est permis. Alliances et trahisons se succèdent à un rythme incroyable. L'allié victorieux devient aussitôt un ennemi, un rival à abattre. On ne fait pas de quartier aux vaincus : chacun de ces soi-disant « empereurs » traite ses rivaux en rebelles ; une fois qu'il s'est emparé de l'un d'entre eux, il le met à mort et extermine toute sa famille. Seule la victoire procure la sécurité en même temps qu'elle augmente la haine des ennemis.

Le nouvel empereur nomme Che-min général en chef de toutes les armées Tang. Il a comme double mission de soumettre les empereurs rivaux et d'empêcher une invasion des nomades Hsia toujours prêts à profiter des troubles. Pour accomplir cette lourde tâche, Che-min n'a que dix-huit ans, quelques compagnons fidèles et courageux comme Li Che-tsi et Yu-che, et une nombreuse armée. Bien que possédant la meilleure position stratégique, il lui faut deux ans pour consolider ses positions.

Il est obligé de faire d'innombrables petites campagnes. Au début, les généraux à qui il confie une mission n'ont pas confiance en lui et se croient permis, à cause de son jeune âge, de ne pas observer ses ordres. Souvent ils courent ainsi à la catastrophe et Che-min est forcé d'intervenir lui-même. Infatigable, il combat au nord contre les Turcs, à l'est contre ses rivaux. Malgré sa vigilance voici que Taiyuan est passé aux mains d'un rival. Li Yuan avait confié le commandement de cette ville à son plus jeune fils, Yuan-tsi. Mais celui-ci n'aime que la chasse et les fêtes ; il se conduit si mal qu'il se fait détester de la population. Un autre « empereur » nommé Liu songe à profiter de cette mauvaise réputation et marche sur la ville. Pris de frayeur, le

jeune prince s'enfuit et les habitants de Taiyuan, ravis de se débarrasser d'un maître aussi cruel, n'opposent aucune résistance.

Li Che-min réussit à convaincre son père qu'il faut à tout prix reprendre Taiyuan, ne serait-ce que pour leur prestige. Il prend lui-même la tête de l'expédition et se dirige vers le nord-est. Comme il ne juge pas favorable d'engager les opérations au cœur de l'hiver, il installe son campement de façon à gêner le plus possible le ravitaillement de l'armée de Liu. L'adversaire essaie de le forcer à engager le combat, mais les ordres sont formels : Li Che-min attend le printemps. Cependant, il ne reste pas inactif et livre de fréquentes escarmouches pour occuper ses soldats. Un jour, il sort avec quelques cavaliers pour aller reconnaître les positions ennemies. Le terrain est très accidenté et les hommes se dispersent peu à peu. Li Che-min reste seul avec un officier sur le sommet d'une colline. Fatigué, il s'étend sur le sol. Tout à coup, un serpent poursuivant un mulot lui frôle le visage. Il bondit en poussant un cri. Ce geste le sauve, car il aperçoit une centaine d'ennemis qui galopent dans sa direction. Il saute à cheval, bande son arc et vise : la flèche atteint le chef. La bande, démoralisée, prend la fuite.

Au milieu du printemps, Liu, manquant de vivres, est contraint à la retraite. L'occasion que le prince attend depuis si longtemps est arrivée. Il se met à la poursuite de l'ennemi et le rejoint dans la passe de l'Écureuil, un étroit défilé long de trente kilomètres. Bien qu'ayant parcouru cent kilomètres en vingt-quatre heures, les troupes Tang livrent aussitôt bataille et massacrent les soldats ennemis pris au piège. Au cours de cette poursuite acharnée, Li Che-min reste deux jours sans manger et trois jours sans quitter son armure. À ses officiers qui lui conseillent le repos, il réplique : « L'occasion se présente rarement et se manque facilement. » Liu se réfugie dans une place forte avec 20 000 hommes qui ont échappé au désastre. À l'arrivée des troupes Tang, il range son armée en ordre de bataille devant les murailles de la cité. Mais elle ne peut résister à l'assaut formidable de la cavalerie Tang et se disperse. Liu, vaincu, va demander asile aux Hsia, mais ceux-ci n'hésitent pas à le mettre à mort.

Cette éclatante victoire rend à la dynastie Tang, Taiyuan et sa province. Tranquillisé de ce côté-là, Che-min peut appliquer la stratégie dite « horizontale ». Il s'agit, en partant du Shensi (la province la plus à l'ouest), de marcher vers l'est le long du Fleuve Jaune afin de couper la Chine en deux ; Les adversaires ainsi isolés sont plus faciles à vaincre séparément. Le premier objectif est Loyang, la deuxième grande ville de l'époque. L'« empereur » qui la commande s'appelle Wang.

L'armée Tang s'installe donc non loin de Loyang et harcèle les convois de vivres qui se dirigent vers la ville, car Wang prévoit un

long siège. Un jour, les deux généraux se rencontrent de part et d'autre de la rivière Lo. Wang propose à Li Che-min de partager l'empire. Li refuse et c'est la bataille. Vaincu, Wang se replie avec toutes ses troupes à l'intérieur des remparts et fortifie la ville. En même temps, il envoie un messenger à l'empereur Hsia pour demander du secours. Celui-ci réunit son conseil et suit l'avis de ses officiers. La puissance grandissante de la dynastie Tang devient inquiétante. Il faut profiter de ce que Li Che-min est retenu devant Loyang pour aller l'attaquer par-derrière. L'empereur Hsia lève donc des troupes et commence à descendre vers le sud.

À cette nouvelle, l'armée Tang hâte le siège. Jour et nuit, les soldats attaquent les puissantes murailles ; des catapultes les bombardent de lourdes pierres ; des arcs perfectionnés atteignent les défenseurs de la cité à 450 mètres de distance. Mais, malgré le froid et la faim, les assiégés se défendent vaillamment ; ils attendent l'armée de l'empereur Hsia qui les délivrera.

Celle-ci se rapproche. La situation de l'armée Tang est critique. Li Che-min doit prendre la décision la plus importante de sa carrière. Loyang ne tombera pas, et Wang refuse d'en sortir. L'armée Hsia, plus fraîche et plus nombreuse que la sienne, est à quelques journées de marche. La prudence conseille la retraite vers le Shensi, mais c'est renoncer pour longtemps à l'empire. Rester et combattre les Hsia, c'est de la témérité : s'il est vainqueur, l'empire peut être à lui ; s'il est vaincu, la dynastie Tang est sûrement perdue. Li Che-min a 19 ans, il a confiance en lui ; il combattra.

Li Che-min choisit son terrain. À 80 km de Loyang, une petite rivière appelée Sechoué se jette dans le Fleuve Jaune. Elle coule du sud au nord dans une étroite vallée plate bordée de falaises. La route qui mène à Loyang et que doit prendre l'armée Hsia traverse la rivière et suit un étroit défilé. C'est là que Che-min attend l'armée Hsia. Il n'a pu emmener toute son armée. Il a dû en laisser la majeure partie devant Loyang pour empêcher Wang de faire une sortie. C'est à la tête de 10 000 hommes seulement, mais accompagné de ses meilleurs généraux, que Che-min défie l'immense armée Hsia.

Li Che-min, aussitôt installé, cherche à remonter le moral de ses soldats. Il quitte le camp avec 500 cavaliers et se dirige vers le camp des Hsia situé à une quinzaine de kilomètres. Il passe la rivière, gravit la falaise et y place en embuscade tous ses hommes sous la garde de Li Che-tsi. Puis accompagné de quatre ou cinq fidèles amis, il continue. Arrivé à 1 500 mètres du camp des Hsia, Che-min dit à son ami Yuche : « Toi avec ta lance et moi avec mon arc, nous pouvons nous mesurer avec un million d'adversaires. » À ce moment, des éclaireurs Hsia les aperçoivent et s'approchent d'eux. « Je suis Li Che-min, prince

de Tang ! » s'écrie fièrement le jeune général et au même instant il décoche une flèche qui transperce leur chef. Cette action audacieuse produit une vive impression sur le camp ennemi d'où s'élancent 5 000 cavaliers.

À cette vue, les compagnons de Che-min pâlisent. « Partez, dit-il, avec Yu-che, nous protégeons votre retraite. » Il attend que l'escadron ennemi soit à porté d'arc et tue leur chef. Profitant alors du désarroi de la troupe, il galope vers Sechoué. Les soldats Hsia le poursuivent et dépassent le ravin où est embusqué Li Che-tsi. Celui-ci surgit alors et met en déroute les poursuivants.

Dès qu'il est rentré au campement, Li Che-min envoie une lettre à l'empereur Hsia. Dans les termes qu'emploie un souverain à l'égard d'un de ses sujets, il lui enjoint de retourner chez lui. L'empereur répond à cette lettre en attaquant les positions Tang. Mais il doit reculer rapidement. Après cet échec, les deux armées restent sans combattre pendant des semaines. Li Che-min sait que le temps travaille pour lui : la population de Loyang et sa garnison meurent lentement de faim. Quant à l'armée Hsia, elle a du mal à se ravitailler et à payer ses trop nombreux soldats.

Se rendant compte que cette inactivité tourne à son désavantage, l'empereur Hsia réunit ses généraux. Tous sont formels. Il faut abandonner Loyang à son sort et profiter de l'absence de Li Che-min pour attaquer Chang-an. L'empereur sait qu'ils ont raison. Mais il est chevaleresque : il est venu dégager Loyang et ne peut l'abandonner. Wang lui a d'ailleurs envoyé un ambassadeur pour lui rappeler sa promesse. L'empereur lui déclare : « Je suis venu sauver Loyang, qui est à peine capable de résister de l'aube au crépuscule. Si j'abandonne ce projet pour en adopter un autre, je manquerai à la parole donnée. »

Au début du mois de juin, Li Che-min, supposant que l'ennemi sera bientôt obligé de prendre l'offensive, fait ses préparatifs. Il passe le fleuve avec une partie de ses troupes pour faire croire qu'il va défendre Chang-an. Mais dans la nuit, silencieusement, il les ramène dans son camp. Le stratagème réussit. L'empereur Hsia, croyant l'armée Tang affaiblie, passe à l'attaque. Il n'ose pas forcer les positions Tang, et déploie ses armées sur dix kilomètres le long de la rivière. Che-min monte sur une hauteur avec ses généraux pour étudier les lignes ennemies. Il dit en souriant : « L'ennemi arrive des plaines de l'Ouest et n'a jamais fait la guerre en pays de montagne. Maintenant qu'il est descendu dans le ravin, il se trouve dans une mauvaise situation. Il vient nous braver et il faut qu'il méprise notre force pour s'être approché aussi près de nous. Notre résistance refroidira son ardeur. Ses troupes qui sont déjà formées en bataille ne tarderont pas à souffrir de la soif. Elles rompront les rangs pour aller chercher de l'eau. Si nous les attaquons à ce moment, elles seront

surprises dans le ravin et prendront la fuite. Je vous promets la victoire avant la nuit. »

L'empereur Hsia, qui sait ses forces bien supérieures en nombre à celles des Tang, est pressé d'engager le combat. Il envoie un escadron de 300 cavaliers provoquer les troupes Tang. Li Che-min relève le défi et laisse partir 200 lanciers. Les deux troupes se battent longuement, mais sans résultat. Pendant ce temps, les soldats Hsia sont toujours en ligne de bataille, écrasés par le poids de leur armure et brûlés par le soleil de juin. Une certaine impatience suivie de lassitude se manifeste dans leurs rangs. Vers midi, épuisés par cette vaine attente, quelques-uns s'asseyent sur l'herbe et retirent leur casque. D'autres descendent à la rivière chercher de l'eau, d'autres encore retournent à l'arrière pour rapporter des vivres.

Inquiet, l'empereur Hsia réunit ses généraux. C'est ce moment que Li Che-min choisit pour attaquer. Il envoie son ami Yu-che avec 500 cavaliers faire une démonstration. « Si l'ennemi reste inébranlable, dit-il, n'insiste pas et rentre dans nos lignes. S'il recule à ton approche, charge. » À peine arrivé, l'escadron Tang jette la confusion parmi les soldats dispersés. Les généraux assistent tous au conseil de l'empereur et ne peuvent rassembler leurs unités. Li Che-min, voyant cela, s'écrie : « En avant ! » L'armée Tang entière descend dans la vallée.

Les troupes Hsia reculent sous le choc, jusqu'à la falaise. Adossées à ce mur naturel, elles arrivent tant bien que mal à se reformer. La bataille fait rage. Les soldats Tang ont l'avantage de l'offensive, mais ils se battent à un contre dix. C'est alors qu'un jeune officier Tang réussit à force de bravoure à couper les lignes ennemies. Voyant cela, Li Che-min prend la tête de sa cavalerie, et, profitant de la poussière qui cache le combat, s'ouvre à la suite du jeune officier un passage à travers l'armée Hsia. Il atteint la falaise, la gravit et déploie ses étendards à son sommet. Surpris et décontenancés de voir leur unique ligne de retraite coupée, les soldats Hsia se mettent à fuir de tous côtés. C'est la débandade. Dans la déroute, l'empereur Hsia lui-même est fait prisonnier avec 50 000 de ses soldats. L'immense armée des barbares n'est plus.

À la suite de cette prodigieuse victoire, Che-min emmène l'empereur Hsia au pied des remparts de Loyang. Le malheureux vaincu doit exposer lui-même à son allié le désastre qu'il a subi. Wang, debout sur la muraille, entend de la bouche même de celui qu'il espérait son libérateur, le triste récit de leur défaite commune. Les deux empereurs, qui se voient pour la première fois, incapables de maîtriser leur émotion, fondent en larmes. Après une brève discussion avec ses officiers, Wang se résout à se rendre sans conditions. Entouré de sa cour et suivi d'hommes qui portent son cercueil, Wang, vêtu d'habits de deuil, franchit la porte de Loyang pour faire sa soumission au

vainqueur. Malgré sa jeunesse, Li Chemin se montre magnanime. À part quelques officiers qui ont trahi la cause Tang et qu'il fait décapiter, il pardonne à tous. Aucun habitant de la ville n'est maltraité et la cité est respectée.

Quelque temps plus tard, Li Che-min fait une entrée triomphale à Chang-an. Vêtu d'une armure d'or, le jeune prince parcourt la ville, suivi des deux empereurs prisonniers avec leurs cours, de 25 généraux et de 10 000 soldats. La victoire de Sechoué et la chute de Loyang ont mis fin à la guerre. Toute la Chine du Nord est aux mains de la dynastie Tang et nul n'ose plus contester son pouvoir.



En 623, par une victoire définitive sur les derniers prétendants du Midi, Li Che-min achève la conquête de la Chine. Il revient à la capitale, auréolé de gloire, prêt à rendre loyalement de nouveaux services à la dynastie ;

Mais il ne trouve dans les palais de Chang-an que méfiance et jalousie. Lorsqu'en 618 Li Yuan est monté sur le trône, il a, selon la tradition, nommé prince héritier son fils aîné Kien-tcheng. Celui-ci est intelligent, mais sournois ; il a passé sa vie dans les palais à fréquenter les femmes et les eunuques. Jamais son père n'a osé lui confier une armée, car il est plus célèbre par ses débauches que par ses exploits guerriers.

Évidemment, la comparaison avec son frère Che-min n'est guère à son avantage. Li Che-min, lui, ne craint pas la bataille, on le voit toujours à la tête de sa redoutable cavalerie. Son courage et son endurance sont proverbiales : élevé parmi les soldats, il supporte avec plaisir la vie des camps et se trouve plutôt mal à l'aise dans les riches palais de la capitale. Excellent cavalier, il est aussi un tireur à l'arc d'élite. Plusieurs fois, une flèche bien dirigée l'a sauvé du danger où l'avait conduit sa témérité. Ce n'est pas seulement un entraîneur d'hommes, c'est aussi un grand stratège. Ne faut-il pas avoir du génie pour vaincre avec 10 000 hommes une armée de 100 000 hommes, comme il le fit à Sechoué ? Jamais encore il n'a été vaincu, et pourtant que de campagnes il a faites ! Par sa générosité, il sait s'attacher les populations. L'armée Tang se conduit comme aucune autre armée de l'époque : les soldats payent scrupuleusement ce qu'ils achètent ; pas de pillage de campagnes ; les villes qui se rendent ne sont pas mises à sac ; les troupes vaincues ne sont pas massacrées. Pour l'époque, c'est une preuve extraordinaire de magnanimité qu'on ne rencontre chez

aucun de ses rivaux. C'est même parmi d'anciens ennemis que Che-min a trouvé ses meilleurs généraux, car il sait reconnaître le talent, même chez des adversaires. Li Che-tsi et Yu-che, ses plus fidèles amis, ont d'abord combattu contre lui. Toutes ces qualités ont fait de Li Che-min le vrai héros de la dynastie. C'est grâce à lui que son père est devenu empereur, grâce à lui que la Chine a été conquise et pacifiée. Pourtant, à la mort de Li Yuan, ce n'est pas lui, mais son frère, qui lui succédera.

Kien-tcheng sait bien que son frère mérite le trône plus que lui-même et depuis longtemps la jalousie le ronge. Tant que Che-min était en province à faire la guerre, il n'a rien pu tenter contre lui. Mais depuis qu'il est revenu à Chang-an, le contraste entre les deux frères est trop frappant pour que Kien-tcheng ne se sente pas mal à l'aise. Il voit bien qu'à la mort de leur père, il ne sera pas difficile à Che-min, héros du peuple et de l'armée, de prendre sa place. Il décide d'agir avant qu'il ne soit trop tard. Il cherche d'abord à desservir Che-min auprès de leur père ; mais celui-ci sait trop ce que la dynastie doit au brillant général pour accepter, malgré les calomnies, de dégrader Che-min de son titre de prince. Alors, le prince héritier emploie la ruse. Il feint une soudaine affection pour son frère et l'invite à un grand banquet. Crédule, Che-min s'y rend ; mais après quelques coupes de vin, il se trouve mal. Par chance, la dose de poison est trop faible et il est sauvé par sa robuste constitution. Une autre fois, c'est un cheval magnifique, mais rétif, que Kien-tcheng offre à son frère. Pourtant excellent cavalier, Che-min est jeté trois fois à terre, mais sans se blesser.

Après avoir échappé ainsi à plusieurs attentats, Che-min se rend compte que son frère est décidé à le faire périr : il est perdu s'il ne prend pas l'initiative. Jusqu'à maintenant il l'a laissé comploter contre lui sans même essayer de se défendre ; les intrigues auxquelles il est en butte le laisse désarmé, car c'est un genre de guerre auquel il n'est pas préparé. Mais il hésite encore à entrer en lutte ouverte avec ses frères et réunit un soir ses plus fidèles amis pour demander leur avis. L'un d'eux dit : « Si vous refusez de prendre des précautions contre vos frères, nous ne pouvons rien faire ; et, dans ce cas, je ne resterai pas à votre service. » Quant à Yu-che, il répond sans ménagement : « S'il subsiste en vous une ombre de doute, vous manquez de discernement ; si vous hésitez en face du danger, vous manquez de courage. Pénétrez dans le palais du prince héritier avec huit cents hommes résolus et réglez l'affaire. »

Li Che-min demande alors quelle autre personne il faudrait encore tuer. Tous répondent : « Votre troisième frère, Yuan-ki, s'est conduit méchamment et mérite également la mort. » En effet, le plus jeune fils de Li Yuan s'est ligué avec le prince héritier contre Che-min et fait

partie de tous les complots.

Le prince se fait alors apporter les dés. Mais avant qu'il les ait jetés, un officier s'approche brusquement et renverse la table. « Les dés, s'écrie-t-il, servent à trancher une affaire douteuse. L'affaire qui nous occupe ne souffre pas d'hésitation et les dés sont inutiles. S'ils donnaient une réponse non favorable, ce n'est pas pour cela que vous renonceriez à agir. Il est temps d'établir un plan d'action. »

Li Che-min, ainsi assuré de la fidélité de ses amis, n'a plus d'hésitation. Comme à la guerre il dresse un plan de campagne. Il envoie d'abord chercher deux hommes d'État qui l'avaient jadis aidé. Mais ils lui font répondre : « Nous avons reçu de l'empereur l'ordre de ne pas servir le 2^e prince. Si nous y désobéissons et si nous nous rendons secrètement chez vous, nous serons passibles de la peine de mort. » Quand Che-min reçoit cette réponse, il agit comme sur le champ de bataille. Il tend son sabre à Yu-che en lui disant : « Ces deux hommes veulent quitter mon service. Porte-leur cela, et s'ils refusent de te suivre, apporte-moi leur tête. » Lorsque Yu-che rapporte ce message redoutable, les deux hommes d'État n'hésitent plus à répondre à son appel. Ils se déguisent en prêtres pour tromper les espions et se rendent au palais de Li Che-min.

Tous ensemble, ils rédigent un mémoire exposant les crimes et les conspirations du prince héritier et ils font remettre ce document secrètement à l'empereur. Celui-ci décide seulement de procéder à une enquête.

Déçu par la faiblesse de son père, Che-min veut agir sans tarder. Le lendemain, à la pointe du jour, Che-min, accompagné de Yu-che et d'une cinquantaine d'hommes armés, se rend à la porte Hsuan-wou, située au nord de la cité du Palais. Il sait que pour se rendre à l'audience impériale, Kien-tcheng passe par cette porte. Il y place ses hommes en embuscade. Lorsque ses deux frères, ignorant le danger, s'engagent sous la porte, il pousse un grand cri et bondit hors de sa cachette. Yuan-ki l'apercevant tire une flèche qui manque son but. La première de Li Che-min, au contraire, perce le cœur de Kien-tcheng. Yuan-ki s'enfuit. Mais Yu-che, qui s'est caché un peu plus loin, tire une flèche et le tue.

Aussitôt après la mort des deux princes, Yu-che va rendre compte des événements à l'empereur. Il se présente encore tout armé et dit : « Ayant appris que Kien-tcheng et Yuan-ki nourrissaient des idées de révolte, votre deuxième fils les a mis à mort avec l'aide de ses soldats. Il m'envoie vous en informer pour que vous ne soyez pas alarmé par les bruits qui pourraient parvenir à vos oreilles. » Accablé par cette terrible nouvelle, l'empereur murmura : « Je ne m'attendais pas à voir ce jour. Que faire maintenant ? »

Conformément aux conseils de Yu-che et de Che-min, l'empereur

accorde l'amnistie à tous les officiers et ministres qui avaient été au service des deux princes défunts. Puis, deux mois après ces événements, il abdique en faveur de Che-min. C'est ainsi qu'à 26 ans, Che-min devient le maître du grand empire Tang.

An Lou-Shan ou la fin d'un grand règne

(756)



'ÉTAIT à Chang-an, la capitale de l'empire Tang, au cours de l'hiver 755. Monsieur Hafikin, marchand de soie persan, venait d'arriver chez son vieil ami chinois, Monsieur Wang. Il avait fait entrer dans la première cour de la vaste demeure sa nombreuse caravane. Des serviteurs se pressaient autour des chameaux pour décharger les lourds ballots, pendant que d'autres se hâtaient de conduire dans la deuxième cour les chevaux de la maison tout piaffant, car l'odeur puissante des chameaux les rend fous.

Monsieur Wang s'était avancé au-devant de son hôte. « La visite d'un ami qui vient d'aussi loin est chose rare et précieuse ! s'exclama-t-il. Veuillez vous considérer dans mon humble demeure comme chez vous. » Puis il conduisit Hafikin dans les appartements ouest qu'on lui avait préparés. Le mobilier y était simple, mais élégant. Parmi les soieries discrètes et les tapis, on avait placé quelques très beaux vases de porcelaine bleue et blanche. Le papier des fenêtres avait récemment été remplacé, et sur le « kang(2) » avait été déposée une literie toute neuve avec une belle couverture en bourre de soie chaude et légère.

Hafikin fit apporter ses bagages, passa un habit d'intérieur à la mode persane et alla rejoindre Monsieur Wang. Ils s'assirent tous deux sur le vaste kang de part et d'autre d'une table basse chargée de friandises.

« Il y a bien longtemps que votre frère cadet(3) n'a pas eu le plaisir de vous recevoir ! » dit poliment Monsieur Wang.

« Hélas, répliqua Hafikin, la Perse est bien lointaine. À mon dernier retour dans ma patrie, je l'ai trouvée bouleversée, et je n'ai pas cru prudent de risquer un nouveau voyage aussitôt. Vous savez peut-être que les Mahométans, poussés par le fanatisme de leur nouvelle religion, conquièrent à une allure folle les régions occidentales. Lors de mon départ, il y a huit mois, ils avaient cessé leur avance, mais je ne pense pas qu'ils ne soient plus à craindre. Voilà pourquoi j'ai tant tardé à revenir en Chine, bien que mon dernier voyage ait été une extraordinaire réussite commerciale. Vous qui êtes Chinois, vous avez bien de la chance ! Votre auguste empereur a su se faire respecter des pays voisins, et tous les habitants de l'Empire Céleste(4) coulent leurs jours dans l'abondance et la tranquillité. »

« Il est vrai que depuis quarante ans que l'empereur Hsuan-tsong des Tang étend sa bienveillance sur l'empire, tout prospère à merveille. Même le commerce, cher ami, tant décrié jusqu'à nos jours par les lettrés, même le commerce commence à acquérir droit de cité. Et comme vous le savez, nous sommes très heureux de fournir à nos amis étrangers la belle soie de nos campagnes que vous savez si bien apprécier chez vous. »

« J'ai remarqué en effet en approchant de la capitale Chang-an une animation sur les routes bien plus grande que lors de mon dernier passage. Pas une place de libre sur ces vastes chaussées ombragées. On croise sans arrêt des caravanes de chameaux lourdement chargés, des convois de vivres, des files de porteurs ployant sous le faix. Et quand on traverse un fleuve, quel spectacle ! D'innombrables bateaux de toutes sortes montent et descendent le courant, les uns chargés à ras bord, les autres plus légers. Jamais, vraiment, votre frère n'avait vu choses pareilles.

« Que voulez-vous, après quarante années de paix, les revenus de l'empire ont beaucoup augmenté. Actuellement on fait venir du Sud des quantités énormes de riz et de soie. On en garde une partie à la capitale, pour payer les fonctionnaires et pour la consommation courante. Mais surtout, on en réexpédie une grande partie vers les frontières du Nord où de nombreuses garnisons protègent l'empire contre les invasions des nomades. Pensez qu'un général de nos armées comme An Lou-shan a plus de deux cent mille soldats sous ses ordres ! Vous imaginez ce qu'il faut comme grains pour nourrir une pareille armée et les rouleaux de tissus(5) nécessaires à la solde des soldats. À propos de ce général An Lou-shan, un de mes amis très bien en cour m'a rapporté dans le plus grand secret que le prince héritier nourrit des inquiétudes à son sujet. Il aurait même osé faire part à l'empereur des craintes que lui inspirent la puissance et l'indépendance de ce

général non chinois. Mais comme An Lou-shan jouit depuis longtemps de la faveur impériale ainsi que de l'amitié de Yang Kui-Fei, la belle concubine de Hsuan-Tsong, sa position à la cour reste assurée, malgré tous les bruits qui courent à son sujet. »

« Yan Kui-Fei, ce nom me rappelle quelque chose : j'ai déjà dû en entendre parler à mon dernier passage. N'est-ce pas cette jeune provinciale qui plut tant à l'empereur qu'elle évinça toutes ses rivales au Palais, même les plus belles et les plus aimées ? Est-il possible qu'elle soit encore en faveur ? »

« Mais plus que jamais, l'empereur ne peut vivre sans elle et ne lui refuse rien. Les courtisans ne pensent plus qu'à entrer dans ses bonnes grâces. Avec ses deux sœurs, elle décide souverainement de la mode et des passe-temps du jour. Il suffit qu'elle trouve une pivoine jolie pour que personne n'ose plus porter d'autre fleur. Son cousin Yang Kuo-tchong a été nommé Premier ministre il y a trois ans. C'est dire la puissance actuelle du clan des Yang. Mais j'y pense, mon frère aîné ignore peut-être que demain nous fêtons l'anniversaire du règne de notre empereur. Il serait préférable que vous vous reposiez du vent et de la poussière des routes afin de profiter des réjouissances nombreuses qui demain seront offertes au bon peuple de Chang-an. »

Le lendemain, à l'heure où le soleil se lève, les portes du Palais de la Grande Clarté s'ouvrirent, pour que les fonctionnaires puissent aller offrir leurs vœux et leurs présents à l'empereur. Assis sur un trône d'or, vêtu de la robe jaune brodée d'un dragon flamboyant, l'empereur Hsuan-tsong impassible regardait défiler les grands dignitaires de son empire. Les préfets déposaient sur les coussins de soie violette les objets rares de leurs provinces : dents d'éléphants ouvragées, fruits exotiques ou singes apprivoisés... Les ministres offraient des cadeaux somptueux : services de laque peinte, vêtements de soie délicatement brodés... Les généraux des frontières apportaient la nouvelle de leurs victoires et quelques ennemis prisonniers. Les ambassadeurs étrangers offraient les spécialités de leur pays : les îles du Sud présentaient des bois précieux, des huiles de poisson, les pays d'Asie Centrale du vin de raisin, des porcelaines, des brocarts, des danseuses. Quelques invités remarquèrent l'absence du général An Lou-shan, le seul à n'avoir pas fait le voyage à la cour.

À l'issue de la cérémonie, l'empereur monta dans son char tiré par quatre chevaux blancs. Suivi de ses femmes, de ses concubines et de toute la cour, il se dirigea vers le Palais de la Grande Fête. Au bruit lointain des chars, la populace fuit, car personne n'a le droit de voir le visage auguste du Fils du Ciel *. Des centaines de soldats de la Garde Impériale précèdent le cortège à quelque distance et se chargent de faire respecter cette règle.

Au cours du banquet offert par l'empereur, les attractions les plus variées se succédèrent, tant dans les pavillons où sont installés les convives que dans les jardins. À la table du Fils du Ciel, grand amateur de musique, un petit orchestre de musiciennes barbares⁽⁶⁾ exécutait des airs nouveaux. Les danseuses aux longues écharpes de mousseline multicolore virevoltaient, balançant les épingles de jade de leurs hauts chignons. Dans les jardins, les spectacles étaient moins raffinés : mâts de cognac, jeux de balles, équilibristes, danseuses de corde. On présenta même le numéro exceptionnel des éléphants de Hsuan-tsong dansant en musique.

Dans les jardins publics, loin des parcs impériaux, l'animation n'était pas moins grande. Perdue dans la foule bariolée et bruyante, nos deux amis se promenaient. L'étranger s'étonnait de tout, des innombrables cerfs-volants lancés par les enfants, des gâteaux spéciaux confectionnés à l'occasion de cette fête, des tentes de soie dressées de place en place où l'on distribuait à manger et à boire. Ils s'amusèrent à reconnaître la nationalité des promeneurs qu'ils croisaient : on distinguait facilement les Tibétains qui n'enfilent jamais qu'une manche de leurs vêtements, les Sogdians à la barbe frisée, les Perses aux larges pantalons, les nomades des steppes vêtus de fourrure.

« Eh oui, expliqua Wang, la ville est souvent en fête. Tout est prétexte à réjouissance : les fêtes des champs comme celles des corporations d'artisans, une victoire aux frontières, la floraison des pivouines... Il n'est pas un des neuf cent mille habitants de Chang-an qui n'en profite pour s'amuser. Tenez, voici une friandise d'hiver : avez-vous déjà goûté ces brochettes de petites pommes rouges enrobées de caramel ? C'est une sucrerie dont nos dames raffolent. Dès qu'on entend la clochette d'un de ces marchands dans notre rue, on dépêche une servante qui en revient les mains pleines ! À mon goût, c'est un peu trop sucré, qu'en pensez-vous ? Hafikin croqua une brochette. « Cela me plaît assez ; dans mon pays, nous mangeons beaucoup de choses très sucrées. »

« Écoutez, voici le tambour qui frappe sept heures. Je ne pensais pas qu'il fût si tard. Seule la Pagode de la Grande Oie Sauvage est encore éclairée par le soleil couchant. Il faut partir, car avec le monde qui circule dans les rues, nous aurons du mal à rentrer à la maison. »

À Fanyang, le quartier général de la Commanderie des frontières du Nord-Est, le vent siffle sur la terre gelée. La neige qui avait fondu à la chaleur du soleil de midi crisse de nouveau sous les pas lourds des soldats. La tristesse du soir et des immensités vides tombe sur le campement. Les quatre portes ont été fermées, et derrière la haute palissade, le couvre-feu a retenti. Les soldats se serrent dans les tentes de feutre, frissonnant à l'idée du réveil dans le matin sombre et glacé.

Pourtant, la plupart d'entre eux portent sur le visage le sourire béat de ceux qui ont passé la journée à boire et à chanter. Pour fêter l'anniversaire de règne de l'empereur, le général An Lou-shan, gouverneur de la Commanderie, a décrété le repos général et n'a pas lésiné sur les boissons et les victuailles. Tout le jour, les soldats ont bravé le vent et le froid par les chants et l'alcool. Ils ont fini par se rassembler entre tribus, pour évoquer leurs steppes natales, leur vie libre et généreuse de nomades. Car les soldats d'An Lou-shan sont presque tous d'origine barbare. C'est pourquoi le rude métier militaire dans ces contrées éloignées ne les effraie pas. Ils ignorent tout de l'empereur et de la cour et même des Chinois en général. Ils vouent leur fidélité à leur seul chef An Lou-shan.

Le général en chef, gouverneur des trois Commanderies des frontières du Nord-Est, le célèbre An Lou-shan, n'a pas participé à la fête. Il a passé la soirée seul dans sa tente à réfléchir sur son passé.

Il y a cinquante ans environ, dans les steppes du Nord-Est, une sorcière turque mettait au monde un fils. Elle lui donna le nom du dieu qu'elle avait imploré pour avoir un enfant et qui l'avait exaucée : Ya Lo-shan que les Chinois transformèrent en An Lou-shan. Pendant sa jeunesse, An Lou-shan vécut dans la plus grande liberté. Il connaissait plusieurs langues et servait d'intermédiaire dans les marchés des frontières entre les Chinois et les barbares. Mais en fait, il se livrait plus au brigandage qu'à un métier sérieux. Un beau jour, il fut condamné à mort pour avoir volé un porc. Quand il comparait devant le général chinois responsable de la justice dans la région, il s'écria hardiment : « Les tribus ennemies ne sont pas encore vaincues, et le général veut se priver d'un bon soldat comme moi ? » Le général apprécia son audace et sa stature, et le prit à son service. An Lou-shan se révéla un excellent soldat. Grâce à ses capacités et à l'appui du général qui l'avait sauvé, il s'éleva rapidement en grade. Après quinze années de service, An Lou-shan ignorait l'amertume de la défaite. Et pourtant c'était un ennemi difficile qu'il avait à combattre. Ses adversaires sont ces tribus nomades qui profitent du moment où les Chinois ont rentré les grains pour organiser un raid aussi rapide que ravageur, et qui remontent aussitôt au galop dans leurs steppes. La rapidité de leur déplacement dans les vastes étendues du Nord les rend insaisissables. On ne peut les atteindre que lorsque des espions préviennent à temps de la date et du lieu de la prochaine incursion. Une embuscade bien placée, et la bande pillarde est supprimée. Mais quelques jours plus tard, il en vient d'autres et tout est à recommencer.

Pendant longtemps, An Lou-shan, prudent, ne s'était jamais engagé dans la longue campagne qui seule lui permettrait d'anéantir un grand campement nomade et d'être ainsi tranquille un peu plus longtemps.

Mais voici qu'un jour, faisant confiance à sa bonne étoile et las de ces innombrables escarmouches infructueuses, il s'aventura au loin à la poursuite d'un détachement ennemi. Pendant des jours, ses cavaliers galopèrent sur les traces des fuyards. Soudain, des hurlements sauvages retentirent derrière les collines, une pluie de flèches s'abattit sur la troupe et aussitôt jaillirent du désert les cavaliers barbares. Pris au dépourvu, les soldats d'An Lou-shan n'eurent pas le temps de bander leur arc, à peine celui de tirer leur sabre. Les chevaux affolés par les cris et la poussière ne répondaient plus à leur maître. Ce fut la débandade. Quand An Lou-shan reprit en main ses troupes, les cavaliers ennemis avaient déjà disparu derrière une colline.

Tristement, An Lou-shan fit le bilan de son imprudence : la moitié des hommes et des chevaux avaient succombé sous les coups ; trop loin du campement, il ne pouvait qu'abandonner sur le terrain les blessés et les armes. Et surtout, il connaissait la dure loi militaire chinoise, terrible dans sa simplicité : tout général vaincu est passible de la peine de mort. Il savait aussi que certains généraux chinois poussent le sens de l'honneur jusqu'à se donner la mort sans attendre le verdict de l'empereur. Mais An Lou-shan n'était pas d'origine chinoise. Revenu au quartier général, il fit son rapport à son supérieur. Celui-ci, qui avait toujours de l'affection pour son protégé, fit intervenir des amis à la cour pour défendre An Lou-shan. Magnanime, Hsuan-tsong le gracia. Pour la deuxième fois. An Lou-shan échappait au sort que lui réservait la justice.

Malgré cet épisode malencontreux, la carrière d'An Lou-shan avait continué brillamment. Quelques années plus tard, il était venu se présenter à la cour. Tout de suite, il avait su plaire à tout le monde. On raconte qu'à cette époque, An Lou-shan pesait près de 150 kilos. Son ventre énorme pendait jusqu'à ses genoux. Quand il montait à cheval, on plaçait devant la selle une autre selle plus petite pour qu'il pût y reposer son ventre. Ce corps difforme, qu'il soit revêtu de la cuirasse ou des habits de cour, était toujours aussi ridicule. L'empereur Hsuan-tsong aimait se moquer de lui en disant : « Comment se fait-il que votre ventre ne touche pas encore terre ? »

An Lou-shan avait profité de la familiarité de l'empereur pour devenir l'ami de la concubine favorite de la fin du règne, la très belle Yang Kui-fei. Au cours des nombreux séjours qu'il fit par la suite à Chang-an, l'affection du souverain et de sa favorite n'avait fait qu'augmenter. En 750, il avait été choisi comme fils adoptif(7) de Yang Kui-fei et depuis, il avait facilement accès auprès d'elle sans éveiller la jalousie de l'empereur. Pour ses cinquante ans, An Lou-shan avait été comblé de présents magnifiques, tant par Hsuan-tsong que par Yang Kui-fei. La liste en est longue et comprend essentiellement des tissus rares et des objets d'art finement ouvragés. Trois jours plus tard, Yang

Kui-fei avait joué à la poupée avec lui. Le considérant comme un enfant nouveau-né, elle l'avait lavé puis emmailloté dans des langes brodés, et ainsi déguisé, elle l'avait fait promener par ses suivantes en litière fleurie. Au bruit des rires de toutes ces femmes, Hsuan-tsong était venu voir et avait trouvé la plaisanterie fort à son goût.

À ce souvenir, le général se met à rire dans sa tente. Heureux, il se lève, ouvre la portière de sa tente et contemple son camp. Il est fier de son œuvre. Depuis que l'empereur l'a nommé gouverneur de trois Commanderies de frontières, il a bien travaillé. Sous ses ordres, répartis le long de la Grande Muraille, il a quelque 200 000 hommes. Il les sait bien entraînés, et surtout plus fidèles à leur chef qu'à la dynastie régnante. Par-delà le camp, il imagine les nombreuses villes fortifiées de ses provinces, les greniers pleins à craquer, les dépôts d'armes où brillent lances, sabres et hallebardes bien entretenus. Il voit la campagne alentour livrée à ses énormes troupeaux, 15 000 chevaux de race et des milliers de moutons. Il sourit en pensant à la ville qu'il s'est fait construire, « la Ville des Héros », où ses huit mille meilleurs soldats s'entraînent quotidiennement au combat. Il a entassé ses trésors et ses réserves dans les caves de cette ville où seuls ses amis et ses fidèles ont le droit de pénétrer. C'est un refuge imprenable capable de soutenir un long siège.

Mais pourquoi tout cela ? À quoi donc rêve dans la nuit froide le général An Lou-shan, le grand favori de l'empereur Hsuan-tsong et de la concubine Yang Kui-fei ?

L'hiver est revenu ; l'éclat des fastes de l'été a quitté les palais impériaux, laissant la place aux soucis de l'État. Un matin de décembre 755, l'empereur se rend à l'audience matinale, plus par habitude que par intérêt pour les affaires publiques. Il y a quelques années déjà que son intervention efficace se fait rare dans les conseils, mais son auguste présence est nécessaire pour maintenir le caractère solennel de ces séances. Ce matin-là, le ministre Yang Kuo-tchong lui parle d'une révolte. Hsuan-tsong ne s'en émeut pas : l'empire est vaste et les révoltes ne sont pas rares. Quand ce sont des paysans affamés, on les exempt d'impôt pour un an et on ouvre les greniers impériaux pour leur distribuer des céréales. S'il s'agit de minorités qui font dissidence, une petite armée suffit pour soumettre les rebelles. Mais il apparaît bientôt que la révolte est d'un tout autre ordre. Quoi ! c'est le général An Lou-shan qui a déclenché la rébellion ! L'empereur reste incrédule. Imperturbable, le ministre continue la lecture des dépêches qu'il a reçues. Le 16 décembre, dans la commanderie de Fanyang, An Lou-shan a réuni ses troupes et leur a déclaré son intention de renverser le ministre Yang Kuo-tchong. Le lendemain, sans ordre impérial, il a quitté sa province avec toutes ses troupes, et depuis il se

dirige vers le sud sans rencontrer de résistance. Son cousin, également gouverneur de deux commanderies, s'est rallié à lui.

L'empereur réagit violemment. An Lou-shan est certes le général le plus puissant de l'empire, surtout avec l'aide de son cousin, mais il y a bien d'autres généraux et d'autres troupes fidèles capables de résister. Hsuan-tsong convoque sur-le-champ Ke-shu Han, général d'armée en visite à la cour. Il lui confie la difficile mission de soumettre la révolte. Il met à sa disposition quelque 100 000 hommes. D'autre part, on expédie des courriers dans toutes les préfectures de l'empire afin que la nouvelle soit diffusée jusqu'au plus petit village, avec ordre de résister aussi longtemps que possible. Dans les palais impériaux où on ne connaissait depuis longtemps que l'agitation des fêtes, l'affolement et l'angoisse règnent. Cependant, le Nord-Est est loin, les dépêches rares. L'ignorance et l'incertitude laissent libre cours à l'imagination des politiciens qui prennent déjà leur disposition au cas où la situation empirerait.

Dans les préfectures, surtout celles du Nord, la missive impériale provoque le plus grand désarroi. La paix régnant depuis plus de quarante ans, l'administration avait négligé les dispositifs militaires : garnisons et milices paysannes ne sont guère entraînées et beaucoup de miliciens portés sur les registres manquent à l'appel. Cependant qu'on essaie de réunir le plus d'hommes possible, on fait l'inventaire des dépôts d'armes. Partout c'est la même déception : le nombre requis par l'État est en général complet, mais ce ne sont qu'armes inutilisables, de fabrication hâtive ou rongées de rouille. On ne peut distribuer aux hommes que des bâtons pour se défendre contre l'armée la plus nombreuse et la mieux entraînée de tout l'empire.

À l'annonce de la nouvelle, les paysans en foule viennent se réfugier dans les villes fortifiées : les vieux se souviennent de ce qu'est une armée en campagne, pillage, incendies, récoltes dévastées. Mais à l'approche des rebelles, les gouverneurs de villes doivent se rendre à l'évidence : résister est folie, c'est livrer à un massacre inutile des milliers de gens innocents. Ils envoient en hâte un courrier apporter la lettre de soumission aux rebelles et font ouvrir les portes de la ville. Quelques rares gouverneurs tentèrent de résister ; ils furent mis à mort par les troupes d'An Lou-shan. D'autres, désespérés d'avoir failli à leur serment de fidélité envers l'empereur, vont se pendre aux arbres de leurs jardins.

An Lou-shan avance. Il a bifurqué vers l'ouest et suit le Fleuve Jaune dans la direction de la capitale. Dès le mois de janvier, la capitale de l'Est, Loyang, tombe entre ses mains. Mais Chang-an est située dans un endroit stratégiquement bien défendu : sur les hauteurs du Shansi, elle domine la vallée du Fleuve Jaune. Une seule passe y accède, la passe de Tong-guan. C'est là que le général Ke-shu Han a massé ses troupes,

prêt à défendre jusqu'au dernier soldat le dernier bastion qui protège le Fils du Ciel.

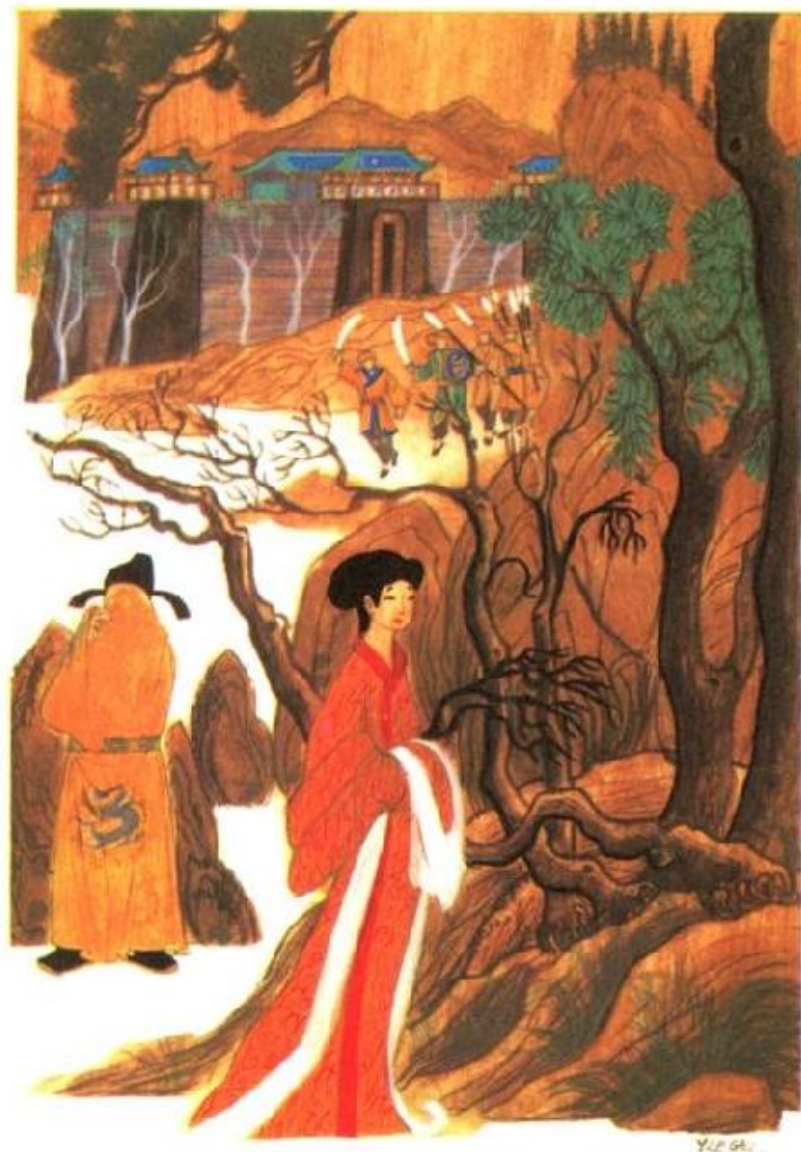
An Lou-shan a atteint la passe de Tong-guan. Pendant des semaines, les deux armées se livrent à des escarmouches innombrables, inventant ruse de guerre sur ruse de guerre. Le général Ke-shu Han fait construire des tentes de feutre qu'il place sur ses chars de guerre. Sur le feutre, il a fait peindre de vives couleurs des tigres et des lions rugissant. Leurs yeux et leurs griffes sont en or qui étincellent au soleil. Lorsqu'au cours d'un engagement les chevaux d'An Lou-shan virent apparaître ces bêtes sauvages, effrayés ils s'enfuirent en désordre. Mais An Lou-shan a compris la ruse. L'été est là, sec et brûlant. La nuit, il fait placer des broussailles sèches sur les chemins que doivent emprunter les chars. Quelques jours plus tard, profitant d'un vent favorable, il y met le feu à l'approche des chars ennemis. Le feu se propage, s'embrase et les chevaux hurlent de terreur ; les soldats battent en retraite, abandonnant les chars en feu. Au bout de plusieurs mois, les deux armées se livrent une bataille régulière. Après un combat acharné, An Lou-shan obtient la victoire décisive : la passe de Tongguan est libre.

Quand l'empereur apprend cette nouvelle, il se sent perdu. Le rebelle vainqueur est à quelques journées de marche de la capitale. Les armées du Palais sont insuffisantes pour soutenir un siège. Il fuit. Il emmène avec lui sa chère concubine Yang Kui-fei, le ministre de gauche Yang Kuo-tchong. Sa garde personnelle lui fait escorte. Les nobles et les fonctionnaires fidèles prennent à sa suite le chemin du sud qui, par les montagnes escarpées, les mènera au riche bassin du Seu-tchouan d'où l'empereur espère partir à la reconquête de son empire.

Le Fils du Ciel en fuite a abandonné sa capitale depuis deux jours. Il s'arrête à Mawei pour y passer la nuit. Mais quel est ce bruit de clameurs et d'armes qui s'entrechoquent ? Le ministre Yang Kuo-tchong sort de la tente impériale pour s'en rendre compte. Les soldats en furie hurlent : « À mort la famille Yang, à mort la famille Yang ! » Car c'est la famille Yang que la voix populaire a rendue responsable de la révolte et du désastre. Les refrains qui courent les rues proclament que l'arrogant ministre et la trop belle concubine ont attiré par leur faste la colère du ciel et que seul leur sacrifice peut sauver l'empire de la catastrophe. Les soldats de la garde personnelle de l'empereur ont accepté cette idée et refusent d'escorter plus loin Yang Kui-fei et Yang Kuo-tchong. Celui-ci, au bruit de ces cris, se sent en danger et tente de se retirer. Mais déjà des soldats se sont précipités sur lui et le percent de coups. Le ministre n'est plus. Mais cette mort ne suffit pas aux soldats : ils réclament la tête de Yang Kui-fei.

Des serviteurs affolés rapportent à l'empereur la cause de la

mutinerie et la mort du ministre. Hsuan-tsong hésite : d'un côté il se sait à la merci de sa garde, la seule protection armée qui lui reste. D'un autre côté, comment se résoudre à livrer aux soldats la très chère Yang Kui-fei ? Les clameurs montent et s'approchent. Hsuan-tsong comprend son impuissance. Parmi le cliquetis des armes et les hurlements des soldats, l'adieu de l'empereur à sa favorite reste silencieux. Hsuan-tsong ramène devant son visage la longue manche de soie de son habit brodé. Yang Kui-fei s'incline devant son seigneur et dénouant son écharpe d'un blanc immaculé, va se pendre à un arbre du chemin.



Hsuan-Tsong ramène devant son visage la longue manche de soie de son habit.

Jamais l'empereur Hsuan-tsong n'oubliera la belle aux sourcils en antenne de papillon dont la mort tragique n'eut pour témoins qu'une forêt sauvage et des soldats révoltés. Inconsolable, il abandonne le trône à son fils pour se livrer à ses souvenirs et à sa douleur.

Quelques jours plus tard, Chang-an tombe aux mains des rebelles. Ce sont trois jours d'un épouvantable massacre. An Lou-shan livre les palais impériaux au pillage : des trésors incomparables sont piétinés, des merveilles architecturales brûlées, la plupart des concubines exécutées ainsi que ceux dont la famille a suivi l'empereur dans sa fuite. Les greniers sont pillés, les habitations incendiées, la campagne ravagée. La terreur s'installe dans la capitale du luxe et de la prospérité.

An Lou-shan se nomme empereur et s'arroge tous les privilèges impériaux. Pour en imposer à son entourage, et prouver qu'il est bien le nouveau Fils du Ciel, il offre un grand banquet. À cette occasion, il veut montrer les célèbres éléphants dansants de Hsuan-tsong. Il déclare à ses invités : « Depuis que j'ai pris l'empire, rhinocéros et éléphants sont accourus des mers du Sud. Dès qu'ils me voient, ils me saluent et ils dansent. Même les animaux savent que j'ai reçu le Mandat Céleste, combien plus les hommes devraient-ils le savoir. » À la fin du banquet, les animaux sont amenés en présence des convives. La musique retentit. Ô stupeur ! les éléphants immobiles dardent un regard de flamme sur l'usurpateur. Furieux, An Lou-shan les fait conduire dans une grande fosse où les malheureuses bêtes sont la proie des flammes.

Cependant qu'An Lou-shan se laisse aller aux délices impériaux, le pays est ravagé par la guerre. Armées fidèles et rebelles sillonnent le nord de la Chine, dévastant tout sur leur passage. Les paysans fuient vers le sud du Fleuve Bleu où la guerre ne sévit pas encore. An Lou-shan ne fait rien, n'organise rien. Il ne pense plus qu'à lui-même. Son corps s'est encore alourdi, il devient peu à peu aveugle et sa cruauté ne connaît plus de bornes. Quiconque lui cause le moindre désagrément périt par la bastonnade. L'insatisfaction grandit dans son entourage. Après plusieurs attentats manqués, deux généraux se mettent d'accord pour reprendre la révolte en main. Un soir, ils surgissent dans la tente d'An Lou-shan et sans mot dire, lui tranchent la tête. Le malheureux général aveugle ne vit même pas le visage de ses assassins.

Après la misérable fin d'An Lou-shan, la rébellion dura sept ans. Quand le fils de Hsuan-tsong reprit le pouvoir, l'empire était méconnaissable : des millions de gens morts, des milliers d'hectares en friche, plusieurs provinces devenues indépendantes, les villes en ruine, l'armée inexistante, l'économie désorganisée, et de plus, aux frontières, les tribus barbares prêtes à profiter du désordre. Malgré les

efforts des empereurs, l'étendue du désastre provoqué par la rébellion d'An Lou-shan était telle que jamais plus l'empire chinois ne retrouva la prospérité du temps de Hsuan-tsong. Ce règne, malgré sa fin tragique, reste pour les Chinois, l'âge d'or de leur histoire impériale.



Yue Fei, le patriote

(12^e siècle)



AR un beau matin de l'année 1104, sur les rives du Fleuve Jaune, les paysans labouraient leurs champs et l'odeur amère de la terre fraîchement retournée s'élevait dans l'air pur. Une vieille femme accourut soudain, trottinant et toute excitée.

« Yue He, Yue He ! Ta femme vient d'accoucher ! Un garçon. Viens vite ! » criait-elle.

Trois jours plus tard, Yue He recevait ses amis pour fêter ce grand événement. Il avait déjà quarante ans et c'était son premier enfant. Il fut appelé Fei. Tous étaient en train de le féliciter lorsqu'un bruit de tonnerre se fit entendre. Ils levèrent les yeux : pas un nuage au ciel. Le bruit s'amplifiait, des cris affolés retentirent : « Le fleuve ! le fleuve !... » Sous la pression des eaux, une digue du Fleuve Jaune avait cédé : les eaux en furie se déversaient avec violence sur les champs et les villages. En quelques instants, tous les invités avaient fui. La cour de la maison se remplissait peu à peu d'eau. Yue He s'était emparé de quelque argent, avait mis sa femme sur ses épaules et s'appêtait à fuir, lui aussi, quand il aperçut, flottant dans la cour, une vasque à lotus. Elle était justement vide et assez grande pour que sa femme puisse s'y accroupir, l'enfant dans les bras. Malgré le poids, la vasque de terre cuite continua à flotter. Il était temps : l'eau atteignait déjà un mètre de profondeur. Yue He s'accrocha des mains au rebord et se laissa porter. Entraîné en tous sens par le courant violent, il se

fatigue vite. Soudain, ses mains lâchèrent prise, il poussa un cri, son corps tourbillonna deux fois et disparut dans les vagues. Madame Yue se mit à sangloter et s'endormit, épuisée par les émotions.

Quand elle se réveilla, elle ne vit autour d'elle qu'une immense étendue d'eau d'où émergeaient quelques arbres. Comment reconnaître où elle se trouvait ? Après qu'elle eut ainsi flotté deux jours au gré des vagues, la violence du courant diminua, elle put distinguer une rive du fleuve déchaîné. Par chance, la vasque s'engagea dans un bras du fleuve et s'approcha d'un village qui avait échappé à l'inondation. Des paysans l'aperçurent et l'attirèrent à la rive avec une longue gaffe. Un attroupement se forma aussitôt autour de la mère éplorée. Le hobereau du village, qui faisait sa tournée, s'approcha lui aussi de la pauvre femme, lui demanda d'où elle venait. Ayant écouté sa triste histoire, il lui proposa de venir habiter chez lui en attendant d'avoir des nouvelles de son mari.

Madame Yue s'installa donc chez Monsieur Wang Ming, l'homme le plus riche et le plus instruit du Village de la Licorne. Quelques jours plus tard, Wang Ming, qui s'était renseigné, lui apprit que son village natal avait été complètement détruit par l'inondation et qu'on n'avait retrouvé nulle part la trace de son mari. Devant les sanglots de la pauvre femme qui ne savait plus où se réfugier, Wang Ming s'attendrit et la garda chez lui.

Six années ont passé. Yue Fei jouait toute la journée avec Wang Gui, le fils de Wang Ming qui avait un an de moins que lui et deux autres garçons des notables du village. Wang Ming décida qu'il était temps de les instruire et engagea un instituteur chez lui. Malheureusement, les trois gamins n'avaient qu'une envie, celle de s'amuser. Ils se moquèrent tellement de leur professeur, lui jouèrent tant de qu'à la fin le professeur, excédé, donna sa démission. Les quatre enfants, libérés de cette contrainte, s'ébattirent à nouveau dans la campagne. Seul, Fei regretta le départ du précepteur, car il aimait bien apprendre.

À cette époque, il vivait dans une petite maison avec sa mère. Leur vie était difficile ; jour et nuit, madame Yue tissait et brodait pour les femmes riches du village. Fei essayait de se rendre utile, allait chercher des herbes et du bois dans la forêt. Le soir, il aurait voulu apprendre à écrire les caractères, mais sa mère n'avait pas d'argent pour acheter du papier. Un jour, Fei eut une idée. Il alla sur les bords du fleuve, remplit un panier de sable et le remporta chez lui. Il l'étendit dans la cour et se mit à écrire avec une baguette de saule bien taillée. Sa mère lui donnait des leçons, mais il eut vite fait d'apprendre tout ce qu'elle savait.

C'est alors que Zhou Tong arriva au Village de la Licorne. Zhou Tong était un homme célèbre pour ses talents militaires et littéraires. Il avait lutté avec beaucoup d'habileté et de courage contre les

Mongols qui tentaient régulièrement d'envahir la Chine. Maintenant, la guerre était finie : la Chine avait cédé une partie de son territoire et accepté de signer un traité. Sentant la vieillesse venir, Zhou Tong se décida à rendre visite à son vieil ami Wang Ming, du Village de la Licorne. Les deux amis, qui ne s'étaient pas vus depuis très longtemps, se retrouvèrent avec joie.

Wang Ming, qui vivait retiré de la vie politique, demanda à Zhou Tong des nouvelles de la capitale :

« Hélas, mon frère, j'ai traversé des campagnes désolées, ravagées par la guerre. J'ai vu les paysans travailler nuit et jour pour réparer les digues, remettre en état les champs. J'ai vu des villages entiers, fuyant l'inondation, errer sur les routes, à la recherche d'un lieu où s'arrêter. Puis je suis arrivé à Kaifeng, notre capitale. Le nouveau ministre ignore la situation des campagnes. Il se fait construire un palais magnifique, il a augmenté les impôts. Il a même oublié que les Mongols sont aux portes de la Grande Muraille. Les hommes intègres et clairvoyants qui lui faisaient des remontrances sont tous en prison ou exécutés. Quand j'ai vu tout cela, mon frère, j'ai secoué la poussière de mes souliers sur cette ville qui va à sa perte et j'ai décidé de finir mes jours, tranquillement, près de toi. Hélas, la dynastie Song et le Fils du Ciel sont bien en péril. »

Le lendemain, Wang Gui et ses petits amis vinrent présenter leurs respects au vieillard. En voyant leur air éveillé et leur robuste constitution, Zhou Tong demanda où en était leur instruction. Wang Ming, peu fier des enfants, lui raconta la triste aventure du précepteur. Zhou Tong écouta, plissa les yeux, jeta un bref coup d'œil sur les intéressés et dit :

« Mon frère accepterait-il que je leur donne des leçons ? »

Avant de se rendre à leur première leçon, les trois enfants allèrent chercher, qui un bâton, qui une barre de fer, qui un long bambou. C'est avec ces armes cachées sous la table qu'ils accueillirent leur nouveau maître.

— Petit Wang Gui, veuillez commencer la lecture, ordonna Zhou Tong.

— Pourquoi moi et pas Zhang Xiang ? s'écria Wang Gui en brandissant son bâton.

Mais il n'avait pas eu le temps de le lancer que le vieux maître s'en était emparé et tenant fermement le garçon d'une main, lui appliquait de l'autre une solide correction. Ce que voyant, les deux autres enfants firent, subrepticement, disparaître leurs armes par la fenêtre. Dès lors, les trois garçons craignirent leur maître et furent aussi sages que possible. Fei, qui n'habitait pas loin de la salle de classe, venait aussi souvent qu'il pouvait profiter des leçons. Pendant des heures, il restait debout derrière la fenêtre, caché, pour suivre les cours.

Quelques mois plus tard, un ami vint voir Zhou Tong pendant la classe. Celui-ci laissa les garçons avec un devoir à faire et sortit bavarder. Profitant de l'absence du maître, Fei, qui comme d'habitude était derrière la fenêtre, entra et demanda les devoirs à ses petits camarades.

« Toi qui es si fort, fais donc les devoirs. Nous, on va s'amuser. » Et ils s'enfuirent.

Resté seul, Fei fit tranquillement les devoirs et se mit à regarder quelques livres du maître qui traînaient sur sa table.

« Le maître arrive, pars, pars vite ! »

Yue Fei sauta par la fenêtre juste avant que Zhou Tong n'entrât dans la salle. Il regarda les devoirs, puis les enfants, avec surprise : tout était parfait, mais il ne reconnaissait guère l'écriture brouillonne de ses élèves.

— Qui est venu pendant mon absence ?

— Personne, dit Zhang Xiang.

— Notre frère cadet Yue Fei, répondit Wang Gui.

— Va le chercher, dit le maître.

Yue Fei, tremblant, vint en présence du maître. Celui-ci l'interrogea longuement, apprit son histoire et s'assura de la vivacité de son esprit.

« Va chercher ta maman, dit-il enfin. »

Madame Yue vint saluer Zhou Tong.

« Madame Yue, lui dit-il, vous savez que je n'ai pas de fils. Yue Fei est un garçon plein d'avenir, je voudrais lui transmettre ce que j'ai appris au cours de mon existence. Me permettez-vous de le choisir comme fils adoptif ? » Madame Yue, très flattée d'un tel honneur, accepta aussitôt. Dès lors, Fei suivit les cours avec les trois enfants. Quand ils eurent dix ans, Zhou Tong commença à leur enseigner l'art militaire. Exercices de force et d'adresse succédaient à la récitation des classiques et aux leçons d'histoire. Parfois, le maître les emmenait se promener dans la montagne et visiter les temples. Il leur disait alors :

« Regardez, mes enfants, comme notre pays est beau et riche. Tout ce que vous aurez appris, il faudra l'utiliser au service de la patrie pour protéger les terres de vos ancêtres. L'Empire Céleste est menacé. Mais il ne faut jamais qu'un barbare foule en conquérant le sol de l'Empire du Milieu. »

Quelques années plus tard, Zhou Tong considéra que ses élèves étaient capables de se présenter avec succès au grand concours militaire de la province que présidait le préfet Li Chun. Le concours était très impressionnant : sous un dais siégeait le préfet entouré des mandarins civils et militaires ; les meilleurs jeunes gens de la province s'y étaient donné rendez-vous et une foule nombreuse assistait sur des gradins aux compétitions.

Les quatre amis s'étaient inscrits au tir à l'arc. Quand ce fut le tour

de Wang Gui, il s'avança jusqu'à la tribune officielle, salua jusqu'à terre le préfet et demanda à tirer en même temps que ses deux camarades. Normalement, les jeunes gens se plaçaient à 80 pas de la cible. Ils demandèrent de se placer à 150 pas. Leurs trois flèches partirent en même temps : on entendit un seul sifflement, puis un choc sourd : les trois flèches vibraient dans le mille. Li Chun félicita les jeunes gens et leur demanda le nom de leur professeur.

« Zhou Tong ! s'exclama-t-il ! Est-il possible qu'il soit ici ? Allez donc chercher mon honorable ami. »

Zhou Tong arriva à la tribune officielle suivi de Yue Fei. Après les salutations d'usage, Zhou Tong le présenta comme son fils adoptif et son meilleur disciple.

« Voyons, dit Li Chun. »

Zhou Tong fit placer la cible à 240 pas, et dit à Fei de tirer neuf flèches de suite. Fei se concentra un instant, salua son maître puis, coup sur coup, il décocha ses neuf flèches. À chaque fois, les bravos et les cris crépitaient de plus en plus fort. Li Chun se fit apporter la cible. Il n'y avait qu'un seul trou, juste au centre : les neuf flèches s'y étaient fichées les unes après les autres.

Li Chun félicita chaleureusement Yue Fei, brillant vainqueur de la compétition. En cadeau, il lui offrit un magnifique cheval blanc, si sauvage que seul Fei réussit à le monter. Il lui proposa également sa fille en mariage.

Le maître et ses quatre disciples retournèrent au Village de la Licorne. Dans l'euphorie de la victoire, Zhou Tong oublia son âge et galopa sans répit à la suite des jeunes gens. Arrivé chez lui, il s'allongea tout en sueur. La fièvre le prit et il dut s'aliter. Yue Fei le soignait comme son père. Comprenant qu'à son âge, il ne pouvait espérer guérir, le vieux maître garda auprès de lui le jeune Fei et lui donna ses derniers conseils :

« Mon fils, lui dit-il d'une voix faible, n'oublie pas ce que je t'ai appris. La Chine est en danger. Les Mongols sont à nos portes. Ton destin sera grand, fais que je sois toujours fier de toi. Jure que jusqu'à la mort ta devise sera : « Fidélité à la patrie. »

Le mourant se redressa légèrement pour voir les lèvres tremblantes du jeune homme prononcer : « Je le jure », puis retomba lourdement sur son lit. Zhou Tong était mort.



Noir, en l'année 1126, le roi des Mongols tient conseil. Le général Hamiqi qui revient de la cour de Chine, fait son rapport. La cour des Song est en émoi : le vieil empereur vient d'abdiquer en faveur de son fils. Le Premier ministre nommé par le nouvel empereur est prêt à collaborer avec les Mongols. Les temps sont propices, il faut agir vite. Pour les Mongols, agir vite est facile. Toute l'année, les cavaliers sont sur le pied de guerre. À l'appel de leur roi, ils brandissent leurs arcs, prennent quelques vivres, forment les bataillons et sont prêts au départ. L'armée mongole s'ébranle.

Aussitôt, les espions chinois partent au grand galop annoncer la nouvelle aux villes des frontières. Derrière la Grande Muraille, la forteresse de Luzhou s'organise en vue d'un siège. Le gouverneur de Luzhou sait que la garnison de la Muraille ne pourra retenir longtemps une véritable armée mongole ; il sait aussi que ses troupes sont trop faibles pour livrer victorieusement bataille. Il s'agit de retarder l'avance de l'ennemi pour laisser le temps aux armées impériales de venir à son secours. On rappelle les paysans à l'intérieur des murailles ; on remplit les greniers et les puits ; les troupeaux sont placés entre la muraille extérieure et la muraille intérieure. Sur les remparts, les combattants font provision d'huile, de pierres et de flèches. Quand le tourbillon de poussière annonciateur des cavaliers mongols surgit à l'horizon, Luzhou est prêt à combattre.

Le siège dure un mois. Toutes les nuits, les jeunes Mongols montent à l'assaut des murailles sur leurs grandes échelles : ils sont repoussés, arrosés d'huile bouillante, de pierres ou de flèches. Pourtant, par une nuit sans lune, Wushu, leur général, parvient à les faire entrer dans les douves et une dizaine d'entre eux arrivent à se glisser par les égouts de l'autre côté de la muraille extérieure. Ils surprennent les soldats chinois qui gardaient la porte et réussissent à l'ouvrir. Les soldats mongols, tels un fleuve, s'engouffrent à l'intérieur de la ville. Le gouverneur de la forteresse meurt en combattant. La citadelle est prise.

Les Mongols continuent leur route vers le sud. Leur objectif, c'est Kaifeng, la capitale des Song, qui se trouve sur la rive sud du Fleuve Jaune. À la cour des Song, l'anarchie règne. Le Premier ministre est un traître ; il affirme que les Mongols n'oseront pas descendre jusqu'à la capitale. Quand ils s'en approchent, il est trop tard pour organiser la défense. Aucun des deux empereurs, ni le père, ni le fils, n'a jamais fait la guerre ; ce sont des lettrés amoureux de peinture, de fleurs et d'oiseaux. Devant l'imminence du danger, ils se réfugient au fond de leur palais et implorent les dieux et leurs ancêtres de venir à leur secours.

L'armée mongole a atteint le Fleuve Jaune. Les sentinelles qui gardent la capitale voient s'élever sur l'autre rive les rondes tentes

blanches et respirent avec le vent du nord les effluves du mouton grillé. Passeront-ils le fleuve ? L'hiver arrive. Le vent du nord, froid et coupant, transperce les sentinelles qui n'ont pas encore reçu leur uniforme d'hiver. Sous leur cuirasse de fer recouverte de neige, ils tremblent de froid. Leur seule distraction est de regarder de l'autre côté les Mongols, avec leurs casaques de fourrure, leurs bottes de feutre et leur bonnet rond orné d'une queue de renard. Ils sont très actifs : ils construisent des bateaux. Mais la nature elle-même favorise les envahisseurs : le fleuve gèle. Quand la glace est assez solide, Wushu lance ses soldats à l'assaut. L'armée Song, malgré sa détermination farouche, est bousculée sous l'élan des chevaux. Kaifeng est investi.

Les empereurs ont réuni les mandarins civils et militaires. Ils écoutent leurs avis. Les uns veulent attaquer, les autres résister en attendant les renforts des provinces. Le Premier ministre, qui joue double jeu, déclare :

« Les Mongols ne désirent qu'une chose : l'or et les trésors impériaux. Faisons-leur de somptueux cadeaux et ils s'en iront. »

Cette solution pacifique plaît aux empereurs. Un convoi est préparé avec quelques chars d'or, mille rouleaux de soie brodée et cent danseuses du harem impérial. Le Premier ministre, précédé de ces cadeaux, se dirige vers le camp ennemi. Le roi mongol le reçoit sèchement, et pose ses conditions :

« Avant une semaine, il me faut un million de pièces d'or, 100 000 rouleaux de brocart, et j'exige que l'empereur des Song me cède tout le territoire au nord du Fleuve Jaune. Si vous réussissez à obtenir cela pour moi, vous serez bien récompensé. »

Le délai expire : les empereurs n'ont pas trouvé assez d'or dans la capitale. Les Mongols attaquent. La muraille extérieure résiste mal à leur assaut fougueux. À cette nouvelle, les empereurs retirent leurs vêtements impériaux, mettent des habits de deuil. Au plus profond de la cité impériale, les cheveux épars, ils demandent aux divinités de sauver la dynastie Song. Il est trop tard. Les cavaliers barbares sont dans la ville. Malgré la résistance farouche du peuple et des soldats, ils approchent du palais. Les généraux fidèles et les ministres intègres se jettent dans le fleuve pour ne pas voir la déchéance des Fils du Ciel.

Les deux empereurs sont faits prisonniers. Tout le harem impérial, les femmes et les enfants sont envoyés en long convoi dans le Nord. Le prince héritier est séparé des autres et gardé comme otage. Les deux empereurs sont placés dans une grande cage installée sur un char. C'est sous les yeux de leur peuple en larmes qu'ils abandonnent la terre de leurs ancêtres. Les Mongols pillent Kaifeng : les chars se remplissent de trésors inestimables entassés pêle-mêle. Vaisselle, soieries, mobiliers, armes précieuses prennent le chemin de la steppe.

Un lourd silence de mort règne sur la ville après le départ des barbares.

La dynastie des Song du Nord est morte. La dynastie des Song du Sud commence. Car la Chine est grande. Rien n'est perdu. Au sud du fleuve Yang-Tseu, un prince impérial organise la défense, au nom des empereurs prisonniers. Dans Hangzhou, la nouvelle capitale, hommes de guerre et lettrés de valeur viennent proposer leurs services pour reprendre la capitale et sauver les Fils du Ciel.

Yue Fei a lui aussi appris la catastrophe. Il décide de rejoindre Hangzhou et de lutter contre l'envahisseur. Sa mère lui fait ses adieux :

« Avant de partir, mon fils, saluez l'autel du Ciel et de la Terre, saluez vos ancêtres et saluez votre maître Zhou Tong. Maintenant, agenouillez-vous et défaites vos vêtements. Je vais graver sur votre dos ces quelques mots : « Fidélité à la patrie », ceux mêmes que vous fit prononcer votre vénéré maître en mourant. Jamais vous ne trahirez la dynastie Song ni ceux qui vous ont élevé. »

Madame Yue prend un pinceau et écrit ces mots sur le dos de son fils agenouillé devant elle ; avec une épingle, elle fait pénétrer l'encre afin qu'elle reste gravée à jamais. Puis elle relève son fils, le salue, car il est désormais soldat de l'empereur, et le laisse partir.



À la suite de la mort des empereurs prisonniers, Gao, prince de la famille impériale, monta sur le trône de la dynastie Song. Il établit sa capitale à Hangzhou et y organisa la résistance. En apprenant l'arrivée de Yue Fei, dont il connaissait la réputation de vaillance, il le convoqua aussitôt. Il le nomma colonel sous les ordres du général Suo, lui montra les portraits du roi des Mongols et de son général Wushu et l'envoya au Quartier Général. Là, Yue Fei passa en revue des troupes, choisit mille vigoureux soldats et partit avec eux en avant-garde.

Il arriva un jour à la montagne appelée Montagne aux Huit Replis. Un seul chemin la traversait, il était tortueux, encadré de hauts rochers et surmontés de bois.

« Si on pouvait attirer l'armée mongole dans ce traquenard, même avec notre petite troupe, nous pourrions leur infliger une défaite, pensa Fei. »

Il fit venir Ji, un de ses officiers et lui expliqua son plan : « Il faut simplement que tu les attires dans le chemin.

Moi je prépare l'embuscade. Voici cinquante hommes, quand vous

vous rapprocherez, frappe le gong. »

En effet, l'année mongole n'était pas loin. Après la prise de la capitale, Wushu avait fait reposer ses troupes quelque temps, puis il avait continué sa route vers le sud. Il avait rencontré peu de résistance ; quelques bandes isolées qui n'avaient guère retardé sa marche. Il avait ensuite appris que Gao était monté sur le trône et avait levé une armée pour le combattre. Il avait donc envoyé cinq mille hommes en avant-garde pour se rendre compte de la situation. Ces hommes se trouvaient alors aux pieds de la Montagne aux Huit Replis. Ils venaient à peine de monter leurs tentes que Ji et ses quelques soldats surgirent de derrière les collines, au trot. Sans se méfier, les Mongols partirent arraisonner ces Chinois imprudents. Les soldats de Ji se défendirent vaillamment, tout en cédant graduellement du terrain. Lorsqu'ils furent bien engagés dans la montagne, ils firent volte-face et s'enfuirent. Les soldats mongols, furieux de voir disparaître leur proie, se lancèrent à leur poursuite. Erreur fatale. Un coup de gong, et une grêle de flèches s'abattit sur eux, suivies de lourdes pierres qui roulaient du haut des escarpements. Impossible de voir un seul ennemi. En toute hâte, le chef donna l'ordre de se replier, mais trois mille Mongols restèrent sur le terrain.

Le lendemain, Fei se lança lui aussi à la poursuite de l'avant-garde mongole qui fuyait. Il atteignit ainsi le pied de la Montagne du Dragon Vert. Pendant que ses soldats installaient le campement, Fei et Ji inspectèrent les lieux. La Montagne du Dragon Vert était encore plus sauvage et dangereuse que la Montagne aux Huit Replis. Pourtant, la seule route que pouvaient prendre les Mongols passait par là. Cette route suivait un défilé qui semblait taillé à la hache, tant les rochers qui la bordaient étaient escarpés. À gauche, se trouvait un plateau boisé. À droite coulait un torrent impétueux qui jaillissait en gerbes sur les rochers. D'un coup d'œil, Fei apprécia la configuration du terrain et sa décision fut prise.

« Nous attendrons l'ennemi ici. Wushu n'aime pas être battu. Il va sûrement envoyer bientôt de nouvelles troupes pour se venger de l'affront qu'il a reçu. Que 200 soldats disposent des herbes sèches et des branches mortes des deux côtés de la route, devant le défilé. Arrosez-les d'essence, allez chercher des flèches incendiaires et des engins explosifs. Que deux cents soldats montent sur le plateau à gauche du défilé et y préparent des provisions de pierres et de projectiles de toutes sortes. »

Puis il prit deux cents soldats avec lui, remonta de quelques centaines de mètres le torrent. Il leur fit remplir de gros sacs de terre et de sable. À un endroit où le torrent était peu large, il construisit un barrage. Tous les sacs restèrent accrochés par des cordes que l'on attacha aux arbres de la rive.

À la tombée du jour, les troupes mongoles envoyées en renfort atteignirent la Montagne du Dragon Vert. Leur chef Zan fit monter le camp : il était tard, les soldats étaient fatigués de leur marche rapide et la montagne semblait difficile à franchir.

« Il faut qu'ils entrent maintenant, s'écria Fei qui les regardait s'installer du haut de la montagne. Je m'en charge. »

Et de piquer des deux vers le camp ennemi. Il arrêta son cheval au milieu des yourtes et cria :

« Que Zan ose se montrer et se mesurer avec moi ! »

Zan revêtit en hâte sa cuirasse et sortit à sa rencontre. C'était le premier ennemi qu'il voyait depuis le départ de Kaifeng. Furieux de l'audace de Fei, il voulait lui montrer la force d'un chef mongol. Fei se mesura à lui ; après plusieurs échanges, Zan appela ses officiers à son secours. Fei était entouré d'ennemis, mais il luttait avec tant d'adresse et de précision qu'il fut bientôt protégé par un mur de cadavres.

« Si tu es un vrai général, ose donc me suivre ! »

Fei cabra son coursier, bondit par-dessus les morts, brisa l'encerclement et, dans un tourbillon, disparut dans la montagne.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous n'êtes pas capables de maîtriser un seul de ces diables Song. Poursuivez-le. En représailles, je raserai cette montagne et j'exterminerai les Song ! »

Oubliant leur fatigue et l'heure tardive, les soldats mongols obéirent à leur chef et s'élancèrent dans la montagne. Tout se déroula selon le plan prévu par Yue Fei. Les ennemis ayant pénétré dans le défilé, ils entendirent un grand bruit derrière eux : les soldats Song envoyaient des flèches incendiaires et des brandons allumés sur les fagots de bois. En un instant, le ciel s'éclaira d'une lueur sinistre ; la fumée rabattue sur les assaillants leur piquait les yeux ; les chevaux devenus fous, s'emballaient et piétinaient leurs cavaliers ; les soldats, dans la panique se blessaient mutuellement. L'incendie gagnait du terrain, les flèches brûlantes pleuvaient toujours. Fuyant le feu, Zan aperçut soudain le torrent :

« Nous sommes sauvés, tous au torrent », hurla-t-il.

À ces mots, les soldats reprirent espoir et se jetèrent dans les eaux glacées, malgré le courant. Partout, ils se désaltéraient et faisaient boire leurs montures, insouciants du danger qui les menaçait.

Quand une bonne partie des ennemis encore vivants se trouva dans le lit du torrent, Fei frappa quelques coups de gong. À ce signal, les soldats Song postés près du barrage, tirèrent les cordes qui retenaient les sacs et libérèrent les eaux. Celles-ci se déversèrent en grondant par la brèche, dévalèrent la pente, culbutant et submergeant les ennemis. Fuyant le feu et les eaux déchaînées, les rescapés s'engagèrent dans le chemin à la suite de Zan.

— Général, le défilé se resserre, annonça une estafette. Je ne sais si

on peut passer.

— Que l'on puisse ou non passer, il faut avancer, répliqua Zan.

Les troupes mongoles, lasses et démantelées, pénétrèrent dans les gorges. Ils y furent accueillis par une pluie de pierres et de rochers tombés du ciel. Zan, sans plus se soucier de ses soldats, s'enfuit au grand galop. La nuit était tombée, il sortit enfin du défilé. Pensant qu'il n'y avait personne, il descendit de cheval et s'assit sur une pierre. Il y fut rejoint par quelques dizaines de cavaliers qui avaient réussi à échapper au traquenard. Tous se lamentaient sur le désastre quand des torches apparurent autour d'eux. Ils étaient encerclés par les troupes ennemies. À bout de forces, désespéré, Zan se rendit et fut fait prisonnier avec les quelques officiers qui lui restaient.

Après ce succès, Yue Fei continua victorieusement sa marche vers le nord, suivi par toute l'année Song. Les Mongols se replièrent prudemment au nord du Fleuve Jaune. Quelques mois plus tard, Kaifeng, la capitale, était aux mains des Chinois.



Pendant quinze années, Yue Fei guerroya avec ardeur contre les Mongols. Il devint rapidement général, puis général en chef, enfin maréchal. Avec quelques amis, aussi patriotes que lui, il rêvait de bouter les Mongols au-delà de la Grande Muraille. Mais, pour faire la guerre, il faut des soldats, des vivres, de l'argent. Pour gagner une guerre, il faut être soutenu par son gouvernement. Or, l'empereur Gao, la cour et les classes dirigeantes se souciaient peu d'avoir abandonné aux Mongols le nord du pays. Dans Hangzhou, sa nouvelle capitale, bâtie sur les bords poétiques du Lac de l'Ouest, l'empereur Gao menait une vie agréable, loin des soucis de la politique et de la guerre. Rien dans ce pays, fertile et riant, ne rappelait la guerre, rien ne rappelait que les barbares occupaient le nord du pays et l'ancienne capitale.

Yue Fei, cependant, continuait de lui envoyer du front des messages : il lui rappelait les conditions misérables du peuple occupé, lui rappelait son devoir de ne pas abandonner son pays aux envahisseurs ; il lui demandait des troupes, de l'argent, des ordres précis ; il promettait la victoire à ce prix. Peu à peu, l'empereur Gao se lassa de ces reproches voilés et de cette guerre qui n'en finissait plus. Le Premier ministre, jaloux du prestige incommensurable dont jouissaient parmi le peuple les exploits de Yue Fei, décida de profiter de cette impatience.

« Votre peuple est las de la guerre, répétait-il constamment à

l'empereur. Le trésor est vide. Les soldats désertent. À quoi bon continuer la guerre ? Signons un traité de paix avec les Mongols. Quand nous serons plus forts, nous reconquerrons le nord. »

L'empereur Gao se laissait bercer par ces douces paroles de paix. Chaque fois que des messagers apportant des nouvelles de l'armée venaient troubler ses plaisirs, son visage se faisait plus sombre et impatient :

« Allez voir le Premier ministre, répondait-il invariablement. »

C'est ainsi qu'un jour, Yue Fei, qui avait établi son Quartier Général au sud du Fleuve Jaune, reçut une première missive impériale. Il s'agenouilla devant l'édit qui disait :

« Le Fils du Ciel ordonne que le maréchal revienne sans délai à la capitale. »

Yue Fei tardait à partir. Dix fois de suite, il reçut l'ordre du Fils du Ciel sans obéir. Il hésitait. Tous ses amis lui disaient qu'à la cour il courrait de grands dangers, tous savaient que l'empereur et la cour étaient las de cette guerre et que Yue Fei était pour tous l'âme de la résistance. Malgré une onzième missive, ils lui dirent :

— Le moment est propice. Attaquons sans tarder les Mongols. Rejetons-les au-delà de la Grande Muraille. Il sera toujours temps ensuite de se rendre à la capitale.

— Mes frères ont raison, dit Yue Fei. Mais comment oserai-je désobéir à un édit impérial ? Venez, mes amis, buvons à notre séparation, car nul ne sait si je reviendrai vivant de la capitale. Voici des années que nous luttons ensemble vaillamment, sans défaillance pour le salut de la patrie. Le moment est venu de nous dire adieu. Qu'importe, ai-je jamais craint de mourir pour la dynastie Song ?

10 000 années de vie à l'empereur Gao !

À ce moment, un messenger impérial arriva avec une douzième missive :

« Si le maréchal ne vient pas immédiatement, il sera considéré comme un rebelle. »

Yue Fei se releva, embrassa ses vieux compagnons, et leur dit adieu. Alors, son fils, Yue Yun, qui, malgré sa jeunesse, s'était déjà fait remarquer comme un brillant capitaine, digne de son père, s'agenouilla devant lui :

« Je demande humblement l'autorisation de suivre le maréchal à la capitale, dit-il. Que mon sort soit celui de mon père. »

Sur le passage du maréchal, la population pleurait : son défenseur s'en allait et, avec lui, l'espoir d'échapper à la domination mongole. Yue Fei cheminait depuis quelques jours quand il vit venir à sa rencontre une petite troupe armée.

« Êtes-vous le maréchal Yue ? Ordre de l'empereur. »

Yue Fei s'agenouilla sur le chemin pour écouter le message du Fils

du Ciel.

« Le maréchal Yue n'est pas digne de sa fonction. Il n'a pas encore repoussé les ennemis. Il ne songe pas au salut de l'Empire du Milieu. Qu'il soit arrêté. »

En entendant ces mots, Yue Yun brandit son épée et s'avança d'un air vengeur vers les soldats. Son père l'arrêta d'un geste.

« Inutile, mon fils. Mieux vaut finir mes jours à l'instant. » Ce disant Yue Fei dégaina. Mais les quatre généraux qui l'accompagnaient se précipitèrent et retinrent son bras. Yue Fei fut alors placé par les sbires du ministre, les mains liées, dans une cage de bois, comme un vulgaire prisonnier.

À Hangzhou, Yue Fei et son fils furent secrètement emprisonnés dans un temple. Nul n'osait parler de lui. Le ministre lui-même instruisit son procès à huis-clos. Ironie du sort, Yue Fei, qui depuis quinze ans ne faisait que lutter contre les Mongols, qui ne rêvait que de libérer le nord et de rendre à la Chine sa gloire militaire d'antan, Yue Fei était accusé de lenteur dans la conduite de la guerre.

Malgré la persuasion de ses juges, malgré la torture physique et morale, malgré les promesses et les menaces, jamais Yue Fei ne s'avoua coupable d'un tel crime. C'était trop demander à un ardent patriote. Un jour, il écrivit sa confession. Il y racontait brièvement ses campagnes et précisait qu'il allait lancer une grande offensive contre les Mongols lorsqu'il avait reçu l'ordre de l'empereur.

« Le Ciel est impartial, écrivait-il, lui seul sait la part de la calomnie dans le destin infamant qui m'est infligé. Je ne suis coupable d'aucun crime envers la dynastie Song. Si l'on veut ma mort, qu'on me tue. Jamais je n'avouerais. »

Quelques mois après le départ de Yue Fei, Bao, un de ses généraux, se rendit à la capitale pour prendre des renseignements sur le sort du maréchal. Personne dans la ville n'osait lui dire où celui-ci était enfermé. Seul un vagabond finit par lui glisser à l'oreille le nom du temple où Yue Fei était emprisonné. Bao s'y rendit, acheta les gardiens et pénétra dans la cellule du prisonnier. Ému de le revoir, Yue Fei lui demanda des nouvelles du front, de sa femme, de ses amis. Bao lui raconta tout ce qu'il savait sur la guerre, tout ce qu'il avait appris à son sujet dans la capitale.

« Le maréchal est perdu, dit-il. La cour veut sa mort. Nul autre que lui-même ne peut le sauver. »

Puis Bao se rapprocha de Yue Fei et lui parla confidentiellement à l'oreille. Devant les signes de dénégation du prisonnier, il se releva d'un air étonné et s'exclama :

— Est-il possible que le maréchal n'accepte pas de s'en aller avec moi ?

Il se tourna alors vers Yue Yun et lui dit :

— Le fils du maréchal est encore jeune. Il acceptera bien de sortir d'ici ?

— Si le maréchal refuse de partir, répondit Yun, comment oserai-je le quitter ?

Voyant que les deux prisonniers refusaient son aide, Bao sortit de son baluchon une cruche de vin et trois petits verres.

— Le maréchal et son fils accepteront bien de vider une coupe en l'honneur de l'empereur !

Ils burent. Alors, Bao se leva, déposa son épée aux pieds de Yue Fei, le salua profondément. Avant que personne ait eu le temps de faire le moindre geste, il se précipita contre le mur où il s'écrasa la tête.

Quelque temps plus tard, par une nuit d'orage, un messenger impérial vint chercher les condamnés au temple.

« L'empereur vous mande de vous rendre au Pavillon du Vent et des Vagues. »

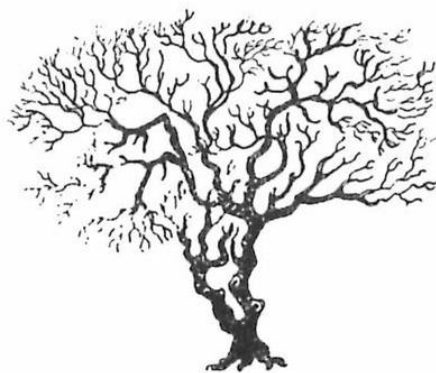
Yue Fei se leva noblement, se tourna vers son fils, l'embrassa en disant :

« Adieu, mon fils. »

Puis le père et le fils sortirent du temple, pénétrèrent dans la nuit froide, escortés par les gardes impériaux.

Le chemin boueux leur parut long. Ils savaient ce qui les attendait et se préparaient à mourir dignement. Devant le Pavillon du Vent et des Vagues, ils s'agenouillèrent et tendirent leurs têtes innocentes au sabre du bourreau.

Depuis ce temps-là, le récit des exploits de Yue Fei berce l'enfance des Chinois. Le maréchal Yue est devenu le symbole du patriotisme. Sur les bords du Lac de l'Ouest, au lieu où il mourut, on éleva un temple. À l'entrée du temple, la statue du ministre félon qui causa sa mort est toujours exposée aux injures et aux crachats méprisants des visiteurs.



Le livre des merveilles de Marco Polo(8).

(1271-1286)



OUR savoir la pure vérité des diverses régions du monde, prenez ce livre et faites-le lire. Vous y trouverez les grandissimes merveilles qui y sont écrites sur la Grande Arménie, les Tartares et les Indes, et maintes autres provinces. Car Messire Marco Polo, sage et noble citoyen de Venise, les raconte sans nul mensonge, parce qu'il les vit de ses yeux. Celui qui lira ce livre doit le croire, car ce sont des choses véritables. Car je vous fais savoir que, depuis que Dieu fit notre premier père Adam, il n'y eut jamais homme qui connût et cherchât autant les diverses parties du monde et leurs merveilles que le sire Marco Polo. Il demeura en ces pays étrangers 26 ans. Ce livre fut rédigé dans la prison de Gênes en l'an 1298 de l'incarnation du Christ.

Sachez donc qu'en l'année 1271, Messire Nicolas Polo et son frère Matteo Polo quittèrent Venise en emmenant Marco Polo, qui le fils de Nicolas était. Ils se mirent en route pour aller trouver le Grand Khan(9) afin de lui remettre une lettre que le Pape leur avait donnée.

Ils chevauchèrent tant et tant, l'hiver et l'été, qu'ils arrivèrent chez le Grand Khan. Le voyage leur prit bien trois ans et demi, à cause du mauvais temps et des grandes froidures.

Quand les deux frères et Marco Polo furent arrivés dans la cité du Grand Khan, ils s'en allèrent au Palais où ils trouvèrent le Grand Khan entouré de tous ses barons. Ils s'agenouillèrent devant lui. Le Grand

Khan les fit relever, les reçut très honorablement et leur fit une grande fête. Alors, les deux frères lui présentèrent la lettre du Pape et l'huile sainte de Jérusalem qu'ils avaient apportées avec eux. Le Grand Khan s'en réjouit fort.

Quand le Grand Khan vit le jeune Marco qu'il ne connaissait pas encore, il demanda qui il était.

— Sire, répondit son père Nicolas, il est mon fils et votre homme.

— Qu'il soit le bienvenu, dit alors le Grand Khan.

Sachez que le Grand Khan fit une grande fête pour eux.



Qu'il soit le bienvenu, dit le Grand Khan. (page 191)

Ils demeurèrent ensuite à la cour avec les autres barons et ils étaient servis et honorés de tous. Or, il advint que Marco apprit si bien les coutumes des Tartares et leurs langages que ce fut merveille. Car il sut vraiment en peu de temps parler plusieurs langues et écrire quatre de leurs écritures. Il était sage et raisonnable en toutes choses. Si bien que le Grand Khan, voyant qu'il était si sage, si beau et qu'il avait de si bonnes façons l'envoya en mission en une terre où il y avait bien quatre mois de chemin. Le jeune homme fit sa mission bien sagement.

Quand il revint dans la cité impériale, il alla voir le Grand Khan et lui raconta tout ce qu'il avait fait.

« C'est bien, dit le Grand Khan. Mais j'aimerais aussi entendre les choses nouvelles et les manières de vivre des diverses contrées. »

Alors Marco lui conta toutes les choses étranges et nouvelles qu'il avait vues et apprises. Si bien que le Grand Khan et ceux qui l'écoutaient dirent :

« Si ce jeune homme vit, il ne peut faillir qu'il ne devienne un homme de grande valeur. » Dès lors, ils le nommèrent Messire Marco Polo.

Ainsi, Messire Marco Polo, son père et son oncle restèrent bien dix-sept années au service du Grand Khan. Messire Marco allait et venait par diverses contrées, selon les missions que le Grand Khan lui confiait. Chaque fois qu'il revenait de mission, il racontait tout en détail au Grand Khan. Voilà pourquoi celui-ci l'aimait beaucoup et le tenait en très grand honneur. Voilà la raison pour laquelle Messire Marco Polo en sut plus et en vit plus, dans les diverses contrées du monde que nul autre homme. Car il s'efforçait de tout voir et de tout apprendre pour le raconter au Grand Khan. Or, je vais commencer à raconter dans ce livre les grands faits et les grandes merveilles du Grand Khan qui règne maintenant, qui est appelé Khoubilai Khan, ce qui veut dire : « Empereur des Empereurs ». Certes, il a bien droit à ce nom, car c'est l'homme le plus puissant en gens, en terres et en trésors qui fut jamais au monde. Il règne de la mer de Chine à la mer Méditerranée (10). Je vous montrerai en ce livre que c'est vrai et qu'il est le meilleur des seigneurs.

Khoubilai Khan est de la lignée de Gengis Khan, le premier empereur de tous les Tartares du monde. Il monta sur le trône en l'an 1249. Quelques années plus tard, il partit en guerre, pour la première et la dernière fois. Ce fut contre un très grand seigneur tartare, qui avait nom Naian et qui était son oncle. Naian ne voulait pas être le sujet de son neveu, c'est pourquoi il se rebella contre Khoubilai Khan. Quand le Grand Khan apprit cette trahison, il dit qu'il ne porterait jamais la couronne s'il ne mettait pas à mort ce tartare déloyal. Il rassembla alors 360 000 hommes à cheval et 100 000 à pied. C'était une toute petite armée, car ses grandes armées étaient parties

guerroyer au loin. Ces 360 000 hommes à cheval n'étaient que les fauconniers qu'il avait autour de lui. S'il avait mandé toutes ses armées, il y aurait eu si grande multitude que ce serait chose impossible à croire, à dire ou à entendre.

Le Grand Khan chevaucha vingt journées en grand secret, si bien que Naian ignorait sa venue et qu'il le surprit avec ses 400 000 hommes dans la plaine où il campait. Mais Khoubilaï était loyal et laissa à son ennemi le temps de se ressaisir. Il fit mettre son armée en ligne de bataille : les hommes étaient répartis par groupes de 30 000 ; derrière chaque cheval, il y avait un homme à pied avec une lance. Naian fit disposer ses soldats pareillement. Et tous les chevaliers tartares se mirent à jouer de leurs instruments et à chanter en attendant que leur chef donnât le signal du combat. La grande trompe du Khan se mit à sonner, celle de Naian également ; ce fut la mêlée. Alors commença la bataille la plus périlleuse et la plus âpre qui jamais se livrât. Jamais on ne vit tant de gens d'armes ensemble pour faire si dure mêlée. Car il y avait bien 700 000 hommes à cheval, sans compter les gens à pied. La lutte dura du petit matin jusqu'à l'après-midi. Mais à la fin, il plut à Dieu que le Grand Khan eût la victoire et que Naian perdît. Naian fut tué, et tous ses barons se rendirent au Grand Khan. Depuis cette bataille, le Grand Khan n'est jamais reparti en guerre : ce sont ses barons qui conquièrent les pays pour lui.

Alors, comme tous les ans, le Grand Khan s'en retourna dans sa ville de Shangdou, qui est sa résidence d'été. Il y passe les mois de juin, juillet et août, car il y fait plus frais qu'à Pékin. Le 27^e jour d'août, il s'en va faire sa grande chasse, qui dure pendant trois mois, septembre, octobre et novembre. Sachez que le Grand Khan a des léopards apprivoisés qui lui servent à chasser et à prendre les grosses bêtes. Il a quantité de loups aussi qui sont très bons pour la chasse. Il a aussi plusieurs lions, très beaux de couleur et de poil, qui sont entraînés à prendre les sangliers, les ours, les cerfs et toutes les autres grandes bêtes hères. On transporte les lions dans des charrettes, et quand on approche de l'endroit où se trouve le gibier, on les laisse sortir. Les lions se cachent, puis bondissent sur leur proie et l'étrangent. Ensuite, leurs maîtres viennent les caresser, les flatter, leur donner à manger et les font rentrer dans leur cage sur la charrette. Tous les barons font aussi la chasse et apportent au camp les bêtes qu'ils ont tuées. Chaque année, on pourrait croire qu'il n'y a plus une seule bête dans les forêts et les steppes, tant les Tartares en tuent pendant la chasse.

Après la grande chasse, le Khan rentre dans sa cité, qui est Pékin. Il y reste les trois mois de l'hiver, décembre, janvier et février. Le premier jour de mars, il quitte cette ville et se rend à la mer océane, qui est à deux journées de là. Il emmène avec lui dix mille fauconniers, cinq cents gerfauts, des faucons-pèlerins et d'autres

oiseaux de proie pour chasser dans les rivières. Il répartit ses barons et ses fauconniers, cent ici, cent là, comme bon lui semble. Et tous vont oisellant sur la mer et les rivières. Ils rapportent la plus grande partie de leurs proies au camp du Grand Khan. Il y a une telle quantité d'oiseaux, de poissons que c'en est merveille. La grande chasse sur la mer dure mars, avril et mai. Puis le Khan revient dans sa cité de Pékin où il tient une immense fête pendant trois jours avant de retourner dans sa résidence d'été. Ainsi en est-il chaque année.

Le Grand Khan, l'Empereur des Empereurs, qui s'appelle Khoubilaï, n'est ni grand ni petit. Il est de belle manière, il a le visage blanc, les yeux noirs, le nez bien fait. Il a quatre femmes, qui sont impératrices et tiennent grande cour : chacune a bien 10 000 personnes autour d'elle. Le Khan a quatre fils : le premier a nom Gengis, en l'honneur du premier empereur des Tartares. Mais il est mort et c'est son second fils, Timour, qui régnera après lui. Le Grand Khan a vingt-cinq autres fils qui ne sont pas de ses épouses légitimes.

Sachez comment est fait le palais du Grand Khan à Pékin. Il y a un mur formant un carré de 1 500 mètres de côté. Il a dix pas de haut, il est tout blanc et crénelé. À chaque coin de ce carré se trouve un palais dans lequel on range les harnais de l'empereur et toutes choses utiles à la guerre : en l'un se trouvent les arcs et les flèches ; en l'autre les selles ; dans le troisième les harnachements et dans le quatrième, les habits de guerre. Le mur du sud est percé de cinq portes. Celle du milieu est la plus grande et seul l'empereur a le droit de la traverser. À l'intérieur de cette première muraille se trouve une deuxième muraille en tous points semblable à la première, avec également des palais aux quatre coins tout remplis de harnais, arcs...

C'est à l'intérieur de ces deux murailles que se trouve le palais du Grand Khan. Les murs des chambres sont tout couverts d'or et d'argent. Ou bien y sont peints des dragons ; des bêtes, des oiseaux, des cavaliers. La grande salle de réception est si large que six mille personnes y peuvent manger ensemble. Les toits sont de couleur vermeille, jaune ou verte ou bleue. Les tuiles sont vernissées si bien qu'elles resplendissent comme des cristaux.

Chaque année, il y a deux grandes fêtes dans ce palais, la première pour le jour de l'an, qui est chez eux en février, la deuxième pour l'anniversaire du Grand Khan qui est en septembre. Mais sachez d'abord que le Grand Khan se fait garder par douze mille hommes à cheval, appelés « Chevaliers ». Ils sont commandés par quatre capitaines. Trois mille hommes demeurent au palais du Khan trois jours et trois nuits, à boire et à manger. Puis ils s'en vont et trois mille autres chevaliers font la garde trois jours et trois nuits. Ainsi de suite, les douze mille chevaliers montent la garde, trois mille par trois mille, toute l'année.

Quand le Grand Khan tient sa table, il s'assied au nord, tourné vers le sud. Sa première femme s'assied à sa gauche. À sa droite, un peu plus bas que lui, se tiennent ses fils, ses neveux et tous les hommes de la lignée impériale, avec leurs femmes à leur gauche. Ils sont assis si bas, que leur tête vient aux pieds du Khan. Ensuite viennent les barons et leurs femmes, assis encore plus bas. Les tables sont ordonnées de telle manière que le Grand Khan peut tous les voir à la fois ; en dehors de cette grande salle se tiennent plus de quarante mille hommes qui viennent de toutes parts apporter des présents à l'empereur.

Sachez aussi que ceux qui servent le Grand Khan de viandes et de boissons sont des grands barons. Ils couvrent leur bouche et leur nez de tissus d'or et de soie pour que ni leur haleine ni leur odeur ne puissent pénétrer les viandes ou les boissons. Et quand l'empereur va boire, tous les instruments se mettent à sonner. Et quand il tient la coupe en main, tous les barons et tous ceux qui sont là s'agenouillent et restent tête baissée tant que le Khan boit. Je ne vous conterai rien des viandes, tant il y a abondance de toutes sortes. Sachez que tous les barons et toutes leurs femmes mangent avec le Khan. Quand ils ont fini, on retire les tables et viennent quantité de jongleurs et de danseurs très habiles pour distraire chacun.

Or donc le Grand Khan, le jour de son anniversaire, s'habille d'un vêtement lamé d'or. Les douze mille barons et chevaliers s'habillent, ce même jour, de cette même couleur, en draps de soie tissés d'or. Ils ont tous aussi ceintures d'or. Certains ont cousu sur leurs vêtements des perles et des pierres de grande valeur. Car le Grand Khan, trois fois l'an, donne à chacun de ses chevaliers un habit, chaque fois d'une couleur différente. Ainsi, aux grandes fêtes, l'empereur et tous ses barons sont habillés de la même couleur. Le jour de son anniversaire, tous les Tartares du monde et de toutes les régions qui lui appartiennent lui apportent des présents. Ce jour-là, tous les idolâtres, les sarrasins et les chrétiens font de grandes prières, chacun à son dieu, pour qu'il sauve l'empereur et lui donne longue vie, et joie et santé.

Pour le Premier de l'an, qui est en février, il est d'usage que le Grand Khan et tous ses sujets, hommes, femmes, petits et grands, s'habillent de blanc. Ils font ainsi car ils croient que la couleur blanche est de bon augure. Tous les gens de ses provinces et régions et royaumes et contrées lui apportent des présents d'or, d'argent, de perles, de pierres et de riches draps. Et tous, vêtus de blanc, se donnent l'accolade et s'embrassent. En ce jour, plus de cent mille chevaux blancs défilent devant le Khan ; ils sont suivis de cinq mille hérauts vêtus richement et portant la vaisselle et tout ce qui sert à la cour pour la blanche fête ; puis viennent quantité de chameaux couverts de riches draps, portant les viandes et les boissons pour la

fête.

Le matin de cette fête, tous les rois et les barons, les chevaliers, les astronomes, les médecins, les fauconniers et les autres officiers de toutes les terres alentour viennent dans la grande salle devant le Khan. Premièrement viennent ses fils et ses neveux, puis les rois et les ducs, puis chacun selon son rang. Quand ils sont tous assis à leur place, le plus vieux se lève et dit à haute voix : « Inclignons-nous et adorons ». Alors, ils mettent tous le front en terre et l'adorent comme s'il était Dieu. Puis on fait apporter tous les présents, comme je vous ai dit, et quand le Grand Khan a vu toutes ces choses, on dresse les tables et chacun mange et s'amuse.

Si vous conterai maintenant de Hangzhou(11) où Messire Marco Polo fut un jour envoyé en mission. Cette cité est, sans mentir, la meilleure et la plus noble qui soit au monde. Elle dépasse en richesse et en beauté la grande cité du Khan, Pékin. Cette ville est si vaste qu'elle a bien dix-huit kilomètres de muraille ; elle possède treize portes monumentales surmontées d'un pavillon. Plus d'un million de personnes y habitent. Tous les gens qui habitent cette cité ont l'habitude d'écrire sur leur porte leur nom, celui de leur femme, et de leurs enfants, esclaves et de tous ceux qui y habitent. Si quelqu'un meurt, on efface son nom de l'écriteau ; si quelqu'un naît, on rajoute son nom. Si bien que l'on sait exactement combien de gens vivent dans la cité. Il y a tant de monde que les maisons sont à plusieurs étages : certaines en ont plus de cinq. On pourrait marcher six ou sept jours de suite sans quitter la ville, en suivant les rues. Les maisons sont construites en bois. Il y a souvent des incendies. Plus de trois mille hommes sont chargés d'éteindre le feu : ils ont des cordes, des seaux, des lanternes et des habits qui ne craignent pas le feu.

La cité est toute en eaux et environnée d'eau. Dans la ville il y a douze mille ponts de pierre si hauts que dessous il passerait bien une grande galère. Sur un des côtés se trouve le lac de l'Ouest aux eaux limpides et sur un autre côté, un très grand fleuve. Des canaux de toutes dimensions traversent la ville, rejoignent le fleuve, et par le fleuve, rejoignent la mer océane. Au moyen de ces canaux, aussi bien que par les rues, qui sont toutes pavées, on peut parcourir la cité en tous sens. Rues et canaux sont si larges et spacieux que, charrettes d'une part et bateaux de l'autre peuvent facilement aller et venir pour transporter le ravitaillement nécessaire aux habitants.

Dans la ville, la Voie impériale est large de soixante mètres et longue de cinq kilomètres. Elle est pavée de pierres et de briques sur quinze mètres de chaque côté. Au milieu, elle est couverte de petits graviers et pourvue d'un égout souterrain qui évacue les eaux de pluie, si bien que la chaussée est toujours à sec. Sur cette avenue, on voit constamment circuler dans un sens et dans l'autre de longues voitures

couvertes, garnies de tentures et de coussins, où se tiennent six personnes. Ces voitures conduisent les citadins vers les jardins et le lac où ils trouvent toutes sortes de divertissements ;

Une excursion sur le Lac de l'Ouest est plus agréable qu'aucun autre divertissement dans la ville. Il y a constamment plusieurs centaines de petits bateaux de toutes tailles et de tous genres, qui peuvent recevoir dix à vingt personnes. Ils sont longs de vingt pas, avec un fond large et plat. Les bateliers se tiennent derrière, avec des perches qu'ils plantent dans le fond du lac pour faire avancer le bateau. Les parois intérieures sont décorées de peintures de toutes les couleurs et des fenêtres que l'on peut ouvrir et fermer. Quiconque désire se divertir avec sa famille ou des amis n'a qu'à choisir une de ces barques. Il s'en trouve toujours qui sont garnies de beaux sièges, de tables, et de tout l'attirail nécessaire à une réception. Vaisselle, plats et boissons sont toujours prêts pour l'éventuel client. En mangeant, on peut jouir de la beauté et de la diversité du paysage. Du milieu du lac on a un admirable panorama sur la ville : on peut voir d'un coup d'œil d'innombrables palais, des temples, des monastères aux toits de toutes les couleurs, des jardins remplis de beaux arbres qui descendent jusqu'au bord de l'eau.

Dans la ville même se trouve une multitude de restaurants, maisons de thé, cabarets. Il y en a pour toute sorte de gens, des charretiers aux grands seigneurs de la cour. Certains sont spécialisés pour les gens pressés et ne servent que des pâtés ou des plats de mouton ou de poisson. L'intérieur et l'extérieur des restaurants de luxe sont richement décorés de peintures de toutes les couleurs. Les clients y sont servis dans des tasses de porcelaine fine ou même des gobelets d'argent.

Pour nourrir toute cette population, il y a dix principaux marchés, sans compter un grand nombre d'autres le long des rues. Trois jours par semaine, ils sont ouverts. Il y vient chaque fois quarante ou cinquante mille personnes apportant tout ce que l'on peut désirer pour la consommation. On y trouve toutes espèces de gibier, chevreuil, daim, lièvres, lapins, oiseaux, faisans, cailles. Il y a tellement de canards et d'oies qu'on peut en acheter pour presque rien. Puis viennent les abattoirs où sont tués les animaux plus gros tels que veaux, bœufs, chevaux et agneaux, dont la chair va à la table des riches et des grands fonctionnaires. Quant aux gens de basse condition, ils n'hésitent pas à manger toute espèce de viande sans le moindre dégoût. Ces marchés étalent aussi en permanence toutes sortes de légumes et de fruits. De la mer océane arrive tous les jours du poisson en grande quantité. Il y a aussi en abondance les poissons du lac, où on voit à toute heure des pêcheurs qui ne font pas autre chose que pêcher. Il y a tant de poisson et tant de sortes différentes

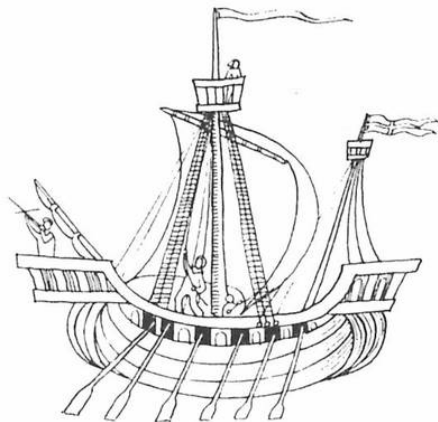
qu'on ne saurait le croire sans l'avoir vu.

Dans cette cité de Hangzhou, il y a encore bien d'autres merveilles, tant que je ne saurais vous les conter toutes. Mais sachez que vraiment c'est bien la plus belle ville au monde.

En l'an 1292, Messire Marco Polo fut nommé ambassadeur du Grand Khan. Il prit la mer avec une princesse de sang impérial qu'il devait conduire comme épouse au chah de Perse. Quand le Grand Khan vit que les deux frères et Messire Marco Polo devaient s'en aller, il les fit venir tous les trois devant lui et leur donna deux tables d'or de commandement, qui sont les insignes les plus hauts de l'Empire. Avec ces tables, ils pouvaient aller où bon leur semblait et partout ils seraient reçus avec les plus grands honneurs. Il leur donna également une lettre pour le Pape, pour le roi de France, le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre. Il leur fit de riches présents et leur dit adieu.

Messire Marco Polo rejoignit donc le port où l'attendaient quatorze grands navires : ils avaient chacun quatre mâts et des vivres pour deux années. Ainsi donc, quand ils entrèrent en mer, ils étaient bien six cents personnes, sans compter les mariniers. Mais en approchant des côtes de l'Inde, ils rencontrèrent une telle tempête que tous périrent, sauf dix-huit personnes. Par chance, les deux frères, Messire Marco Polo et la princesse tartare purent aborder. Après un long voyage, Messire Marco Polo put confier la princesse à un seigneur de Perse. C'est alors qu'il apprit que l'Empereur des Empereurs, son maître Khoubilai Khan était mort. La princesse leur donna quatre tables d'or de commandement et une lettre en mongol et en persan pour qu'ils soient traités avec honneur partout où ils iraient. Et il en fut ainsi. Car je vous dis, sans mentir, que maintes fois il leur fut donné deux cents hommes à cheval pour les accompagner.

Que vous dirai-je de plus ? Ils chevauchèrent ainsi tant et tant qu'ils arrivèrent à Constantinople et de Constantinople à Venise. C'était en l'an 1295 de l'incarnation du Christ. Ils étaient partis depuis vingt-six années.



La guerre de l'opium

(1840)



N l'année 1839, les navires britanniques débarquèrent 40 000 caisses d'opium en Chine. Pour les Anglais, l'opium est une denrée commerciale inestimable : il ne pèse pas lourd et se vend très cher. Cet énorme trafic s'opère par Canton, le seul port chinois que les barbares européens soient ► autorisés par le Fils du Ciel à fréquenter. Le gouverneur de Canton s'efforçait de son mieux de faire cesser ce commerce illégal.

« L'opium est un poison subtil, disait-il, inépuisable ; ses effets sont pernicioseux à l'extrême. L'introduction de l'opium en Chine a été souvent et sévèrement interdite, ce qui n'empêche pas les barbares d'en apporter dans leurs bateaux qui stationnent près de Canton. La chose a été exposée à l'empereur et des ordres sévères ont été donnés pour faire cesser cet état de choses. »

Malheureusement les « ordres sévères » se perdent dans la longue route qui sépare Pékin et Canton. Et les étrangers continuèrent, sans s'en soucier, de faire prospérer leur commerce illégal et fructueux. Alors, l'empereur de la dynastie mandchoue qui régnait sur la Chine décida d'agir fermement. En mars 1839, il nomma Lin Zi-xu commissaire spécial à Canton pour régler définitivement ce problème. Le commissaire Lin arriva le 10 mars à Canton ; il fut reçu avec honneur par les autorités légales et eut une entrevue avec le représentant du commerce britannique, Elliott. Lin était un mandarin

d'une soixantaine d'années, il portait d'épaisses moustaches noires et une très longue barbe. Il avait plusieurs fois traité des affaires avec les Européens.

Le commissaire Lin n'attendit pas longtemps pour passer à l'action. Une semaine après son arrivée, il convoqua les marchands chinois qui travaillaient avec les étrangers. Il leur rappela que le commerce de l'opium était interdit. Puis il leur donna une lettre à transmettre aux marchands européens, c'est-à-dire aux Anglais. Cette lettre assez longue disait ceci :

« C'est par une faveur de notre Céleste Empereur que vous, barbares, avez été autorisés à faire du commerce avec l'Empire du Milieu. Nous n'avons aucun besoin des denrées étrangères : la Chine se suffit à elle-même. Tandis que vous, marchands étrangers, vous venez acheter le thé et la rhubarbe dont vous ne pouvez vous passer. Grâce à ce commerce, vous êtes devenus très riches. De quel droit alors vous servez-vous de la drogue empoisonnée pour nuire au peuple chinois ? J'ai entendu dire que fumer l'opium est interdit dans votre pays, parce qu'il nuit au peuple ; pourquoi alors l'importer en Chine ? Des lois ont été promulguées dans le Céleste Empire que vous ne pouvez ignorer : celui qui vend de l'opium est passible de mort ; celui qui fume l'opium est également passible de mort. Si les étrangers n'apportaient pas d'opium, comment les Chinois en vendraient-ils, comment les Chinois en fumeraient-ils ?

» En application de ces lois, je demande aux marchands étrangers de me livrer dans les cinq jours les caisses d'opium qui sont dans leurs navires pour qu'elles soient détruites, et de prendre l'engagement de ne jamais en importer d'autres. Sinon, leurs biens seront confisqués et les étrangers seront jugés selon la loi chinoise. »

En recevant cette lettre, Elliott, le représentant de Sa Majesté Britannique, attendit prudemment quelques jours pour voir si Lin était vraiment décidé à appliquer ces mesures exceptionnelles. Quand le délai des cinq jours fut passé sans qu'il eût reçu de réponse. Lin donna l'ordre à tous les Chinois de quitter les factoreries européennes et aux troupes chinoises de prendre position autour des bâtiments étrangers. Ainsi, le 23 mars, tous les Chinois, depuis le marchand jusqu'au cuisinier, abandonnèrent les factoreries. Ils avaient été avertis qu'ils seraient décapités s'ils y retournaient. Les rues autour des factoreries étaient remplies de soldats, la garde occupait les points stratégiques et un triple cordon de jonques cernait le port. Les étrangers furent obligés de se débrouiller tout seuls, d'aller chercher de l'eau, de faire la cuisine et la vaisselle.

Le 27 mars, Elliott estima que la situation n'était plus tenable. Il envoya une note au Commissaire Lin lui demandant des précisions sur la remise des caisses d'opium. Le lendemain, Elliott déclara qu'il

remettrait au gouverneur de Canton les 20 283 caisses d'opium qui étaient entreposées dans les navires à l'ancre. Du 2 au 13 mai, les caisses d'opium furent débarquées sur le port de Canton par des soldats, et immédiatement livrées à la destruction. Plus de 20 millions de dollars périrent ainsi. Les Anglais avaient cédé, et la question semblait réglée pacifiquement.

En juillet cependant, un simple incident fit rebondir l'affaire. Au cours d'une rixe, un marin anglais blessa à mort un paysan chinois. Le commissaire Lin exigea que le coupable soit remis à la justice chinoise, ce qui jusqu'alors ne s'était jamais fait. Elliott refusa. Lin insista, marcha sur Macao où se trouvaient les Anglais. Ceux-ci ayant fui à Hong-Kong, le commissaire Lin fit cerner l'îlot.

Le 3 novembre, deux frégates anglaises qui quittaient la rade de Hong-Kong se heurtèrent à des jonques chinoises qui les attaquèrent. Les Anglais ripostèrent en coulant quelques jonques. C'était la première bataille de la « Guerre de l'Opium ».

L'année suivante, aucun des pays n'avait cédé : les Anglais sont prêts à se battre pour conserver leurs profits, les Chinois sont prêts à se battre pour préserver l'indépendance nationale. Car derrière les incidents diplomatiques mineurs, c'est le problème de l'ouverture de la Chine à l'expansion européenne qui était en jeu. La guerre reprit donc.

La flotte britannique remonta vers le nord. En juillet 1840, elle se trouvait en face de l'île de Zhousan, non loin de Shanghai. Le commandant anglais somme le gouverneur de l'île de se rendre ; sinon, il se verrait dans l'obligation de s'en emparer par la force. Le gouverneur de l'île lui fit répondre très dignement :

« Pourquoi nous rendre responsables des injures que vous avez reçues à Canton ? C'est aux gens de Canton que vous devez faire la guerre, et non à nous qui ne vous avons jamais fait aucun tort. Nous connaissons votre force. Nous savons que ce sera folie de vous combattre. Pourtant, notre devoir nous commande de résister et nous résisterons, dussions-nous tous y périr... »

Durant toute la nuit, les Anglais virent de leurs navires d'innombrables lumières courir sur l'île. Les Chinois s'activaient désespérément à la lueur de leurs lanternes ; ils préparaient en hâte quelques retranchements, faisaient partir les femmes et les enfants. Les bateaux de commerce profitèrent des ombres de la nuit pour fuir le port, chargés à ras bord de marchandises, de femmes et d'enfants. Le lendemain, les mandarins s'affairaient encore sur la plage et les troupes prirent peu à peu leurs positions.

Les Anglais attendaient toujours avant d'attaquer, espérant que les autorités chinoises se rendraient à l'évidence et éviteraient le combat. Inutilement. Les Chinois résisteraient. Finalement, les bâtiments anglais ouvrirent le feu qui dura neuf minutes. On entendit alors,

après le bruit de la canonnade, le bruit sourd des maisons qui s'écroulaient, le ronflement des incendies et les hurlements des blessés. La fumée, en se dissipant, laissa apparaître les ruines de la ville encore intacte quelques minutes plus tôt. C'était toujours la même agitation sur le rivage, mais la douleur avait remplacé l'excitation. Le gouverneur de l'île avait succombé à un boulet. Les Anglais débarquèrent sur l'île, mais c'est dans une ville désertée par ses habitants qu'ils pénétrèrent. Les rares personnes qui étaient restées étaient mortes de terreur : c'était la première fois qu'elles voyaient de leurs yeux les « diables étrangers ». Elles avaient entendu dire tant de mal d'eux que rien ne pouvait les convaincre que les Anglais les épargneraient. Les conseils de bienveillance et de discipline donnés à la troupe anglaise n'eurent pas raison de leurs craintes.

En apprenant les agissements de la marine britannique, l'empereur mandchou entra dans une grande colère. Il destitua le commissaire Lin de ses fonctions, car tout le monde le tenait pour responsable des affronts subis par l'empire. Mais la guerre continua. Rien ne pouvait arrêter les navires britanniques dont l'armement était cent fois plus moderne que celui des Chinois. Les bâtiments de guerre continuent leurs opérations toujours victorieuses. En juin, les troupes britanniques traversent Shanghai, qui n'était alors qu'une grosse bourgade. Elles remontent le Yang-Tseu et se préparent à attaquer la ville importante de Zhenjiang, à la jonction du Grand Canal et du fleuve.

Quelques jours après la chute de cette ville, un poète qui vivait dans la banlieue, raconta à ses amis le déroulement des opérations.

« Le neuf juillet, les navires étrangers n'étaient qu'à cent kilomètres de la ville. Le gouverneur fit afficher une proclamation affirmant qu'il n'y avait aucun danger et que ce n'était que des navires marchands. D'ailleurs, ajoutait l'affiche, il paraît impossible que d'aussi gros bateaux puissent remonter le cours du Yang-Tseu jusqu'à Zhenjiang.

» Le onze juillet, les mouvements de troupes ont commencé. On a placé des soldats pour la défense du point dit « Bec d'oie » et on a concentré la milice pour garder le port. Cependant, le gouverneur demeurait au cœur de la cité, passant agréablement son temps dans ses jardins, sans jamais s'inquiéter des nouvelles du dehors. Les officiers durent prendre sur eux d'organiser la défense.

» Mais, le douze juillet, les étrangers ont passé le « Bec d'oie » tout comme s'il n'était pas fortifié.

» Le quinze juillet, les portes de la ville ont été ouvertes entre l'heure du serpent (9 heures) et l'heure du cheval (13 heures). La population s'est écoulée hors de la cité comme une colonne de fourmis. Ma maison se trouvant en dehors des remparts, beaucoup de mes amis y ont fait une halte pour se reposer. Malles, paniers et sacs

couvraient le sol. Certains de mes amis attendaient qu'un membre de leur famille les rejoignît. Soudain les portes de la ville furent fermées et de nombreuses familles furent ainsi divisées. À l'heure du dragon (7 heures), une jonque arriva de la rive nord. En hâte, je conduisis quelques amis pour qu'ils montent à bord et puissent se réfugier sur l'autre rive.

» Le 17 juillet, cinq navires étrangers sont arrivés et j'entendis une effroyable canonnade. Les portes de la ville avaient été définitivement fermées. Le gouverneur ne songeait qu'à supprimer les traîtres : tous ceux qui circulaient la nuit furent tués sur-le-champ par les soldats qui faisaient la ronde. La population était terrorisée, mais ne pouvait sortir de la ville. Mornes et désolés, les gens baissaient la tête, attendant la mort.

» Le 20 juillet, je vis passer devant ma porte un fort contingent de nos troupes. Elles marchaient en bon ordre et me firent une impression excellente. Un officier me dit qu'ils allaient faire une simple démonstration de force et démasquer les traîtres.

» Le 21 juillet, les étrangers ont débarqué, à l'heure du serpent (15 heures). Le commandant en chef fit mettre en place les troupes qu'il avait cachées derrière les collines et dirigea les opérations sans sortir de son palanquin. Nos troupes tirèrent à plusieurs reprises, mais les étrangers continuaient leur progression. Les généraux, affolés, abandonnèrent leurs palanquins, enfourchèrent leurs montures et s'enfuirent au galop. Alors, tous les soldats lâchèrent pied et disparurent, les uns descendant les collines, les autres les remontant. Pendant ce temps, les étrangers riaient de ce spectacle.

» Les étrangers portèrent alors leurs efforts sur la porte est qu'ils attaquèrent avec des fusées. Je jetai un regard sur les murailles : je n'y vis plus aucun défenseur, sauf à l'endroit où les barbares étrangers tentaient l'escalade. Il y avait là 20 ou 30 soldats qui se battaient vaillamment.

» Des milliers de gens, sur les collines avoisinantes, regardaient cette scène : vingt soldats de l'empereur essayant de repousser un régiment de diables étrangers. J'étais sûr dorénavant que la ville ne tiendrait pas. Je suis donc rentré dîner chez moi. À la fin du repas, quelqu'un vint m'annoncer que la ville était tombée.

» Entrés dans Zhenjiang, les diables étrangers ne cherchèrent pas à tuer une seule personne. Ils laissaient sortir tous ceux qui le désiraient, hommes, femmes et enfants. Tous ceux qui sont morts ont été tués par accident, ou bien ils se sont suicidés de honte ou de peur. Les étrangers entrèrent dans les maisons pour prendre l'or, l'argent et les coiffes des femmes. Mais les vêtements, ils les distribuaient aux pauvres.

» Maintenant, c'est fini. Je veux rester chez moi. Je ne veux pas voir

les diables étrangers dans ma ville. Mes pensées resteront toujours tournées vers les bons vieux jours. Tant pis si je ne puis retenir mes larmes. »

En effet, l'empire mandchou était bien menacé. Après la prise de Zhenjiang, les navires anglais poursuivirent leur avance. Ils remontèrent lentement, mais inexorablement le cours du Yang-Tseu et se rapprochèrent de Nankin, la plus grande ville du sud. Ils mirent leurs canons en batterie devant les remparts de la ville et sommèrent le gouverneur de se rendre. Instruites par les désastres qu'avaient subi les autres villes chinoises, les autorités de Nankin n'osèrent pas résister. Sur l'ordre de l'empereur, elles capitulèrent.

Le 29 août 1842, les Chinois et les Anglais signèrent le traité de Nankin. Par ce traité, cinq ports étaient ouverts à la navigation et au commerce anglais. De plus, la Couronne britannique recevait en toute propriété l'îlot de Hong-Kong. Quelques mois plus tard, les Français et les Américains profitèrent de la situation pour signer un traité commercial identique.

À la suite de ces entrevues, le négociateur chinois écrivait : « Les barbares anglais ayant été amadoués, les barbares français et américains sont aussi venus cette année. Je les ai également traités de manière à les mettre en belle humeur. Nés et élevés dans les pays étrangers, ces barbares sont incapables de comprendre les choses de l'Empire du Milieu. Ils aiment à se réunir en grand nombre pour manger et boire ensemble. Je leur ai fait l'honneur de leur donner des repas et j'ai ensuite été invité par eux dans leurs résidences. Tous se sont disputés à qui m'offrirait à manger et à boire. Ces barbares ont une grande affection pour leurs femmes. C'est au point que certains barbares américains et français ont amené les leurs. Quand j'allai chez eux pour traiter d'affaires, soudain ces femmes apparaissaient pour me saluer. J'étais très mal à l'aise, tandis qu'elles étaient charmées. On voit par là qu'il est impossible d'exiger quoi que ce soit de ces barbares en fait de cérémonial et qu'il est inutile d'éclairer leur stupidité. Ils m'ont aussi offert quelques petits présents, des vins, des parfums... Je leur en ai fait à mon tour, de considérables, d'après ce principe qu'il faut rendre beaucoup quand on a reçu peu. Il vaut mieux céder sur les détails insignifiants pour assurer le succès des choses importantes. ».

C'est ainsi qu'un mandarin chinois considérait avec légèreté le traité de Nankin, le premier traité entre l'Empire du Milieu et les pays occidentaux, le premier des traités qu'on appela plus tard les « Traités Inégaux ».

Les Boxers ou les Poings de Justice

(1900)



U début de l'année 1900, dans les provinces voisines de Pékin, les Poings de Justice se sont soulevés : paysans affamés, soldats licenciés, gens de toutes sortes ont formé des bandes armées et attaqué les Européens et les chrétiens. Devant cette révolte populaire, Tseu Xi, l'impératrice douairière qui règne à la place de son fils, l'empereur en titre de la dynastie mandchoue, ne sait que faire. Elle cherche d'abord à réprimer la révolte par la persuasion, puis elle-même se laisse entraîner par le puissant mouvement de xénophobie qui soulève la Chine. Elle croit que les Poings de Justice, avec l'aide discrète de ses propres armées, pourront débarrasser la Chine de la domination étrangère. C'est alors qu'à Tientsin, les troupes impériales bombardent les quartiers européens ; à Pékin, le peuple, entraîné par les Poings de Justice et soutenu par quelques régiments mandchous, assiège les Légations étrangères. Malgré les déclarations apaisantes de l'impératrice, c'est la guerre.

En juillet, un corps expéditionnaire formé de troupes des huit nations alliées, débarque en Chine et libère Tientsin. L'impératrice Tseu Xi essaie alors de contenir l'ardeur des Boxers pour éviter la prise de Pékin par les alliés. Il est trop tard : elle n'a plus le pouvoir de faire cesser la révolte. Pendant cinquante-cinq jours, les étrangers

barricadés dans les Légations, soutiennent le siège, dans l'attente désespérée des troupes de secours. Enfin, le corps expéditionnaire, commandé par l'amiral Seymour, pénètre dans la capitale de l'Empire Céleste. Les étrangers et les chrétiens sont sauvés ; l'impératrice Tseu Xi et la cour prennent la fuite.

Voici le récit de ces événements, tels qu'ils furent vécus par un bourgeois de Pékin.



Journal d'un bourgeois de Pékin en 1900

« Moi, Wang, paisible habitant de Pékin, j'ai pris ces notes avec un pinceau d'emprunt, au milieu des troubles, pour l'instruction de mes enfants, petits-enfants et tous ceux que l'histoire de leur patrie intéresse.

Voici le texte du décret impérial reçu avec respect le 2^e jour de la 5^e lune de la 26^e année de l'empereur Kouang-su (29 mai 1900) :

« Depuis ces derniers temps, les habitants de Pékin font des exercices de boxe. On les appelle « boxers ou poings de justice ». Il y en a de bons, mais il y a beaucoup de mauvaises gens qui se mêlent à eux. Dans la crainte des séditions qui pourraient s'élever, moi, empereur, j'ai ordonné à tous les tribunaux qui sont en dehors de Pékin d'interdire sévèrement de tels exercices. Récemment, j'ai appris que parmi ces adeptes des Poings de Justice se trouvaient des soldats licenciés et des membres des sociétés révolutionnaires. Ils ont déjà par occasion tué des chefs militaires, coupé les fils télégraphiques et détruit les voies ferrées.

Des hommes d'une telle audace, qui montrent un si grand mépris des lois, ne sont-ils pas de vrais rebelles ? En conséquence, j'ordonne aux grands chefs militaires de s'emparer le plus vite possible des chefs de la secte et d'en disperser les membres. S'ils résistent par la force, qu'on les combatte et qu'ils soient punis d'une manière exemplaire. Là où se trouvent des missions étrangères et des chrétiens, les mandarins locaux devront faire tous leurs efforts pour les protéger et éviter ainsi des troubles et des malheurs.

Respectez cet édit. »

Dans la me, on distribue l'oracle suivant :

« Le saint empereur Guan-Yin est venu adresser une exhortation aux mortels. Au premier et au quinze de la lune, il faut se tourner vers le

sud-est, allumer des bâtonnets d'encens, faire trois génuflexions et neuf prosternations. Les adeptes des religions superstitieuses, tels les chrétiens, n'honorent pas nos dieux. Ils refusent de rendre un culte à Bouddha et d'observer ses lois. À cause d'eux, les divinités sont dans une grande colère. Zhao Yun, le dieu de la guerre, est descendu du ciel à la tête d'une armée de 80 000 soldats célestes pour exterminer les sectateurs des fausses religions. Bientôt vont éclater des guerres, des calamités sans nombre vont accabler le peuple et les soldats. Seuls les Poings de Justice, vrais disciples de Bouddha, pourront sauver la dynastie et le peuple. »

J'ai vu également affichée sur nos murs cette recommandation : « Tous les puits ont été empoisonnés par les étrangers. Quiconque sera atteint de poison prendra sept prunes noires, une demi-once d'herbe appelée « maopao », une demi-once de plante appelée « toutchoung », en fera une décoction, la boira et sera guéri. »

Le 8 de la 5^e lune (4 juin), les Poings de Justice coupent le pont du chemin de fer à Yangcun, un village à l'est de Pékin ; ils brûlent les traverses ainsi que les poteaux télégraphiques ; ils détruisent pour la deuxième fois la voie ferrée de Yangcun. Beaucoup de chrétiens sont massacrés. Des troupes impériales livrent bataille aux Boxers, mais elles sont vaincues, et obligées de s'enfuir en emportant un grand nombre de blessés. La voie est rompue, les trains ne peuvent plus circuler ; la terreur augmente.

Il y a peu de temps, les Poings de Justice ont détruit une autre voie ferrée et massacré des chrétiens. Ceux qui ont pu s'échapper se sont enfermés dans le Peitang : c'est l'église du Nord, qui se trouve dans la ville impériale, près de la porte Xihua. Étrangers et chrétiens sont dans l'angoisse : ils voient s'élever de toutes parts des incendies : les plantes et les arbres leur semblent être des soldats envoyés pour les massacrer ; un vent léger, la moindre lumière leur fait l'effet des éclairs et du tonnerre. Ils tremblent tous de crainte et de frayeur. On dirait des chiens chassés de la maison de leur maître, ou bien des enfants abandonnés de leurs parents.

Les Poings de Justice sont, dit-on, des adeptes d'une vieille religion. Tous portent des vêtements bleus, se mettent sur la tête un mouchoir de couleur ; les uns ont des ceintures jaunes, les autres des ceintures rouges. Ils se divisent en huit sections : chacune a sa couleur. Grâce à leurs incantations, ils sont invulnérables : ils ne redoutent ni le sabre, ni le fusil, ni aucune autre arme fabriquée par les Européens. Eux-mêmes ne se servent que de sabre et de lance ; ils refusent de se servir des armes fabriquées par les étrangers. Ils jouissent d'un pouvoir magique à l'aide duquel ils reconnaissent les chrétiens et les Européens. Ils ne font pas de mal aux bouddhistes, mais tuent sans pitié les Européens et les chrétiens.

Chacun d'eux porte sur soi deux petits pains cuits à la vapeur et cinq sapèques. Ils ont le pouvoir extraordinaire de conserver intactes leurs provisions, tout en mangeant aussi souvent qu'ils le veulent leurs petits pains et tout en dépensant aussi souvent qu'il leur plaît leurs cinq pièces de cuivre.

S'ils vont au combat, ils n'ont ni faim, ni soif ; ils sont d'une activité incomparable et ne ressentent jamais la moindre fatigue. Dans les rues des villages et sur les places des marchés, ils ne volent pas les marchandises et laissent chacun s'occuper tranquillement de ses affaires. Vraiment, ils ont l'air d'appliquer une doctrine céleste et sont absolument dignes d'être appelés les soutiens de la dynastie et du peuple.

Le bruit court que les Européens ont loué des gens qui, pendant dix-huit jours, devront badigeonner de sang les portes des maisons pour affoler les habitants et les porter au suicide. Voici le moyen de combattre cette néfaste influence. Il faut suspendre devant sa porte, une branche de saule, un petit sac de toile rouge dans lequel on mettra neuf grains de poivre, autant de grains de « soutsé » et un petit morceau de craie.

Le 17 de la 5^e lune, quelques Boxers ont été pris par les Européens du quartier des Légations. On eut beau tirer sur eux avec des fusils, les frapper avec des sabres, il n'y eût pas moyen de les tuer, ils sont comme des dieux, invulnérables. Alors, les Européens ont pris un enfant, l'ont enduit de pétrole et ont essayé de le brûler : ce fut en vain. Ce jeune Poing de Justice est à l'épreuve du feu.

Les Poings de Justice ont mis le feu à l'église de l'Est. Les flammes s'élèvent très haut et la lumière de l'incendie se voit de fort loin. Les armées mandchoues des huit bannières ont été réunies et envoyées au quartier des Légations étrangères. On dit que les Poings de Justice se battent atrocement avec les Européens et les Chinois chrétiens. Ils tuent la plupart de leurs adversaires. Dans toute la ville, la tension monte. Cavaliers et fantassins ont pris place, montant la garde pour assurer la sécurité des rues. Néanmoins, les boutiques se ferment et le commerce cesse peu à peu. Tout le monde est dans le trouble et dans la crainte. Qui sait ce qui peut arriver ?

Les Européens et les chrétiens se sont réfugiés dans deux endroits différents. Certains se sont rassemblés dans le quartier des Légations, au sud de la ville impériale, autour des Légations de France et de Grande-Bretagne. Les autres se sont réunis dans le Peitang, l'église du Nord. Plus qu'une église, c'est un véritable quartier de chrétiens, entouré de murs.

L'église du Sud a été incendiée ainsi que le temple protestant. Le feu a duré jusqu'au lendemain.

Le 21 de la lune (17 juin), une fumée très épaisse s'élève à l'ouest.

Ce sont les cimetières européens incendiés par les Boxers. Un nombre incalculable de chrétiens est massacré. Ce fait est extrêmement regrettable. Deux fois de suite, l'empereur a lancé des édits interdisant l'incendie des églises et aujourd'hui encore, les Boxers y mettent le feu. Ce sont de vrais rebelles. À moins que rien ne puisse empêcher ces incendies dus à la fatalité.

Les portes menant au quartier des Légations et au Peitang sont sévèrement gardées. Certaines même sont fermées. Il est défendu aux femmes de se promener dans la rue.

Voici le décret impérial du 14 juin :

« Les Boxers séditieux ont troublé la ville de Pékin. J'avais pourtant donné des ordres aux armées de la ville pour veiller et disperser les auteurs de troubles. Cependant, hier, pendant la nuit, de nouveaux incendies d'églises, de maisons de missionnaires, ont encore eu lieu. Quelle honte pour les ministres et les généraux de laisser agir les séditieux avec autant d'insolence et autant d'audace, et de leur laisser commettre de telles atrocités si près de l'empereur ! J'ordonne donc au Tribunal de la Tranquillité Publique de s'emparer des principaux chefs des factieux afin de les punir sévèrement. Qu'on disperse et qu'on interdise les réunions des adeptes des Poings de Justice. Respectez cet édit. »

Le 21 juin, les Poings de Justice incendient la Légation de Belgique, puis, marchant à l'est, ils mettent le feu à toutes les boutiques européennes du quartier. Beaucoup de pauvres et de soldats, parmi les plus audacieux, s'enrichissent de dépouilles prises sur les Européens. Quelques-uns de ces pillards sont tués par les Boxers et les soldats ensemble.



Ils mettent le feu à toutes les boutiques européennes.

Le 22 juin, les Légations sont attaquées de trois côtés à la fois. Les détonations n'arrêtent pas. Les Légations se sont organisées pour se défendre. Leurs soldats possèdent des armes qu'on n'a jamais vues en Chine. Mais ils ont moins de canons que les troupes mandchoues. Ils tuent pourtant beaucoup de Boxers.

On apprend qu'à Tientsin aussi la situation est grave. Les troupes impériales et les Boxers ont attaqué et bombardé les Légations de Tientsin. L'amiral Seymour, qui vient de débarquer en Chine à la tête d'une colonne militaire de 25 000 hommes, a eu beaucoup de mal à rejoindre cette ville après avoir livré de nombreuses escarmouches et combats. Tout le pays entre Tientsin et Pékin est, paraît-il, soulevé. Les bandes de Poings de Justice et des troupes impériales sillonnent le pays.

L'impératrice a demandé aux Européens résidant à Pékin d'abandonner la capitale et de partir se réfugier à Tientsin où la colonie étrangère est plus importante. Les Européens ont refusé de quitter leurs Légations et menacent de faire une expédition punitive.

Le 24 juin, le bruit de la lutte engagée contre les Européens s'est répandu dans les environs de Pékin. De nombreux Poings de Justice se rendent au palais du prince Tuan, chef des Boxers, et se font enrôler. Tous sont venus spontanément et sans mot d'ordre : leur fidélité et leur esprit de justice sont dignes de louange.

Le 25 juin, les incendies et les bombardements continuent dans la ville. Le ciel paraît prêt à s'écrouler. Les résidents étrangers sont réfugiés dans la Légation d'Angleterre et la Légation de France. Toutes les autres Légations, Italie, Autriche, Belgique, Hollande, Amérique, Russie, Allemagne et Japon ont été détruites par le feu et abandonnées par les occupants incapables de les défendre. Les trois portes du Sud ont été fermées ; l'entrée et la sortie sont interdites. Les Légations offrent une résistance sérieuse.

En même temps, on attaque l'église du Nord.

Un ancien préfet a été exécuté. Il était à la tête de l'entreprise des voies ferrées et osait entretenir de bonnes relations avec les Européens. Au commencement des troubles il avait voulu fuir. Mais le Ciel n'a pas permis que celui qui, pour la construction des voies ferrées, avait violé tant de sépultures, et pris de force les champs du peuple, pût échapper au juste châtiment de ses crimes.

Le 29 juin, vers le soir, une forte pluie tombe. Les éclairs et les coups de tonnerre effraient la population. C'est un spectacle terrifiant. Pendant des heures, à la lueur des éclairs et des incendies, sous une pluie battante, on entend siffler les balles et les boulets. Les coups de tonnerre et les coups de canon se mêlent dans un vacarme étourdissant. Malgré la pluie, la grande porte du Sud prend feu : l'énorme tour de cinq étages est atteinte par les flammes. Des

tourbillons de feu et de fumée sortent par les fenêtres et s'élèvent en un gigantesque panache pailleté d'étincelles. Enfin, l'immense édifice s'écroule dans une explosion de flammèches, salué par les hurlements des Poings de Justice en délire.

Premier juillet. Le bruit court que le quartier des Légations est presque complètement détruit. Toute la population chinoise en a fui. Les troupes dirigent maintenant leurs efforts sur l'église du Nord. Il pleut toujours. On trouve placardée sur les murs la proclamation suivante :

« Moi, président du Tribunal de la Tranquillité Publique, je fais savoir à tous les soldats et habitants que maintenant la lutte est engagée entre Chinois et Européens. Toutes les maisons européennes sont brûlées. Il y a certainement des Européens qui se sont sauvés. Chaque boutique ou chaque famille qui livrera un homme européen recevra vingt pièces d'argent ; si c'est une femme, on donnera quarante pièces et trente pièces pour un enfant. Il faut, pour avoir la prime, amener au Tribunal les prisonniers vivants. »

L'impératrice Tseu Xi a fait paraître un décret :

« Notre dynastie mandchoue gouverne l'empire depuis plus de deux cents ans. Elle a répandu sur tous d'innombrables bienfaits. Depuis trente ans, les Européens, confiants en notre inépuisable bonté, commencent à se montrer exigeants. Pour des riens, ils oppriment le peuple, pour des griefs plus considérables, ils outragent nos divinités. C'est pourquoi les Poings de Justice se sont librement réunis, ils ont incendié les églises, les maisons des missionnaires et massacré les chrétiens. Néanmoins, je ne veux pas, moi, impératrice, déclarer la guerre aux étrangers. Je les protège comme auparavant dans la crainte de voir massacrer mon peuple. J'ai donc porté des décrets contre les Boxers, pour la protection des Légations et pour qu'on épargne les chrétiens.

» Après examen de nos rapports avec les étrangers, nous ne voyons pas comment nous avons manqué d'urbanité à leur égard. Les Européens se glorifient d'être civilisés et maintenant, appuyés par de nombreux soldats et des armes perfectionnées, ils se conduisent avec grossièreté et rompent avec nous. Qu'est-ce donc que leur civilisation ?

» Maintenant, prosternée en pleurs au temple des Ancêtres, j'implore la protection des dieux. Car il vaut mieux nous lancer dans cette lutte d'extermination que de vivre d'une manière précaire et d'écrire dans notre histoire une page honteuse. Nous sommes appuyés sur la raison, l'humanité et la justice. Nous avons plus de vingt provinces et une population de 400 millions d'hommes. Il nous sera aisé d'étouffer les séditions et de montrer la gloire majestueuse de notre empire.

» Vous donc, ministres, et vous tous, mon peuple, pratiquez la

fidélité, animez-vous de la justice et donnez des preuves de générosité. Vous parviendrez à assouvir la colère des dieux et des hommes. Je mets en vous la plus grande confiance.

» Respectez cet édit. »

Le 6 juillet, le Peitang et les Légations sont attaquées violemment. Autour du Peitang, les canons installés sur les plates-formes tonnent. On lance aussi des flèches enflammées pour provoquer des incendies : elles sont longues de deux mètres, sont lancées d'un tube en fer rempli de poudre et de salpêtre, et poussées par une tige de bois soufré. Le bruit causé par les explosions de ces engins est considérable. Malgré tout, l'église reste debout. Cette construction européenne est vraiment solide ; il semble impossible de la prendre d'assaut.

Le 15 juillet, la lutte continue, mais les soldats, le peuple, les Poings de Justice commencent à manquer de munitions. Ils ont l'esprit troublé et leur ardeur guerrière diminue...

Dans mon quartier, la rue est encombrée de fuyards. Mes voisins d'en face font leurs paquets ; tout le monde tremble. Une vieille femme vient me demander en termes touchants de protéger sa famille. Je n'ose m'engager vis-à-vis d'elle. Je dis seulement que je ferai le possible.

L'endroit où j'habite est très dangereux à cause de la rapacité des soldats et de la proximité des incendies. Dans ma maison, tout le monde se prépare à partir. Moi-même, je vais aller habiter chez un cousin. Les choses fastes et néfastes dépendent du Ciel. Au hasard donc... Les membres de ma famille vont partir dans des chars de louage. Au dernier moment, c'est un triste spectacle : tous pleurent d'être obligés de quitter le foyer et de penser qu'en un instant, maison et richesses peuvent périr...

Le bombardement de Tientsin commencé le 17 juin s'est terminé aujourd'hui. Les Européens ont reçu des renforts de tous les pays. Près de 25 000 soldats étrangers se sont battus. Le 13 juillet, les troupes européennes sont sorties des Légations pour attaquer la ville chinoise. Ils ont fait sauter d'un boulet de canon l'arsenal. Nos soldats ont combattu vaillamment. Mais, le 14 juillet, les drapeaux des nations étrangères flottaient sur les murailles de la ville chinoise.

16 juillet. L'empereur a décidé la trêve. Les combats se calment un peu partout dans la ville. Les soldats profitent du désordre pour piller et les Boxers se battent entre eux.

26 juillet. Ma mère, ma femme et ma fille sont revenues. On attaque de nouveau le Peitang : fusils, canons, engins explosifs, rien n'y manquait. Pourtant, depuis la trêve, depuis que les Européens ont pris Tientsin, les combats sont moins violents. Il paraîtrait que les 25 000 hommes des nations alliées qui ont débarqué en Chine et ont pris Tientsin se dirigeraient vers Pékin. Les Légations avaient demandé

qu'on vienne à leur secours. L'impératrice a fait porter aux Légations des fruits et des légumes : concombres, tomates, pastèques. La bonté du Fils du Ciel s'étend vraiment sur chacun. Elle leur a de nouveau proposé de quitter Pékin pour rejoindre Tientsin, mais les Européens refusent en disant que c'est trop dangereux.

28 juillet. Au matin, les Poings de Justice, de l'étendard noir, viennent attaquer le Peitang. Un grand mandarin a fait à nouveau braquer deux gros canons en face de l'église. À 11 heures, le canon tonne. C'est le signal. La fusillade et la canonnade commencent de tous côtés. La lutte est terrible. Pendant ce temps, les soldats réguliers emportent tout ce qu'ils peuvent des maisons voisines. C'est effrayant de voir leur rapacité. On raconte des prodiges extraordinaires : on a surpris des hommes qui coupaient les plumes des poules ; une fois déplumées, les poules n'étaient plus mangeables ; leur chair devenait noire à la cuisson... Tous ces prodiges ne promettent rien de bon.

De nouveaux canons tirent sur le Peitang. Plus de soixante chrétiens sont tués. De nombreuses maisons sont détruites. Nos soldats gagnent du terrain : ils croient à la victoire, chacun crie et exulte. Mais cette bâtisse européenne apparaît encore solide et d'un accès dangereux. Personne n'ose y aller. Les soldats mandchous ne peuvent être partout à la fois : notre groupe de Boxers est peu nombreux. Pendant la nuit, la fusillade et la canonnade ne cessent point.

Pour moi, je suis entouré de grands dangers. Mon jardin est grand, mes appartements nombreux, et mes gardiens sont en petit nombre. Il est très difficile de tout surveiller, surtout la nuit. Pourtant, je mets ma confiance dans mon vieil ancêtre Bouddha, qui peut changer l'infortune en bonheur.

30 juillet. Malgré les canons et les incendies qui ne cessent pas depuis deux jours, le Peitang n'est pas emporté. Quelques Boxers de la section rouge prennent leur courage à deux mains pour entrer et mettre le feu. Sept sont aussitôt tués, leur chef est frappé. L'église reste debout. C'est vraiment extraordinaire qu'elle puisse résister à cette grêle de balles et de boulets.

4 août. Je suis sorti et j'ai vu le quartier des Légations en mines. La rue des Légations est laissée libre à la circulation. Je suis sorti par la grande porte du Sud qui a brûlé. À cette vue, je fus si attristé que je pleurai. Elle avait plus de quatre cents ans. Les canons se taisent, mais les mines demeurent.

7 août. Un nommé Li, grand maître et fondateur des invulnérables Poings de Justice, s'est présenté à l'impératrice, avec sept autres chefs boxers. Ils se font fort d'en finir avec le Peitang en trois jours. Chacun possède un talisman qui le rend invulnérable. Malheureusement, on ignore la puissance des fusils à air maniés par les Européens. À l'assaut, cinq d'entre eux sont tués.

10 août. Les Boxers ont reçu l'ordre de rester à la place qu'on leur a assignée : ils ne doivent ni entrer, ni sortir par aucune porte. Vers midi, le canon de la plate-forme sud attaque le Peitang. Les feux de salve des fusils allemands à tir rapide ripostent. Un peu après, d'autres canons se font entendre. Les chrétiens tirent de l'intérieur. Il pleut.

La même chose se passe aux Légations. Hier, on a dit que l'impératrice voulait se sauver à Moukden. On arrêta toutes les voitures. Personne ne sait où donner de la tête.

12 août. À six heures du matin, une très forte explosion se fait entendre et une colonne de fumée noire s'élève dans le ciel : tuiles, ciment, pierres, briques, tout vole en éclats et retombe sous forme de pluie. Les Poings de Justice ont fait sauter des mines au Peitang. Beaucoup de maisons européennes ont été détruites, et la petite chapelle derrière l'église a été endommagée. Beaucoup de chrétiens sont morts : quatre-vingts personnes et cinquante enfants de la crèche ont été tués. Cependant, les Boxers continuent à arroser de balles et de pierres le Peitang et les Légations.

14 août. Vers deux heures du matin, le canon retentit dans le lointain. Les détonations, d'abord confuses, deviennent de plus en plus distinctes. Les coups se multiplient peu à peu. Bientôt s'y joignent des feux de salve et de mitraillettes. Une bataille se livre à l'est de la ville tartare. Seraient-ce les troupes des Européens ? On avait annoncé leur approche. Il y a une semaine, après de très durs combats, elles avaient pris Yangcun, un village à l'est de Pékin tenu par les Poings de Justice.

Maintenant, les canons tonnent sur toute la muraille de l'Est. On aperçoit les flocons blancs produits par l'explosion des obus. Pourtant, la jonction des chrétiens est impossible : toutes les portes de la capitale sont fermées et gardées par des soldats.

Dans la ville, c'est la panique. Hommes et femmes se sauvent de tous côtés, emportant leurs enfants. Tous pleurent et poussent des cris lamentables. Ce spectacle est si impressionnant qu'il fait venir les larmes aux yeux. Les soldats réguliers se battent avec les Boxers, les Boxers se battent entre eux. Tous tremblent à la vue des Européens. Quelle triste plaisanterie ! Uniformes, fusils, sabres, lances, drapeaux jonchent le sol. Les soldats s'enfuient.

Soudain, en un clin d'œil, la porte de l'Est prend feu. Les Européens l'ont prise. Les Poings de Justice n'ont plus de force mystérieuse. Ils se sont réfugiés dans la porte Xihua où les Européens les assiègent.

16 août. Tous les Européens sont entrés dans la ville. L'impératrice, déguisée en bonzesse, a fui avec l'empereur Tseu Xi. On attaque la porte Xihua, près du Peitang. Une grande fumée s'élève vers le ciel : le soleil et la lune en sont obscurcis. Alors, est prise la porte Xihua. Les défenseurs du Peitang sortent de leurs retranchements pour rejoindre l'armée qui vient les délivrer.

Les soldats mandchous, vaincus, jettent à terre leurs uniformes et leurs fusils. Les Boxers, vaincus eux aussi, font une brèche dans les remparts de la ville impériale et se sauvent dans la campagne.

L'empire reste sans défense.

L'empereur a tout perdu.

La chute de l'empire

(1911)



DANS un village des Collines Parfumées, par une chaude nuit d'été, un jeune garçon est brusquement réveillé par des sanglots déchirants. Il se dresse sur son lit et se tourne vers sa sœur. Celle-ci est assise, son visage en larmes penché sur ses petits pieds.

« J'ai mal, j'ai mal, gémit-elle doucement entre deux grands cris. »

Il y a longtemps déjà que sa mère a commencé à lui bander les pieds. Peu à peu, les bandelettes terriblement serrées ont empêché ses pieds de grandir normalement. Elle souffrait de douleurs horribles. Sa mère la consolait en lui disant que, plus tard, tout le monde admirerait ses jolis petits pieds et qu'un jour elle n'aurait plus mal. Maintenant, ses pieds ressemblent à des pieds de gazelle, si ce n'est qu'elle ne peut guère courir. Dans ses minuscules souliers de soie qu'elle brode avec patience de fleurs et d'oiseaux multicolores, la pauvre enfant souffre encore bien souvent. Dans la nuit, les élancements qui la brûlent lui rappellent les innombrables heures pendant lesquelles elle a pleuré et ces jours sans fin où elle ne pouvait poser seulement le pied par terre sans hurler de douleur.

Silencieusement, son frère la regarde et le premier mouvement de révolte inonde son cœur. Il prend une grave résolution.

« Quand je serai grand, pense-t-il, j'irai voir l'empereur et je ferai interdire de bander les pieds des petites filles. »

Le jeune Sun Yat-sen a d'ailleurs déjà bien d'autres choses à dire à

l'empereur. À l'école, par exemple, voilà bien longtemps que le maître fait apprendre par cœur les Dialogues de Confucius. Pourtant, aucun élève ne comprend ce qu'il récite. Évidemment, comment ces petits enfants du sud de la Chine pourraient-ils comprendre ces phrases écrites dans un langage savant, il y a plus de deux mille ans ? Ils ne comprennent même pas quand un enfant de la Chine du Nord leur parle. C'est comme si les petits enfants français apprenaient par cœur à sept ans les discours de Cicéron en latin.

Le jeune Sun Yat-sen est donc bien content lorsqu'à treize ans, son père l'envoie chez son frère qui habite Honolulu dans les îles Hawaiï. Il entre alors dans une école anglaise : il apprend l'anglais, l'arithmétique, les sciences naturelles, la géographie, toutes choses que les maîtres d'école chinois n'enseignaient guère à leurs élèves. En 1883, Sun a dix-huit ans. Il revient au pays natal, tout imprégné et fier des connaissances qu'il a acquises. Il retrouve son village, un tout petit village de la province du Kuangtong, la plus méridionale de Chine. Il y retrouve sa famille, très traditionnelle, les paysans misérables et les notables outrageusement riches et arrogants.

Avec un ami, il fait de longues promenades à travers les rizières et les collines, se promettant de changer tout cela, de faire de la Chine un pays moderne, comme l'Angleterre. Ils écoutent les récits des vieux paysans qui racontent les révoltes contre la dynastie mandchoue, les guerres contre les Européens. Ils voient souvent les paysans aller dans les temples offrir des prières aux dieux et apporter en offrande du riz, du pain ou des légumes que mangent ensuite les moines. Ce spectacle les révolte et le jour de la fête de la mi-automne, les deux garçons se glissent dans le temple où la foule est rassemblée. Ils se cachent derrière la grande statue de bois aux multiples bras. Quand la foule commence à chanter les hymnes habituels, ils grimpent sur le piédestal, brisent les bras de la statue du dieu et s'adressent à la foule stupéfaite :

« À quoi sert de déposer des offrandes et des prières ? Cette statue a-t-elle jamais rien fait pour vous ? Ce n'est pas elle qui fait pleuvoir, ce n'est pas elle qui fait pousser le riz, ce n'est pas elle qui chasse les sauterelles, ce n'est pas elle qui empêche les rivières de déborder. Nous lui avons cassé les bras. Qu'a-t-elle fait ? Rien. Vous voyez bien qu'on vous trompe. »

Et fièrement, les deux jeunes gens quittent le temple tranquillement. Les villageois sont tellement surpris de leur audace qu'ils n'ont pas un geste pour les arrêter.

Mais la justice impériale veille. Briser une idole est un crime : le coupable doit être enterré vivant. De plus, chacun sait que Sun Yat-sen se plaint de tout et se moque même des fonctionnaires impériaux. Il n'y a pas de doute : c'est un rebelle. Il est arrêté. Les anciens du

village se rassemblent pour juger son cas. Heureusement, le père de Sun a fait la veille la tournée des juges, plaidant la cause de son fils et leur offrant quelques cadeaux.

« En considération de la jeunesse de l'accusé, en considération des services rendus par sa famille à la dynastie mandchoue, l'accusé est condamné au simple bannissement. » Telle fut la sentence.

De nouveau, Sun Yat-sen quitte son pays. Il s'installe à Hong-Kong où il poursuit des études dans un collège britannique. Ensuite, il s'inscrit dans une école de médecine. Au bout de cinq ans, il obtient son diplôme. Mais la politique le passionne toujours plus que la médecine. Il devient adepte d'une société secrète dont le but est de remettre sur le trône de Chine une dynastie nationale. C'est avec une ferme détermination qu'il fait le serment de fidélité exigé à la suite d'une longue initiation. « À bas les Mandchous », tel est le mot d'ordre de la société secrète. À Canton, où il se rend clandestinement, il met à profit ses connaissances scientifiques. Avec des produits pharmaceutiques qu'il a le droit d'acheter en tant que médecin, il fabrique des bombes pour les terroristes.

Mais les idées de Sun Yat-sen sont trop révolutionnaires pour la vieille société secrète et son but : restaurer la dynastie des Ming. Sun voit plus loin : il veut moderniser son pays à l'image des nations occidentales, changer le régime politique, abolir l'empire et fonder une république. Avec quelques amis qui ont les mêmes convictions que lui, il fonde une nouvelle société appelée « Association pour le Redressement de la Chine ». Il organise alors son premier soulèvement.

Le but fixé est le yamen de Canton, c'est-à-dire le palais fortifié de l'administration mandchoue. C'est là qu'habitent les grands mandarins, que se trouvent les bureaux administratifs de toute la province, que siège le tribunal, que sont cantonnées les troupes. Pendant six mois, Sun organise tout : il reçoit des caisses de munitions de Hong-Kong ou Honolulu, se renseigne sur les mouvements des troupes et les déplacements des fonctionnaires dans le yamen, invente un code de signaux secrets, il fait même faire un drapeau pour le hisser sur le haut de la forteresse en cas de réussite : c'est un soleil blanc à douze pointes sur fond bleu. Tout est prêt. Mais, au dernier moment, Sun est trahi. La police prévenue ouvre une caisse de ciment qui lui était destinée : elle contient 600 pistolets. Sun s'enfuit à travers les ruelles et les canaux de Canton, déjoue la poursuite des policiers et réussit à joindre Hong-Kong. Le premier soulèvement de Sun Yat-sen meurt avant d'avoir commencé.

Sun Yat-sen comprend alors que pour faire la révolution, il faut beaucoup d'argent. Il faut faire vivre les gens inscrits au parti, acheter du matériel, faire de la propagande, offrir des cadeaux aux

fonctionnaires. Préparer la révolution coûte très cher. Sun se rend alors au Japon où se trouve une importante minorité de Chinois actifs. Il plaide en faveur de la révolte, organise des réunions, des cercles d'études. Au cours de ces discussions, sa pensée se précise et s'affirme. Il met au point la théorie des « Trois principes du peuple », qui sont nationalisme, démocratie et bien-être. Puis Sun part faire le tour du monde des communautés chinoises, en quête de subsides pour la révolution. Il frappe à toutes les portes, sollicite le gouvernement français, le gouvernement anglais, sans grand succès.

À Londres, il lui arrive un jour une aventure qui faillit lui coûter la vie. Un dimanche matin, Sun part faire une petite promenade dans la ville. Sans s'en rendre compte, il se trouve dans les environs de la Légation impériale de Chine en Grande-Bretagne. Un jeune Chinois l'aborde :

« Seriez-vous également Chinois ? Quelle chance, il y a longtemps que je n'ai pas rencontré de compatriote ! Comment était le pays quand vous l'avez quitté ? »

Le jeune homme parle, sans arrêt, de la Chine, de ses souvenirs, de ses espérances... Sans s'en apercevoir, Sun l'a imprudemment suivi à l'intérieur de la Légation de Chine. Il visite les bâtiments, se promène dans les jardins. Mais soudain, une inquiétude le saisit. N'est-il pas considéré comme un dangereux rebelle par la dynastie mandchoue ? Il est temps de quitter ces lieux hostiles. Il essaie de se diriger vers la sortie. Mais le jeune homme l'entraîne et le pousse dans une pièce dont la porte se referme brusquement. Sun est seul. Il regarde par la fenêtre : impossible de sortir car la pièce est au troisième étage. Il fouille ses poches et se rassure en constatant qu'il n'a pas de papier compromettant sur lui.

Un bruit le fait se retourner. Quelqu'un est entré. C'est un mandarin chinois qui s'adresse courtoisement à lui. Il lui demande de rester dans ces lieux jusqu'à ce que Pékin ait donné des ordres à son sujet. Il s'excuse d'avoir arrêté Sun de façon aussi désinvolte, mais il en avait reçu l'ordre exprès. Pendant plusieurs jours, Sun reste ainsi prisonnier. Il craint le pire : être renvoyé en Chine où il sera certainement exécuté. Il ne voit que des domestiques anglais et ne peut communiquer avec personne. Qui pourrait s'apercevoir de sa disparition dans cette grande ville où ses amis sont rares. Désespéré, il lance des messages par la fenêtre, mais ils tombent régulièrement dans la gouttière du voisin.

Sun est protestant. Il prie souvent. Un jour, il s'adresse à un domestique anglais en ces termes :

« Je suis chrétien. L'empereur de Chine veut ma mort parce que je suis chrétien. La vie d'un chrétien est entre vos mains. Si personne ne sait que je suis prisonnier, ma mort est certaine. Si quelqu'un

l'apprend, je puis être sauvé. »

Le domestique, ému de le savoir protestant comme lui et de le voir risquer le martyre pour sa religion, accepte de faire passer un message caché dans le seau à charbon. C'est ainsi que le samedi suivant, on sonne chez un ami anglais de Sun Yat-sen. Celui-ci ouvre la porte et trouve seulement une lettre.

« Un de vos amis chinois est emprisonné à la Légation de Chine. On veut le renvoyer en Chine où il sera certainement pendu. C'est bien triste pour ce pauvre jeune homme. Si vous n'agissez pas immédiatement, il partira et personne ne le saura. Je n'ose signer mon nom, mais c'est la vérité. Aussi croyez ce que je vous écris. »

Aussitôt, cet ami se précipite à la police, mais on ne veut pas le croire et personne ne veut courir le risque d'un incident diplomatique avec la Chine. Pendant deux jours, il raconte à qui veut l'entendre cette histoire invraisemblable. Personne ne veut s'en occuper. Finalement, il se rend au siège d'un grand journal et dévoile la situation de Sun Yat-sen. On le croit. Le soir même, le journal titre :

« Un révolutionnaire chinois kidnappé à Londres. »

Bientôt, un grand nombre de journalistes, de photographes et de badauds stationnent devant la Légation de Chine. Le Premier ministre britannique envoie une note au ministre chinois pour lui rappeler qu'il est illégal d'arrêter qui que ce soit sur les territoires de Sa Majesté. Les Chinois doivent s'incliner. Sun Yat-sen est libéré. Cette aventure, qui faillit lui être fatale, le rend célèbre dans tous les milieux. Dorénavant, Sun représente la Révolution chinoise, l'avenir de la Chine.

Pendant dix années encore, Sun continue à vivre à l'étranger. Il s'installe au Japon et fait quelques voyages clandestins en Chine pour organiser des insurrections armées dans les villes. Il use de toute sa persuasion pour obtenir de l'argent. Il parle si bien que chacun lui donne en proportion de ses moyens. Son parti, le Kuo-Min-Tang, se développe, mais l'une après l'autre, les insurrections aboutissent à des échecs. En 1910, chassé successivement du Japon, puis d'Indochine, il quitte Singapour où il s'était réfugié pour l'Amérique. Au début d'octobre 1911, il est dans l'Ouest des États-Unis. Il vient d'envoyer tous ses bagages au Colorado où il doit faire des conférences.

Il reçoit alors un télégramme secret de Chine. Malheureusement, il ne peut le lire car il a envoyé dans sa malle le code chiffré qui lui permettrait de comprendre. Il le garde donc dans sa poche.

Ce télégramme était envoyé par la cellule du parti de Wuzhang, la plus grande ville de l'intérieur sur le Yang-Tseu. Il disait que la police ayant découvert la section du parti révolutionnaire et pris tous les documents, les membres de cette cellule étaient perdus. Plutôt que d'attendre la prison et une mort certaine, ils avaient décidé de tenter un grand coup. Les révolutionnaires de Wuzhang prévenaient leur chef

avant d'attaquer.

Ce n'est que quinze jours plus tard que, rentré en possession de ses bagages, Sun put déchiffrer le télégramme urgent. Il réfléchit à la réponse qu'il doit donner quand on lui apporte les journaux. Que lit-il ? L'insurrection de Wuzhang dont il vient de prendre connaissance a réussi. Une des plus grandes villes de Chine est aux mains des révolutionnaires. Le 10 octobre 1911, la république a été proclamée. L'empire fondé par Qin Shi Huang-di deux millénaires plus tôt s'écroule. Une ère nouvelle commence.

Quand l'insurrection de Wuzhang se déclenche, aucun chef révolutionnaire n'est présent dans la ville. Les insurgés offrent donc la direction du mouvement à un colonel de l'armée mandchoue qui avait des sympathies pour la révolution. Il est nommé chef des troupes révolutionnaires. Peu à peu, l'insurrection gagne tout le Sud de la Chine. Canton, Shanghai, Nankin et d'autres grandes villes se sont ralliées à la république. Dans le Nord, l'empire mandchou vit à Pékin ses derniers jours.

Quand il arrive enfin à Shanghai en décembre, Sun est accueilli par une foule enthousiaste : c'est lui l'âme de la Révolution, le Libérateur du peuple. Il se rend à Nankin où sont rassemblés les représentants des provinces révolutionnaires. Presque à l'unanimité, il est élu Président de la République chinoise. Il leur reste peu de temps. Pour éviter la guerre civile qui menace, Sun cède la place au général en chef des troupes mandchoues, Yuan Shi-kai qui est soutenu également par les Occidentaux.

Le lendemain du jour où Yuan Shi-kai est élu président à sa place, Sun se rend en procession solennelle dans les environs de Nankin. Nankin, qui vient d'être choisi comme capitale par le nouveau gouvernement, avait été la capitale des premiers empereurs de la dynastie Ming, celle qui, six siècles plus tôt, avait chassé de Chine une autre dynastie étrangère, les Mongols. Devant la tombe du premier empereur Ming, Sun prononça un vibrant hommage à ce grand patriote :

« Aujourd'hui est enfin restauré un gouvernement du peuple chinois, et les cinq races de la Chine peuvent vivre ensemble dans la paix et la confiance mutuelle. Donnons-nous-en joyeusement les remerciements. J'ai entendu dire que, par le passé, maints patriotes qui aspiraient à délivrer leur pays sont montés sur cette colline où se trouve votre sépulture. Quand ils regardaient les rivières et les collines, ils pleuraient d'amertume à la pensée de l'étranger. Mais aujourd'hui, leur chagrin se tourne en joie. Votre peuple est venu ici informer Votre Majesté de la victoire finale. Puisse ce majestueux cercueil où vous reposez gagner de la cérémonie d'aujourd'hui une gloire nouvelle et puisse votre exemple inspirer vos descendants dans les temps à

venir.

Esprit de l'empereur, acceptez cette offrande. »

La Longue Marche



UEL froid ! Je suis tout gelé ! » s'exclame un petit paysan de Yen'an qui vient de rejoindre les rangs de l'Armée rouge.

— Un soldat de l'Armée rouge doit savoir souffrir, réplique en souriant Liu Fou. Pendant la Longue Marche, nous en avons vu bien d'autres, tu sais.

— Mais il fait bien moins trente ! s'étonne en frissonnant le jeune garçon. Il a beau tendre ses mains et les frotter énergiquement au-dessus du brasero, il n'arrive pas à se réchauffer. L'hiver est bien rude dans ces grottes où vivent les communistes, dans la montagne. Car il leur faut se cacher et se protéger des bombardements ennemis. Quand ce ne sont pas les nationalistes, ce sont les Japonais qui essaient de les chasser de la région libérée de Yen'an.

— Tu veux que je te raconte « Les Grandes Montagnes de Neige » ? reprend Liu Fou.

— Oh oui, raconte-nous.

— Eh bien, voilà. Les Grandes Montagnes de Neige sont loin, bien loin d'ici, vers l'ouest, et toute l'année, elles sont couvertes de neige. C'est une région désolée, il n'y a ni villages, ni maisons, ni personne. Il n'y avait rien que la neige et ces montagnes escarpées qu'il fallait grimper, escalader coûte que coûte, sous peine de mourir. On marchait, on marchait, soulevant péniblement à chaque pas un pied qui s'enfonçait toujours. Les yeux éblouis sous l'éclat du soleil et de la neige. Et quel froid ! Brrr ! On avait le nez qui gelait, des glaçons dans les sourcils et les cheveux. De nos mains engourdis, impossible de faire quoi que ce soit. Et quelles souffrances quand le sang se remettait

à circuler. On avait même du mal à manger notre maigre soupe au riz, quand on en avait. On avait juste envie de se coucher, de s'endormir dans la neige. Mais ceux qui se couchaient ne se relevaient pas. Ils y dorment encore. Alors, Lao Tsan, notre chef de brigade, avait toujours de bonnes paroles pour nous donner du courage. Tu le connais, lui, il ne se plaint jamais. « Allons, camarades, disait-il, on n'a pas passé le Dadu au péril de notre vie pour rester ici comme des chats fatigués. Les camarades de la 4^e armée de route nous attendent, là-bas, dans le Shensi. » Ou bien il nous donnait en exemple les courageuses femmes qui suivaient l'armée et marchaient sans se plaindre depuis bientôt un an... Alors, nous, les soldats du peuple, les combattants de l'Année rouge, il fallait bien en faire autant... « Dix mille montagnes neigeuses ne nous effraient pas », a dit le camarade Mao dans un poème sur notre Longue Marche.

— Et dix mille rivières ne nous font pas peur... » Dis-moi, c'est vrai que tu étais dans la brigade qui a passé le Dadu ? C'est vrai ?

— Oui, et je ne risque pas de l'oublier. Quelle fournaise c'était ! Tu peux croire qu'on a eu chaud ce jour-là. Ça réchauffe, rien que d'y penser.

— Le Dadu, c'est loin de Yen'an ?

— Oh, on a peut-être marché 4 000 km pour venir jusqu'ici.

Et peut-être 8 000 km pour arriver jusqu'au Dadu.

— Tu as fait tout ça, toi ?

— Non, je n'ai pas fait toute la Longue Marche, comme le camarade Lao Tsan, par exemple. Je suis né au sud du Grand Fleuve, le Fleuve Bleu. Il y a bien deux hivers de cela, on a vu arriver au village les premiers soldats de l'Armée rouge. Ils venaient de loin, disaient-ils, et ils étaient bien fatigués. Mais ils ne se conduisaient pas comme les autres soldats. Ils ne prenaient rien aux paysans. Ils prenaient tout aux propriétaires. Et ce qu'ils prenaient, ils le distribuaient. Ils ont comme ça ouvert le grenier du magistrat et on a tous eu du riz gratuitement. Et ils nous expliquaient beaucoup de choses, que la terre était pour ceux qui travaillent, qu'il fallait apprendre à lire, qu'il fallait s'unir pour lutter. Alors, avec quelques autres du village, nous nous sommes enrôlés. J'ai reçu une casquette avec l'étoile rouge, un fusil et une gamelle. Et bientôt, on est parti.

— Mais le Dadu, alors, c'était quand ?

— Attends un peu. On a beaucoup marché, au nord, au sud, vers l'ouest, en tournant toujours, pour éviter les ennemis. Mais tous les jours, c'était des escarmouches, des combats. J'ai appris à marcher la nuit, à me cacher, à me battre, au fusil, au sabre, à la grenade. On a passé le Fleuve Bleu. Mais le Dadu, c'était autre chose. Tu vois un grand fleuve, avec beaucoup d'eau qui tourbillonne comme des vagues ? Une nuit, en descendant une montagne glissante, on a enfin

entendu la rivière. C'était comme le tonnerre au fond de la vallée. Il pleuvait, on était trempé jusqu'aux os et on tremblait de froid, malgré l'effort. Notre brigade était à l'avant-garde, chargée de trouver un moyen pour passer le fleuve. Lao Tsan avait confiance, comme toujours. Mais moi, j'en ai vu des rivières, près de chez moi. Au printemps, avec la fonte des neiges, impossible de les passer. C'était le mois de mai, alors tu comprends...

— Mais les ennemis ?

— Ils ne nous attendaient pas si vite. On avait fait plusieurs jours de marches forcées : quatre heures de route, quatre heures de repos, la nuit comme le jour. On est passé à travers un village, et on entendait de la musique : quelqu'un chantait un air d'opéra, avec un luth. On aurait cru rêver d'un autre monde que le nôtre. Enfin, on arrive près du fleuve et au village, on trouve quelqu'un qui veut bien nous aider. Malgré la nuit, la pluie, le courant et les risques, il accepte de nous passer. Son bateau était petit : nous sommes montés à 17. Quelle traversée ! J'en ai la chair de poule. Dans le noir, on ne savait pas d'où venait l'eau, si c'était le fleuve ou la pluie. Et les nouvelles n'étaient pas brillantes. D'après le passeur, les soldats de Tchang Kai-chek tenaient tous les ponts sur le fleuve et avaient brûlé la plupart des bateaux. C'était une chance que de l'avoir trouvé. De temps en temps, un tourbillon : la barque tournait, tournait de plus en plus vite. Il fallait toutes nos forces réunies et l'habileté du passeur pour en sortir et arriver sur l'autre rive. Peine perdue. Il fallait plus de quatre heures pour passer le fleuve. Avec les quelques bateaux qu'on avait trouvés, la traversée de l'armée aurait pris plusieurs mois. Nous avons dû renoncer : Tchang Kai-chek n'aurait pas attendu si longtemps pour nous attaquer.

Alors, nous avons remonté le Dadu vers l'ouest, espérant trouver un moyen de passage. Des estafettes avaient dit qu'à Luting, il y avait un pont, mais qu'il était dangereux et sévèrement gardé par les troupes nationalistes. On marchait donc, au fond de la gorge, dans le vacarme assourdissant des eaux du printemps qui nous barraient le chemin. Un joli mois de mai ! Quand je l'ai vu, ce fameux pont de Luting, je n'étais pas fier. Ça, un pont ? Douze misérables chaînes tendues au-dessus de l'abîme, tout en haut de la gorge, à cent mètres au-dessus de l'eau. Les ennemis avaient retiré les planches. Un singe même aurait eu du mal à s'y tenir. Sans compter que, en face, des postes ennemis bien placés tenaient tout le pont sous leur feu. Mais il fallait passer. Impossible pour l'armée de retourner en arrière où le pays était tenu par les ennemis, et plus à l'ouest, il n'y a plus rien que des régions sauvages et désertes.

Notre brigade a eu l'honneur, avec la troisième brigade, d'être chargée de prendre le pont. Les autres camarades prennent position

sur la berge pour couvrir notre approche. À quatre heures, ils ouvrent le feu. Aussitôt, les nationalistes répliquent de toutes leurs armes : mitraillettes, fusils, canons, tirent des deux côtés à la fois. C'est dans cette fournaise que la brigade s'engage sur les chaînes, Lao Tsan en tête. Chacun de nous a son pistolet, son sabre et une douzaine de grenades. Mes sandales de paille glissent sur les chaînes, je me retiens avec les mains, mais dès que je regarde mes pieds et le fleuve, bien loin au-dessous, j'ai la tête qui tourne. Les balles qui sifflent de toutes parts me rendent le sens du danger et de la lutte. Il faut avancer le plus vite possible, en pensant le moins possible. Accrochées au-dessus du vide, les chaînes se balancent au vent et au souffle des déflagrations incessantes. Un pied me manque et je dois ramper sur une chaîne pour retrouver mon équilibre. Enfin, j'aperçois la fin du pont et la berge nord où les ennemis nous attendent de pied ferme. Nous sommes 22, déjà bien épuisés par cette traversée ; ils sont des centaines, bien protégés dans leurs postes. Quelques grenades bien placées dégagent pourtant la tête du pont. Mais brusquement, que se passe-t-il ? Une immense barrière de feu se dresse à la sortie du pont. Pour briser notre avance, ils ont mis le feu à des bidons d'essence. En face du bûcher ardent, toute la brigade a un réflexe de recul Lao Tsan en tête. Que faire ? Fuir sur les chaînes ? Sauter dans le fleuve ? Passer dans le feu ? Un soldat rouge ne recule pas et sait mourir glorieusement. « En avant, camarades, pour la Révolution ! » Lao Tsan a parlé, et tous, comme un seul homme, nous sommes entrés dans les flammes.

— Avec les grenades que vous aviez à la ceinture ?

— Quelques-unes ont explosé, mais pas toutes, heureusement.

Sain et sauf, je sors de la fournaise. Lao Tsan a la casquette qui brûle. Les cheveux et les sourcils roussis, les yeux pleins de fumée, je ne distingue pas grand-chose et à tout hasard, je lance mes grenades en avançant. Bientôt, elles sont toutes épuisées. Les ennemis tirent toujours, cachés dans les maisons. Et derrière, aucun bruit ne permet d'espérer que la troisième brigade a pu traverser le pont et vient à notre secours. Le pistolet à vide, nous tirons nos sabres, prêts à lutter au corps à corps. Mais les nationalistes n'ont garde de sortir de leurs repaires et tirent sur nous comme à l'exercice. Sur nous, les vingt-deux hommes de la deuxième brigade, isolés au milieu des ennemis, tandis que toute l'armée attend de l'autre côté du fleuve. Sans munitions, notre détermination ne sert de rien. J'ai bien cru que c'était la fin. Brusquement, une fusillade derrière nous. C'est la troisième brigade. Avec elle, c'est la victoire : nous prenons les postes ennemis et la ville. Le soir, on remettait les planches sur les chaînes et c'est ainsi que les nôtres passèrent enfin le Dadu en toute tranquillité.

-
- 1 Cent familles, nom donné au peuple chinois.
 - 2 Lit chinois, construit en maçonnerie, chauffé par le tuyau du poêle qui passe à l'intérieur. C'est l'endroit le plus confortable de la maison chinoise.
 - 3 Façon polie de se nommer quand on s'adresse à quelqu'un du même âge ou plus âgé que soi.
 - 4 Jadis, les Chinois croyaient que le monde s'arrêtait aux limites de leur pays. C'est pourquoi ils l'appelèrent « ce qu'il y a sous le ciel ». Depuis, ce nom est resté pour désigner la Chine ; on le traduit en général par Empire Céleste.
 - 5 À cette époque, on utilisait les rouleaux de tissus comme monnaie.
 - 6 Comme en Grèce ou à Rome, tout ce qui n'est pas chinois est considéré comme barbare.
 - 7 C'est une coutume en Chine que d'adopter des personnes de talent, quel que soit leur âge.
 - 8 Marco Polo, 1254-1323, marchand italien, ne et mort à Venise. Très jeune, il accompagna son père dans ses lointains voyages. Il servit, pendant 17 ans, Khoubilaï-Khan, empereur des Mongols et de Chine. De retour dans sa patrie, il étonna les Vénitiens par ses richesses et ses récits. Dans « Le Livre des Merveilles du Monde », il raconte ses souvenirs de voyage à travers l'Asie.
 - 9 Il s'agit de Khoubila-Khan, descendant de Gengis-Khan, Grand Khan de tous les Mongols. Il termina la conquête de la Chine en prenant Hangzhou, la capitale des Song du Sud en 1276. Il fonda la dynastie Yuan qui régna en Chine de 1280 à 1368.
 - 10 Khoubilaï Khan régnait sur tous les Khans mongols. Son empire comprenait les pays actuels de Chine, Mongolie, Tibet, URSS, Birmanie, Népal, Afghanistan ; Pakistan, Iran, Irak, Turquie. Ce fut le plus grand Empire du monde, de tous les temps.
 - 11 Hangzhou, ville située au sud du fleuve Yang-Tseu, non loin de l'Océan, était la capitale de la dynastie des Song du Sud. Elle fut prise par l'armée mongole en 1276. Marco Polo la visita quelques années plus tard.